HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME PREMIER.


GUILLAUME THOMAS RAYNAL.
Au Défenseur de l'Humanité, de
la Vérité, de la Liberté.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME PREMIER.

A GENEVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXII.

AVERTISSEMENT.

L'IMPERFECTION de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes frappoit tous les bons eſprits. Ils auroient déſiré plus de richeſſe dans le fonds, plus de dignité dans la forme.

J'ai fait tout ce qui étoit en moi pour m'élever à la hauteur de mon ſujet. Mais combien les gens d'un goût délicat me trouveront encore éloigné du ton réſervé aux Ecrivains de génie !

Il doit m'être permis de dire que, ſous un autre point de vue, on pourra n'être pas mécontent de mon travail. Les nouvelles recherches que j'ai faites, les ſecours que j'ai reçus de toutes parts m'ont mis heureuſement en état de don-

ner à mon Ouvrage toute l'étendue, toute l'exactitude dont il étoit susceptible. La plupart de détails qu'il renferme ont été tirés des Pieces originales. Ceux qui n'ont pas une base aussi solide, ont pour appui le témoignage des hommes les plus éclairés de toutes les Nations. Plusieurs des Tableaux, qui terminent chaque volume, m'ont été envoyés avec la preuve de leur fidélité. J'ai fait dresser les autres sur des matériaux d'une autorité également incontestable.

Le Lecteur pourra s'étonner de la différence qu'il remarquera entre les Etats présentés au parlement d'Angleterre touchant les Indes Orientales ou Occidentales, & ceux que j'ai cru devoir y joindre. La surprise cessera, si l'on fait attention que les résultats offerts au Sénat de la Nation ne portent que sur les produc-

tions & les marchandiſes qui n'ont pu échapper aux recherches du fiſc; qu'ils ne donnent à ces productions, à ces marchandiſes que leur valeur originaire; qu'ils ſe terminent à l'année 1773. Moi, au contraire, je fais entrer dans mon calcul tous les objets; je les porte au prix qu'ils ont après l'acquittement des droits; je parle de l'époque actuelle où ils ont acquis une grande extenſion.

Depuis l'impreſſion de mon Ouvrage, j'ai reçu ſur Saint-Vincent des détails qu'il ne m'avoit pas été poſſible d'obtenir auparavant. Cette iſle, l'une des Caraïbes, compte mille quatre cents ſoixante-onze perſonnes libres & douze mille cent dix-neuf eſclaves. Le Gouvernement Britannique y a concédé vingt-trois mille ſix cents cinq acres, ou, ſuivant une meſure plus uſitée dans cette partie du Nouveau-

Monde, ſept mille quatre cents cinquante-trois quarreaux de terre. De ces quarreaux, dix-neuf cents ſoixante-neuf ſont occupés par ſoixante & une ſucreries; quatre cents quarante-deux par le café; cent trente-un par le cacao; trois cents ſoixante-neuf par le coton; trente-neuf par l'indigo; quatre cents cinquante-un par le tabac; ſept cents quatre-vingt-cinq par le manioc; ſix cents ſoixante par les ſavanes; & deux mille ſix cents par des bois.

Le globe eſt actuellement enſanglanté par une guerre qui a donné, qui a ôté des établiſſemens utiles aux Puiſſances belligérantes. Lorſque les Traités auront confirmé ces conquêtes ou ces pertes, il ſera temps d'annoncer ces révolutions.

La lecture de mon livre exigeoit un Atlas commode qui lui fût adapté : celui

que j'ai fait dreſſer pour cette nouvelle édition, ne laiſſera rien à déſirer. Je renvoie au ſurplus le Lecteur à l'analyſe imprimée à la tête de cet Atlas.

Comme la connoiſſance des monnoies étrangeres n'eſt pas commune, on a cru devoir les réduire en livres tournois.

Le peu qui me reſte de forces ſera conſacré à *l'Hiſtoire de la révocation de l'Edit de Nantes.* Ce ne ſera pas un détail des atrocités qui accompagnerent cet événement malheureuſement célébre. Je ſuivrai ſur le globe entier les Réfugiés François; & je retracerai, le mieux qu'il me ſera poſſible, le bien qu'ils firent aux régions diverſes où ils porterent leur activité, leurs larmes & leur induſtrie.

EVALUATION
DES MONNOIES.

	l.	ſ.	d.
Bourſe de Turquie.	1500		
Cruſade.	2	10	
Ecu Danois.	4		
Florin de Hollande.	2	4	
Livre des Colonies Francoiſes.		13	4
Livre ſterling.	22	10	
Piaſtre forte.	5	8	
Piaſtre courante.	4		
Roupie.	2	8	
Taël.	7	10	

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

LIVRE SECOND.

Etablissemens, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales.

Fin de la Table du tome premier.

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.

INTRODUCTION.

IL n'y a point eu d'événement aussi intéressant pour l'espece humaine en général, & pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du nouveau monde & le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Alors a commencé une

révolution dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l'industrie & le gouvernement de tous les peuples. C'est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se sont rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux besoins. Les productions des climats placés sous l'équateur, se consomment dans les climats voisins du pôle; l'industrie du Nord est transportée au Sud; les étoffes de l'Orient sont devenues le luxe des Occidentaux; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs loix, de leurs usages, de leurs maladies, de leurs remedes, de leurs vertus & de leurs vices.

Tout est changé, & doit changer encore. Mais les révolutions passées & celles qui doivent suivre, ont-elles été, seront-elles utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur & de plaisir? Son état sera-t-il meilleur, ou ne fera-t-il que changer?

L'Europe a fondé par-tout des colonies : mais connoît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'industrie. Ce commerce passe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens & dans quelles circonstances? Depuis qu'on connoît l'Amérique & la route du cap, des nations qui n'étoient rien sont devenues puissantes; d'autres qui faisoient trembler l'Europe, se sont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes & les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné? Il faut, pour s'éclairer sur ces questions importantes, jetter un coup-d'œil sur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé; suivre en détail les événemens dont elles ont été la cause, & finir

par considérer l'état de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

Telle est la tâche effrayante que je me suis proposé de remplir. J'y ai consacré ma vie. J'ai appellé à mon secours les hommes instruits de toutes les nations. J'ai interrogé les vivans & les morts : les vivans, dont la voix se fait entendre à mes côtés; les morts, qui nous ont transmis leurs opinions & leurs connoissances, en quelque langue qu'ils aient écrit. J'ai pesé leur autorité ; j'ai opposé leurs témoignages ; j'ai éclairci les faits. Si l'on m'eût nommé sous la ligne ou sous le pôle un homme en état de m'éclairer sur quelque point important, j'aurois été sous le pôle ou sous la ligne, le sommer de s'ouvrir à moi. L'image auguste de la vérité m'a toujours été présente. O vérité sainte ! c'est toi seule que j'ai respectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les siecles à venir, je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de passions & de préjugés, ils ignorent la contrée où je pris naissance ; sous quel gouvernement je vivois ; quelles fonctions j'exerçois dans mon pays ; quel culte je professai : je veux qu'ils me croient tous leur concitoyen & leur ami. Le premier soin, le premier devoir, quand on traite des matieres importantes au bonheur des hommes, ce doit être de purger son ame de toute crainte, de toute espérance. Elevé au-dessus de toutes les considérations humaines, c'est alors qu'on plane au-dessus de l'atmosphere, & qu'on voit le globe au-dessous de soi. C'est de-là qu'on laisse tomber des larmes sur le génie persécuté, sur le talent oublié, sur la vertu malheureuse. C'est de-là qu'on verse l'imprécation & l'ignominie sur ceux qui trompent les hommes, & sur ceux qui les oppriment. C'est de-là qu'on voit la tête orgueil-

leuſe du tyran s'abaiſſer & ſe couvrir de fange; tandis que le front modeſte du juſte touche la voûte des cieux. C'eſt-là que j'ai pu véritablement m'écrier : je ſuis libre, & me ſentir au niveau de mon ſujet. C'eſt-là enfin que, voyant à mes pieds ces belles contrées où fleuriſſent les ſciences & les arts, & que les ténebres de la barbarie avoient ſi long-temps occupées, je me ſuis demandé : qui eſt-ce qui a creuſé ces canaux? qui eſt-ce qui a deſſéché ces plaines? qui eſt-ce qui a fondé ces villes? qui eſt-ce qui a raſſemblé, vêtu, civiliſé ces peuples? & qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui ſont parmi elles m'ont répondu : c'eſt le commerce, c'eſt le commerce.

En effet, les peuples qui ont poli tous les autres, ont été commerçans. Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans ſon territoire & dans ſa puiſſance; & c'eſt la premiere dans l'hiſtoire des nations. Il n'en eſt aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout; il vit encore par ſa renommée : c'eſt qu'il étoit navigateur.

La nature, qui l'avoit jetté ſur une côte aride, entre la Méditerranée & la chaîne du Liban, ſembloit l'avoir ſéparé, en quelque ſorte, de la terre, pour lui apprendre à régner ſur les eaux. La pêche lui enſeigna l'art de la navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le ſable de ſes rivages lui fit trouver le ſecret du verre. Heureux ce peuple, de n'avoir preſque rien reçu de la nature; puiſqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail, d'où naquirent les arts & les richeſſes!

Il faut avouer qu'il étoit heureuſement ſitué pour faire le commerce de l'Univers. Placés auprès des limites qui ſéparent & joignent, pour

ainsi dire, l'Afrique, l'Asie & l'Europe, les Phéniciens pouvoient, sinon lier entre eux les habitans de la terre, du moins être les médiateurs de leurs échanges, & communiquer à chaque nation les jouissances de tous les climats. Mais, l'antiquité, que nous avons souvent surpassée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galeres, son commerce au cabotage, & sa navigation à la Méditerranée. Modele des peuples maritimes, on sait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire : on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait couvert de ses essaims les bords de la Méditerranée, & sur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sydon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers & donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuse que sa mere, fut libre malgré ses richesses. Elle dominoit sur les côtes d'Afrique, & possédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Espagne, célebre dès-lors par ses mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de sang, conquérir celles d'un Nouveau-monde.

Carthage n'auroit peut-être été que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple souleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage succomba, parce que les richesses produisent l'effet contraire de l'indigence, celui d'éteindre le courage & de dégoûter de la guerre : mais elle eut au moins la gloire de disputer long-temps l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la destruction d'une république qui mettoit sa gloire dans son industrie, & sa

puissance dans des travaux utiles au genre-humain.

La Grece, entrecoupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & séparée des grands continens; il sembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquise. Placée entre l'Asie & l'Europe pour policer l'une & l'autre, elle devoit jouir dans une juste prospérité du fruit de ses travaux & de ses bienfaits. Les Grecs, presque tous venus de l'Egypte, ou de la Phénicie, en apporterent la sagesse & l'industrie. Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies Asiatiques, fut commerçant.

Athenes se servit de ses premiers vaisseaux pour trafiquer en Asie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grece en avoit pu recevoir dans sa naissance. Mais ces transmigrations furent une source de guerres. Les Perses, soumis au despotisme, ne vouloient souffrir, même sur les bords de la mer, aucune espece de peuple libre; & les Satrapes du grand roi lui persuadoient que tout devoit être esclave. De-là toutes les guerres de l'Asie-Mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de sujets, qu'il y avoit de peuples insulaires ou maritimes. Athenes agrandit son commerce par ses victoires, & sa puissance par son commerce. Tous les arts, à-la-fois, naquirent dans la Grece, avec le luxe de l'Asie.

C'est par les Grecs & les Carthaginois, que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population, s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouse, s'assujettit une isle qui devoit la nourrir; & après avoir chassé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grece dut trembler. Mais Alexandre fraya la

route aux Romains; & il sembloit que les Grecs ne pussent être subjugués par une nation étrangere, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute-puissance la trouve dans ses conquêtes; dès que le commerce des Grecs eut cessé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens & des Tyriens, éleverent la raison humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des empires l'ont fait descendre peut-être pour jamais. Leurs admirables institutions étoient supérieures à toutes celles que nous connoissons. L'esprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout naquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit, par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoissances des Grecs, que son commerce est infiniment plus étendu, que notre imagination se porte sur des objets plus grands & plus variés depuis les progrès de la navigation; on sera étonné que nous n'ayons pas sur eux la supériorité la plus décidée. Mais il faut observer que, lorsque ce peuple connut les arts & le commerce, il sortoit, pour ainsi dire, des mains de la nature, & avoit toute l'énergie nécessaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit; au lieu que les nations de l'Europe étoient asservies à des loix & à des institutions extravagantes. Dans la Grece, le commerce trouva des hommes; en Europe, il trouva des esclaves. A mesure que nous avons ouvert les yeux sur les absurdités

de nos institutions, nous nous sommes occupés à les corriger; mais sans oser jamais renverser entiérement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions, qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares.

Les Romains, institués pour conquérir, n'ont pas avancé, comme les Grecs, la raison & l'industrie. Ils ont donné au monde un grand spectacle; mais ils n'ont rien ajouté aux connoissances & aux arts des Grecs. C'est en attachant les nations au même joug, & non en les unissant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde; & lorsqu'ils l'eurent soumis, le repos qu'ils lui donnerent fut une léthargie. Leur despotisme, leur gouvernement militaire opprimerent les peuples, éteignirent le génie, & dégraderent l'espece humaine.

Tout fut dans un plus grand désordre encore après deux loix de Constantin, que Montesquieu n'a pas osé mettre parmi les causes de la décadence de l'empire. La premiere, dictée par l'imprudence & le fanatisme, quoiqu'elle parût l'être par l'humanité, peut servir à nous faire voir qu'une grande innovation est souvent un grand danger; & que les droits primitifs de l'espece humaine, ne peuvent pas être toujours les fondemens de l'administration. Cette loi déclaroit libres tous les esclaves qui se feroient chrétiens. Elle rétablissoit dans leurs droits, des hommes qui n'avoient eu jusqu'alors qu'une existence forcée; mais elle ébranla l'état, en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faisoient valoir leurs domaines, & qui, par-là, se trouverent réduits pour quelque temps à la plus cruelle indigence. Les nouveaux prosélytes eux-mêmes, ne pou-

voient réparer, en faveur de l'état, les torts que le gouvernement avoit fait à leurs maîtres. Ils n'avoient ni propriété, ni ſubſtance aſſurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'état qui ne les nourriſſoit point, & à une religion qu'ils n'avoient embraſſée que par ce penchant irréſiſtible, qui entraîne vers la liberté? Un autre édit défendit le paganiſme dans toute l'étendue de l'empire; & ces vaſtes contrées ſe trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entre eux, ni à l'état, par les nœuds ſacrés de la religion & du ferment. Sans prêtres, ſans temples, ſans morale publique; quel zele pouvoient-ils avoir pour repouſſer des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus?

Auſſi, les habitans du Nord qui fondirent ſur l'empire, trouverent-ils les diſpoſitions les plus favorables à leur invaſion. Preſſés en Pologne & en Allemagne par des nations ſorties de la Grande-Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déjà ruinées, pour en être chaſſés par des vainqueurs plus féroces qui les ſuivoient. C'étoient des flots qui ſe preſſoient, qui ſe changeoient les uns les autres. En ſe fixant dans les pays qu'ils venoient de dévaſter, ces barbares diviſerent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le haſard, le beſoin, ou le caprice. Les pirates, qui couvroient les mers, les mœurs atroces qui régnoient ſur les frontieres, repouſſoient toutes les liaiſons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ſes ſujets étoient ſéparés par des barrieres inſurmontables; parce que les brigands qui infeſtoient les chemins, changeoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuſe. Les peuples de l'Europe

rejettés, par l'esclavage & la consternation, dans cet état de stupidité & d'inertie, qui a dû long-temps être le premier état de l'homme, profitoient peu de la fertilité de leur sol, & n'avoient qu'une industrie tout-à-fait sauvage. Les pays un peu éloignés, n'existoient point pour eux; & ils ne connoissoient leurs voisins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que les écrivains racontent des richesses & de la magnificence du septieme siecle, est fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur temps. On s'habilloit de peaux & d'une laine grossiere. On ignoroit les commodités de la vie. On construisoit, il est vrai, des édifices hardis & solides, qui nous montrent jusqu'à quel point de perfection un art peut être porté, lorsqu'il est le produit des efforts successifs & continus de la nation qui l'inventa : mais une architecture née dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres, qui, s'élançant dans les airs, forment des ceintres très-aigus, & dont les branches, en se recourbant, en s'entrelaçant, conduisent à l'invention des pendentifs, ne prouve pas qu'il y eût alors plus de richesses que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoissance des arts, pour élever des masses de pierre avec les bras de ses esclaves. Ce qui démontre, sans réplique, la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levoient en nature; & même les contributions que le Clergé subalterne payoit à ses supérieurs, consistoient en denrées comestibles.

La superstition dominante épaississoit les ténebres. Avec des sophismes & de la subtilité, elle fondoit cette fausse science, qu'on appelle théologie, dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoissances.

Dès le huitieme siecle, & au commencement du neuvieme, Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter & donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoissoit d'autre mérite, que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Eglise. La dignité des souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriser les princes, sans inspirer l'amour de la liberté. Quelques romans absurdes, & quelques fables mélancoliques, nées de l'oisiveté des cloîtres, étoient alors la seule littérature. Ces ouvrages contribuoient à entretenir cette tristesse & cet amour du merveilleux, qui servent si bien la superstition.

Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple sorti de la Scandinavie & de la Chersonese Cimbrique, se répandit au Nord de l'Europe, que les Arabes pressoient du côté du Midi. Ceux-là étoient disciples d'Odin, & ceux-ci de Mahomet : deux hommes qui avoient répandu le fanatisme des conquêtes, avec celui de la religion. Charlemagne sut vaincre les uns, & résister aux autres. Ces hommes du Nord, appellés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, sans discipline, de mœurs atroces, poussé aux combats & à la mort par la misere & la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit si terribles, pour une religion qui les disposeroit à obéir. Il lui fallut verser des torrens de sang, & il planta la croix sur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Asie, de l'Afrique & de

l'Espagne : il ne put s'établir au-delà des Pyrenées.

Le besoin de repousser les Arabes, & sur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-Grand en Angleterre, quelques villes en Italie, eurent des vaisseaux ; & ce commencement de navigation ressuscita, pour un peu de temps, le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'est la maniere de faire le commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant, les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athenes & Carthage. Il est vrai qu'ils le devoient moins aux lumieres d'une raison cultivée & aux progrès d'une bonne administration, qu'à l'étendue de leur puissance, & à la nature des pays qu'ils possédoient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Asie-Mineure, de la Perse, & d'une partie de l'Inde, ils commencerent par échanger entre eux, d'une contrée à l'autre, les denrées de différentes parties de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degrés jusqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone, allerent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique & de l'Inde, & les verserent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce & rassasiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliotheque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts & les lettres, & ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison & l'industrie des hommes. On leur doit l'algebre, la chymie, des lumieres en astronomie, des machines nouvelles, des remedes

inconnus à l'antiquité ; mais la poésie est le seul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même temps, les Grecs avoient imité les manufactures de l'Asie ; & ils s'étoient approprié les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tomberent bientôt avec leur empire, qui n'opposoit au fanatisme guerrier & intrépide des Arabes, que le fanatisme imbécille & lâche des querelles scholastiques & des controverses monacales. Les moines y régnoient, & l'empereur demandoit pardon à Dieu du temps qu'il donnoit aux soins de l'état. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs ; & l'on y disputoit sans cesse pour savoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'isles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d'Egypte & des Sarrasins par le feu Grégeois : arme vaine & précaire d'un peuple sans vertu. Constantinople ne pouvoit protéger au loin son commerce maritime ; il fut abandonné aux Génois, qui s'emparerent de Caffa, dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe, dans les folles expéditions des Croisades, emprunta quelque chose des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe ; il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes, eux-mêmes, en porterent en France, en Angleterre, & jusqu'en Allemagne.

Ces états étoient alors sans vaisseaux & sans manufactures. On y gênoit le commerce, & l'on y méprisoit le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négocians à-peu-près avec le même mépris qu'ils avoient pour les histrions, les

courtisanes, les bâtards, les esclaves & les gladiateurs. Le systême politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du Nord, devoit nécessairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos peres insensés prirent pour base de leurs gouvernemens, un principe destructeur de toute société, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de considérés que les possesseurs des fiefs, & ceux qui s'étoient distingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on sait, de petits souverains qui abusoient de leur autorité, & résistoient à celle du prince. Les barons avoient du faste & de l'avarice, des fantaisies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états, & tantôt ils les rançonnoient. C'est dans ces temps barbares que se sont établis les droits de péage, d'entrée, de sortie, de passage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou se fermoient, sous le bon plaisir du prince ou de ses vassaux. On ignoroit si parfaitement les plus simples élémens du commerce, qu'on avoit l'usage de fixer le prix des denrées. Les négocians étoient souvent volés; & toujours mal payés par les chevaliers & par les barons. On faisoit le commerce par caravanes, & l'on alloit en troupes armées jusqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen de se concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bateleurs, de musiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville, & qu'on ne connoissoit ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sédentaires de la société privée, le temps des foires étoit celui des amusemens; & ces amusemens dégénéroient en dissolutions, qui autorisoient les décla-

mations & les violences du clergé. Les commerçans furent souvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des superfluités à ses tyrans, & qui s'associoient à des hommes dont les mœurs blessoient ses préjugés & son austérité grossiere.

Les Juifs, qui ne tarderent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnerent pas beaucoup de considération. Ils furent alors dans toute l'Europe, ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Les richesses qu'ils avoient, celles qu'ils acquéroient tous les jours, les mirent en état de prêter de l'argent au marchand & aux autres citoyens; mais en exigeant un bénéfice proportionné au risque que couroient ces fonds, en sortant de leurs mains. Les scholastiques s'éleverent avec fureur contre une pratique nécessaire, que proscrivoient leurs barbares préjugés. Cette décision théologique sur un objet civil & politique, eut d'étranges suites. Le magistrat entraîné par une autorité qu'on n'osoit pas juger, même lorsqu'elle étoit injuste, prononça des confiscations & des peines infamantes contre l'usure, que dans ces temps d'aveuglement les loix confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour se dédommager des dangers & des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux & criminel, se livrerent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Il leur fallut ajouter au prix de l'argent qui peut s'estimer par le besoin de celui qui prête, par le crédit de celui qui emprunte, par une infinité d'autres circonstances, le prix de l'infamie qui est de peu de chose, ou que rien au monde ne peut compenser. Toutes les nations les détesterent. On les persécuta, on les pilla, on les proscrivit. Ils

inventerent les lettres-de-change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traiterent mieux, dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profiterent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent, pour les petites sociétés qu'ils formoient, la protection de quelques gouvernemens, qui dérogerent pour eux aux loix portées, dans des temps barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le Midi de l'Europe.

Le Nord parut se réveiller aussi; mais un peu plus tard, & plus difficilement encore. Hambourg & Lubec ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir pour se défendre contre les brigands qui infestoient ces parages. Le succès de cette petite ligue détermina d'autres villes à entrer dans la confédération. Bientôt elle fut composée de quatre-vingts cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin, & qui avoient obtenu ou acheté le privilege de se gouverner par leurs propres loix. Cette association, la premiere qui ait eu dans les temps modernes un systême régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandises du Nord, contre les productions de l'Asie, de l'Italie & des autres états du Midi.

La Flandre servoit de théâtre à tant d'heureuses opérations. Sa position n'étoit pas la seule cause de cette préférence si utile. Elle la devoit aussi à ses belles & nombreuses manufactures de draps; elle

la

la devoit encore à ses fabriques de tapisseries, qui prouvent à quel point le dessin & la perspective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de prospérité firent des Pays-Bas, la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état florissant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande Anse, de ceux de quelques républiques qui prospéroient à l'aide de la liberté, fit impression sur la plupart des rois. Dans leurs états, il n'y avoit de citoyens que la noblesse & les ecclésiastiques. Le reste étoit esclave. Ils affranchirent les villes, & leur prodiguerent les privileges. Aussi-tôt se formerent des corps de marchands, des corps de métiers; & ces associations acquirent du crédit en acquérant des richesses. Les souverains les opposerent aux barons. On vit diminuer peu-à-peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens; & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux assemblées nationales

Le président de Montesquieu fait honneur à la religion chrétienne, de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie & des richesses dans le peuple, que les princes le compterent pour quelque chose. C'est quand les richesses du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une saine politique que le commerce amene toujours, & non l'esprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les esclaves de leurs vassaux; parce que ces esclaves; en cessant de l'être, devenoient des sujets. Il est vrai que le pape Alexandre III déclara que des chrétiens devoient être exempts de servitude : mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France &

d'Angleterre, qui vouloient abaisser leurs vassaux. S'il eût été inspiré par l'amour de la justice & de l'humanité, il n'eût pas dit que le chrétien, mais il eût dit que l'homme n'étoit pas né pour la servitude; que l'esclave volontaire, est un lâche; qu'aucun lien n'enchaîne licitement l'esclave involontaire; que celui qui ne peut le briser par la force est innocent, s'il s'en délivre par la fuite; & que son prétendu maître est un assassin, s'il punit de mort une action autorisée par la nature. Mais la religion chrétienne défend si peu la servitude, que dans l'Allemagne-Catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple est encore esclave; & que les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, sans que l'église le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Pise, dans Gênes, dans Florence, des républiques fondées sur des loix sages. Les factions des Guelphes & des Gibelins, qui désoloient ces délicieuses contrées depuis tant de siecles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleurissoit & devoit bientôt y amener les lettres. Venise étoit au comble de sa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ses voisins, réprimoit celle des Mammelus & des Turcs. Son commerce étoit supérieur à celui de l'Europe entiere. Elle avoit une population nombreuse & des trésors immenses. Ses finances étoient bien administrées, & le peuple content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique, & non par besoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les sujets riches, en les engageant à placer une partie de leur fortune dans les fonds publics. Venise avoit des manufactures de soie,

d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaisseaux. Son orfévrerie étoit la meilleure, & presque la seule de ce temps-là. On reprochoit aux habitans de se servir d'ustensiles & de vaisselle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix somptuaires; mais ces loix permettoient une sorte de luxe qui conservoit des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe & somptueux. L'opulence de Venise avoit ressuscité l'architecture d'Athenes. Enfin, il y avoit de la grandeur & déjà du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la noblesse étoit éclairée. Le gouvernement résistoit avec une fermeté sage aux entreprises des pontifes. *Siamo Veneziani, poi Christiani*, disoit un de leurs sénateurs. C'étoit l'esprit du sénat entier. Dès ce temps, il avilissoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces misérables *Condottieri*, dont les noms étoient si terribles, & dont les armes l'étoient si peu. Il régnoit de la politesse à Venise; & la société s'y trouvoit moins gênée par les inquisiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'est méfiée de la puissance de ses voisins & de sa foiblesse.

Au quinzieme siecle, l'Italie laissoit bien loin derriere elle tout le reste de l'Europe. La superstition la plus cruelle, la plus insensée, qui tenoit lieu de tout mérite, & qui produisoit tant de pratiques minutieuses & tant de fureurs atroces, avoit cependant peu-à-peu tiré l'Espagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, & par la conquête de Grenade. L'Espagne étoit devenue une puissance qui s'égaloit à la France même. Les

belles laines de Castille & de Léon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui se vendoient dans toute l'Europe, & même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs succès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthousiasme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur peninsule, & ne commerçant guere par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisoient : ils avoient ce dédain fastueux, qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumieres. C'étoit la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante ; & cette infanterie étoit admirable. Comme, depuis plusieurs siecles, les Espagnols faisoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à peu près le même caractere : mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille, & plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des Algarves, elle avoit été délivrée des Maures.

En France, Louis XI venoit d'abaisser les grands vassaux, de relever la magistrature, & de soumettre la noblesse aux loix. Le peuple François, moins dépendant de ses seigneurs, devoit dans peu devenir plus industrieux, plus actif & plus estimable ; mais l'industrie & le commerce ne pouvoient fleurir subitement. Les progrès de la raison devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, & sous le regne d'un prince livré à la plus vile superstition. Les barons n'avoient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisoient à peine pour entretenir à leur suite une

foule de gentilshommes désœuvrés, qui les défendoient contre les souverains & contre les loix. La dépense de leur table étoit excessive; & ce luxe sauvage, dont il reste encore trop de vestiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. Il n'y avoit, ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette sorte de décence qui distingue les premieres classes des citoyens, & qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers, il régnoit, parmi les grands, de la grossiéreté & de la rudesse. La nation avoit alors ce caractere d'inconséquence, qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours un peuple dont les mœurs & les manieres ne seront pas d'accord avec ses loix. Les conseils du prince y donnoient des édits sans nombre, & souvent contradictoires; mais le prince dispensoit aisément d'obéir. Ce caractere de facilité dans les souverains, a été souvent le remede à la légéreté avec laquelle les ministres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins industrieuse que la France, avoit des barons insolens, des évêques despotes, & un peuple qui se lassoit de leur joug. La nation avoit déjà cet esprit d'inquiétude, qui devoit, tôt ou tard, la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractere à la tyrannie absurde de Guillaume-le-conquérant, & au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L'abus excessif de l'autorité, avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs souverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu'avec crainte; & ces sentimens, transmis de race en race, ont servi depuis à leur faire établir le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres, entre les maisons de Lancastre & d'Yorck, avoient nourri le courage guerrier & l'impatience

de la servitude; mais elles avoient entretenu le désordre & la pauvreté. C'étoient les Flamands qui mettoient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, son plomb, son étain, étoient transportés sur les vaisseaux des villes Anséatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit d'ailleurs surchargée d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles, sans aisance, alloient de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens superstitieux maintenoient la paresse & la barbarie.

L'Allemagne, long-temps agitée par les querelles des empereurs & des papes, & par des guerres intestines, venoit de prendre une assiette plus tranquille. L'ordre avoit succédé à l'anarchie; & les peuples de cette vaste contrée, sans richesses, sans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voisins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeste à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe, gouvernoient assez sagement leurs états. Ils abusoient peu de leur autorité; & si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les seules villes libres & alliées de la Grande Anse, qu'il y avoit du commerce & de l'industrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le seul luxe. Les grands & le clergé s'enivroient sans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter les gentilshom-

mes de voler ſur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces; & juſques dans les deux ſiecles ſuivans, les troupes Allemandes furent plus célébres par leurs cruautés, que par leur diſcipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient, n'avoit conſervé cet enthouſiaſme de gloire, que leur avoit autrefois inſpiré la religion d'Odin; & ils n'avoient encore reçu aucune des loix ſages, que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entre eux. Leur puiſſance n'étoit rien; & une ſeule ville de la grande Anſe faiſoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, & ſous les loix de Frédéric & de Guſtave Vaza.

Les Turcs n'avoient ni la ſcience du gouvernement, ni la connoiſſance des arts, ni le goût du commerce; mais les Janiſſaires étoient la premiere milice du monde; & il n'a manqué qu'un ſeul verſet dans l'Alcoran, pour que des peuples, ſur leſquels la religion a conſervé juſqu'ici la plus grande influence, ne devinſſent les maîtres de la terre. Si Mahomet, après avoir dit : *Tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité*, avoit ajouté : *& tu mépriſeras les vaines connoiſſances de l'étranger; l'art de la guerre eſt le ſeul que tu en apprendras*; c'étoit fait de la liberté de l'Europe. Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire, ſera l'ennemi commun de toutes les nations. Les Janiſſaires, ces compagnons d'un deſpote, qu'ils font reſpecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverſerent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés par la ſuperſ-

tition. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts, abandonnerent leur patrie ſubjuguée, & ſe réfugierent en Italie : ils y furent ſuivis par des artiſans & des négocians. L'aiſance, la paix, la proſpérité, cet amour de toutes les gloires, ce beſoin de nouveaux plaiſirs qu'inſpirent de bons gouvernemens, favoriſoient dans le pays des anciens Romains la renaiſſance des lettres ; & les Grecs apporterent aux Italiens plus de connoiſſance des bons modeles, & le goût de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée ; & ſi elle avoit été long-temps une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & ſans induſtrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens ; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui, preſque toujours, a eu dans chaque ſiecle l'eſprit qui lui convenoit le mieux pour le moment ; Rome ſembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit ſi long-temps & ſi bien ſervie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raiſonnement. Les prêtres les moins éclairés, ſavent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'auſtérité, la triſteſſe & la crainte, ſont les moyens qui établiſſent leur autorité ſur les eſprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des temps où ces moyens n'ont plus que des foibles ſuccès. Les hommes enrichis dans des ſociétés tranquilles, veulent jouir ; ils craignent l'ennui, & ils cherchent les plaiſirs avec paſſion. Quand les foires s'établirent, & lorſqu'à ces foires il y eut des jeux, des danſes, des amuſemens, le clergé, qui ſentit que ces diſpoſitions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proſ-

crivit ces jeux, excommunia les histrions. Mais lorsqu'il vit que ses censures n'étoient pas assez respectées, il changea de conduite; il voulut lui-même donner des spectacles, on vit naître les comédies saintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouoient la mort de Sainte Catherine, balancerent le succès des histrions. La musique fut introduite dans les églises; on y plaça même des farces. Le peuple s'amusoit à la fête des fous, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui se célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui se jouoient dans les places publiques. Souvent, par un simple attrait de plaisir, on quitta les danses des Egyptiennes pour la procession de la Saint Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, & qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence; les prêtres eurent une raison de moins de les censurer, & ils les tolérerent. Ils avoient été long-temps les seuls hommes qui sussent lire: mais ce mérite, devenu plus commun, ne leur donnoit plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes, riches & paisibles souverains dans la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres, comme un moyen nouveau de régner sur les esprits. Ils protégerent les talens; ils honorerent les grands artistes. Raphaël alloit être cardinal, lorsqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces plaisirs nouveaux, pouvoient n'être pas conformes à l'esprit de l'évangile: mais ils paroissoient l'être aux intérêts des pontifes. Les arts & les lettres décorent l'édifice de la religion; c'est la philosophie qui le détruit. Aussi l'église Romaine, favorable aux belles-lettres & aux beaux arts,

fut-elle opposée aux sciences exactes. On couronna les poëtes ; on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au Capitole, si ces deux grands génies eussent été contemporains.

Il étoit temps que la philosophie & les lettres arrivassent au secours de la morale & de la raison. L'église Romaine avoit détruit, autant qu'il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme, qu'au pape appartient la souveraineté de tous les empires, renversoit les fondemens de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit régné long-temps avec le dogme affreux qui permettoit, qui ordonnoit même, de haïr, de persécuter tous les hommes, dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celles de l'église Romaine. Les indulgences, espece d'expiations vendues pour tous les crimes, & si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir ; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du pontife, fussent-ils de sa religion ; cet article de croyance, où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant ; les exemples de tous les vices dans la personne des pontifes, & dans les hommes sacrés, destinés à servir de modele au peuple ; enfin, le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquisition : toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens, plutôt qu'une vaste contrée, habitée ou cultivée par des hommes.

Telle étoit la situation de l'Europe, lorsque les monarques Portugais, à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent, entouré de voisins qui se déchiroient encore, formerent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.

I. Premieres navigations des Portugais, dans les mers où l'on présume qu'étoit anciennement l'Atlantide.

C'ÉTOIT une opinion généralement établie, que la mer Atlantique étoit impraticable; que les côtes occidentales de l'Afrique, brûlées par la Zone Torride, ne pouvoient pas être habitées. Ce préjugé auroit pu être dissipé par quelques ouvrages de l'antiquité, qui avoient échappé aux injures du temps & de l'ignorance : mais on n'étoit pas assez familier avec ces savans écrits, pour y découvrir des vérités qui n'y étoient que confusément énoncées. Il falloit que les Maures & les Arabes, de qui l'Europe avoit déjà reçu tant de lumieres, nous éclairassent sur ces grands objets. A travers un océan qui passoit pour indomptable, ces peuples tiroient des richesses immenses d'un pays qu'on croyoit embrasé. Dans des expéditions, dont la Barbarie fut le théâtre, l'on fut instruit des sources de leur fortune, & l'on résolut d'y aller puiser. Des aventuriers de toutes les nations formerent ce projet. Henri, fils de Jean I, roi de Portugal, fut le seul qui prit des mesures sages.

Ce prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avoient conservé. Un observatoire, où furent instruits les jeunes gentilshommes qui composoient sa cour, s'éleva par ses ordres à Sagres, ville des Algarves. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, & sentit le premier l'utilité qu'on pouvoit tirer de la boussole, qui étoit déjà connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formerent sous ses yeux, découvrirent en 1419 Madere, que quelques savans ont voulu regarder comme un foible débris de l'Atlantide. Mais y eut-il jamais une isle Atlantide? Si elle exista, quelle étoit sa situation, quelle étoit son étendue? Ce sont deux questions sur les-

quelles on se décidera, selon le degré de confiance qu'on accordera à Diodore de Sicile & à Platon, selon la maniere dont on les interprétera.

» Après avoir parcouru les isles voisines des co-
» lonnes d'Hercule, nous allons parler, dit le pre-
» mier, de celles qui sont plus avancées dans l'O-
» céan, en tirant vers le couchant. Dans la mer qui
» borde la Lybie, il en est une très-célébre éloi-
» gnée du Continent de plusieurs jours de navi-
» gation. «

Diodore s'étend ensuite sur la population, les mœurs, les loix, les monumens, la fécondité de cette isle. Puis il ajoute :

» Les Phéniciens, dans les temps les plus recu-
» lés, en firent la découverte. Ils franchirent les
» colonnes d'Hercule, & naviguerent dans l'O-
» céan. Proche les colonnes d'Hercule, ils fonde-
» rent Gadeïra ou Cadix. Ils avoient parcouru les
» mers au-delà des colonnes, & rangé celles de la
» Lybie, lorsqu'ils furent surpris d'une violente
» tempête qui les jetta dans la haute mer, en plein
» Océan. Après un mauvais temps qui dura plu-
» sieurs jours, ils toucherent à l'isle dont il est ques-
» tion. Ils publierent la relation de ce voyage.
» Ils projetterent un établissement dans cette con-
» trée nouvelle : mais les Carthaginois s'y oppo-
» serent, dans la crainte que le pays ne se dé-
» peuplât. «

Qu'est-ce que cette isle qu'on ne retrouve plus ? qu'est-elle devenue ? Platon nous l'apprendra peut-être.

Voici ce que Critias dit à Socrate dans le Dialogue intitulé Timée. ». Solon étoit l'ami intime de
» Dropidas notre aïeul. Dropidas regrettoit beau-
» coup que les affaires publiques eussent détourné
» Solon du penchant qu'il avoit pour la poésie, &

» l'eussent empêché de finir son poëme sur les At-
» lantides. Il en avoit apporté le sujet de son voyage
» d'Egypte. Solon disoit que les habitans de Saïs,
» ville située à la tête du Delta, à l'endroit où le
» Nil se divise en deux branches, se croyoient issus
» des Athéniens dont ils avoient conservé la lance,
» l'épée, le bouclier, & les autres armes. Il attribue
» à cette opinion les honneurs qu'il reçut des Saï-
» tiques. Ce fut-là que ce législateur, poëte & phi-
» losophe, conférant avec les prêtres, & les entre-
» tenant de Prométhée, le premier des hommes,
» de Niobé, du déluge de Deucalion, & d'autres
» traditions pareilles, un prêtre s'écria : ô Solon,
» Solon! vous autres Grecs, vous êtes encore des
» enfans. Il n'y a pas un seul vieillard parmi vous.
» Vous prenez des fables emblématiques pour des
» faits. Vous n'avez connoissance que d'un seul dé-
» luge que beaucoup d'autres ont précédé. Il y a
» long-temps qu'Athenes subsiste. Il y a long-temps
» qu'elle est civilisée. Il y a long-temps que son
» nom est fameux en Egypte, par des exploits
» que vous ignorez, & dont l'histoire est consignée
» dans nos archives. C'est-là que vous pourrez vous
» instruire des antiquités de notre ville. «

Après une explication très-sensée & très-belle, des causes de l'ignorance des Grecs, le prêtre ajoute:

» C'est-là que vous apprendrez de quelle ma-
» niere glorieuse les Athéniens, dans les temps an-
» ciens, réprimerent une puissance redoutable qui
» s'étoit répandue dans l'Europe & l'Asie, par une
» irruption soudaine de guerriers sortis du sein de
» la mer Atlantique. Cette mer environnoit un
» grand espace de terre, situé vis-à-vis de l'em-
» bouchure du détroit appellé les colonnes d'Her-
» cule. C'étoit une contrée plus vaste que l'Asie

» & la Lybie ensemble. De cette contrée au dé-
» troit, il y avoit nombre d'autres isles plus pe-
» tites. «

» Ce pays, dont je viens de vous parler, ou
» l'isle Atlantique, étoit gouverné par des souve-
» rains réunis. Dans une expédition, ils s'empare-
» rent d'un côté de la Lybie jusqu'à l'Egypte, &
» de l'autre côté de toutes les contrées jusqu'à
» la Tirrhénie. Nous fûmes tous esclaves, & ce
» furent vos aïeux qui nous remirent en liberté : ils
» conduisirent leurs flottes contre les Atlantistes,
» & les défirent. Mais un plus grand malheur les
» attendoit. Peu de temps après leur isle fut sub-
» mergée; & cette contrée, plus grande que l'Eu-
» rope & l'Asie ensemble, disparut en un clin
» d'œil. «

Quel sujet de méditation! L'homme s'endort ou s'agite sur un amas de sables mouvans : il s'élance, par ses projets, dans l'éternité; & un concours de causes fatales peut se développer dans un instant, & l'anéantir lui & ses superbes demeures.

Ce qui acheve de fortifier les deux témoignages qui précedent, c'est que la mer, qui porte aujourd'hui le nom d'Atlantique, est restée basse, & qu'on retrouve, à de grandes distances de ses rives, le varech & les autres substances marines qui annoncent un ancien continent.

II. Découvertes de Madere. Etat actuel de cette Isle.

Quoi qu'il en soit de cette contrée, réelle ou imaginaire, c'est une tradition fort accréditée, qu'à l'arrivée des Portugais, Madere étoit couverte de forêts; qu'on y mit le feu; que l'incendie dura sept ans entiers, & qu'ensuite la terre se trouva d'une fertilité extraordinaire. Sur ce sol, qui a vingt-cinq milles de long & dix de large, les Portugais ont, selon le dénombrement de 1768, formé une

population de ſoixante-trois mille neuf cents treize perſonnes, de tout âge & de tout ſexe, diſtribuées dans quarante-trois paroiſſes, ſept bourgades, & la ville de Funchal, bâtie, ſans beaucoup de goût, ſur la côte méridionale, dans un vallon fertile, au pied de quelques montagnes dont la pente douce eſt couverte de jardins & de maiſons de campagne très-agréables. Sept ou huit ruiſſeaux, plus ou moins conſidérables, la traverſent. Sa rade, la ſeule où il ſoit permis de charger ou décharger les bâtimens, & la ſeule par conſéquent où l'on ait établi des douanes, eſt très-ſûre durant preſque toute l'année. Quand, ce qui eſt infiniment rare, les vents viennent d'entre le Sud-Eſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt, en paſſant par le Sud, il faut appareiller; mais heureuſement on peut prévoir le mauvais temps vingt-quatre heures avant que de l'éprouver.

Les crevaſſes des montagnes, la couleur noirâtre des pierres, la lave mêlée avec la terre : tout porte l'empreinte d'anciens volcans. Auſſi ne récolte-t-on que très-peu de grain ; & les habitans ſont réduits à tirer de l'étranger les trois quarts de celui qu'ils conſomment.

Les vignes ſont toute leur reſſource. Elles occupent la croupe de pluſieurs montagnes, dont le ſommet eſt couronné par des châtaigniers. Des haies de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de myrthes, de roſiers ſauvages, les ſéparent. Le raiſin croît généralement ſous des berceaux, & mûrit à l'ombre. Les ſeps qui le produiſent ſont baignés par de nombreux ruiſſeaux qui, ſortis des hauteurs, ne ſe perdent dans la plaine, qu'après avoir fait cent & cent détours dans les plantations. Quelques propriétaires ont acquis ou uſurpé le droit de tourner habituellement ces eaux à leur avantage; d'autres n'en ont la jouiſſance qu'une,

deux, trois fois la ſemaine. Ceux même qui veulent former un nouveau vignoble, ſous un climat ardent, dans un terrein ſec, où l'arroſement eſt indiſpenſable, n'en peuvent partager le privilege qu'en l'achetant fort cher.

Le produit des vignes ſe partage toujours en dix parts. Il y en a une pour le roi, une pour le clergé, quatre pour le propriétaire, & autant pour le cultivateur.

L'iſle produit pluſieurs eſpeces de vin. Le meilleur & le plus rare ſort d'un plant tiré originairement de Candie. Il a une douceur délicieuſe, eſt connu ſous le nom de Malvoiſie de Madere, & ſe vend cent piſtoles la pipe. Celui qui eſt ſec ne coûte que ſix ou ſept cents francs, & trouve ſon principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures & qui ne paſſent pas quatre ou cinq cents livres, ſont deſtinées pour les Indes orientales, pour quelques iſles & le continent ſeptentrional de l'Amérique.

Les récoltes s'élevent communément à trente mille pipes. Treize ou quatorze des meilleures vont abreuver une grande partie du globe : le reſte eſt bu dans le pays même, ou converti en vinaigre & en eau-de-vie pour la conſommation du Bréſil.

Le revenu public eſt formé par les dîmes généralement perçues ſur toutes les productions ; par un impôt de dix pour cent ſur ce qui entre dans l'iſle, & de douze pour cent ſur ce qui en ſort. Ces objets réunis rendent 2,700,000 livres. Tels ſont cependant les vices de l'adminiſtration, que, d'une ſomme ſi conſidérable, il ne revient preſque rien à la Métropole.

La Colonie eſt gouvernée par un chef qui domine auſſi ſur Porto-Santo, qui n'a que ſept cents habitants & quelques vignes ; ſur les Salvages,

ges, encore moins utiles; sur quelques autres petites isles entiérement désertes, hors le tems des pêches. On ne lui donne, pour la défense d'un si bel établissement, que cent hommes de troupes régulieres : mais il dispose de trois mille hommes de milice, qu'on assemble & qu'on exerce un mois chaque année. Officiers & soldats, tout, dans ce corps, sert sans solde, sans que les places en soient moins recherchées. Elles procurent quelques distinctions, dont on est plus avide dans cette isle que dans aucun lieu du monde.

III. Voyages des Portugais au continent de l'Afrique.

Après la découverte de Madere, les Portugais tournerent leur pavillon vers les régions occidentales de l'Afrique. On croit assez généralement que ce furent les premiers Européens qui aborderent à ces côtes barbares. Cependant il paroît prouvé que les Normands les avoient précédés d'un siecle; & que ces navigateurs, trop peu connus, avoient formé quelques petits établissemens qui subsisterent jusqu'en 1410. A cette époque, les calamités qui désoloient la France, ne permirent plus de s'occuper d'intérêts si éloignés.

Les premieres expéditions des Portugais, dans la Guinée, ne furent que des pirateries. Ces hardis & féroces navigateurs, couverts de fer, armés de la foudre, arrachoient à des peuples étonnés, divisés & lâches, ce que la nature ou le hasard leur avoient donné. Les brigandages, poussés à ce monstrueux excès, eurent un terme; & ce fut lorsqu'on put s'entendre. Alors le commerce prit la place de la violence; & il se fit quelques échanges; mais rarement fondés sur une liberté entiere & sur une justice exacte. Enfin la Cour de Lisbonne crut qu'il convenoit à ses intérêts ou à sa gloire d'assujettir à sa domination les parties de cette vaste contrée qu'on croyoit les plus fertiles, ou dont la po-

fition étoit la plus heureuse; & l'exécution de ce projet, plus brillant peut-être que sage, n'éprouva que peu de contradictions. Pour donner de la stabilité à ces conquêtes, on crut devoir multiplier les forteresses, répandre la religion de l'Europe, & perpétuer les naturels du pays dans leur ignorance.

Sous le regne de Jean II, prince éclairé, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'astronomie à la navigation, les Portugais doublerent le cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le cap des Tempêtes; mais le prince, qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-Espérance.

IV. Arrivée des Portugais aux Indes.

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir le 18 Juillet 1497 une flotte de quatre vaisseaux, sous les ordres de *Vasco de Gama*. Cet amiral, après avoir essuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré sur des mers inconnues, aborda enfin dans l'Indostan. Sa navigation avoit été de treize mois.

V. Description géographique de l'Asie.

L'Asie, dont l'Indostan forme une des plus riches parties, est un vaste continent qui, selon les observations des Russes, sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables, s'étend entre le quarante-troisieme & le deux cent-septieme degré de longitude. Dans la direction d'un pôle à l'autre, elle s'étend depuis le soixante-dix-septieme degré de latitude septentrionale, jusqu'au dixieme de latitude méridionale. La partie de ce grand continent, comprise dans la Zone Tempérée, entre le trente-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude, paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue, tant au Nord qu'au Midi, par deux gran-

des chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie mineure, & des bords de la mer Noire, jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes sont liées entre elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du Sud au Nord. Elles se prolongent, tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes & de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arrosent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense, la terre n'est qu'un sable mobile qui est le jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du barometre se joignent à tous ces phénomenes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers temps, le nom de petite Bucharie.

C'est de l'espece de ceinture qui environne cette vaste & ingrate région, que partent des sources abondantes & fort multipliées, qui coulent en différens sens. Ces fleuves, qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie, des débris d'un terrein stérile, forment autant de barrieres contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & assurent à ce continent une consistance, une durée que les autres ne sauroient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparoître plusieurs fois sous les eaux, avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siecles, une seule a resté dans son sein. C'est la mer Caspienne, qui est visi-

blement le bassin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques physiciens ont soupçonné que cette mer communiquoit avec l'Océan & la mer Noire par des voies souterraines, mais sans aucune preuve. On peut opposer à ces prétentions, l'évaporation qui suffit pour vuider l'eau, à mesure que les fleuves l'y voiturent, & la facilité avec laquelle les conduits souterrains auroient été obstrués par les vases & les sables que l'eau y auroit entraînés. C'est aussi pour cette raison que la mer Caspienne est salée, comme tous les lacs qui reçoivent les eaux des fleuves, sans les verser au dehors. Il paroît certain, par les observations du barometre, faites à Astracan, que sa surface est au-dessous du niveau des deux mers voisines; par conséquent, elle n'est pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits souterrains, que de communiquer avec elles par des débordemens superficiels.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes septentrionales de la Sibérie, les rend inaccessibles, si l'on en croit les Russes. On ne doit pas espérer, disent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Scalaginskoi, qui sépare l'Ancien Monde du Nouveau, quoiqu'on ait franchi ce passage une fois. Mais peut-être les Russes ne sont-ils pas assez sinceres, ou pas encore assez éclairés, pour mériter une créance entiere. Peut-être ne savent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils savent.

La mer des Indes, qui pese & penche sur le Midi de l'Asie, est séparée de la grande mer du Sud, par une chaîne de montagnes marines qui commencent à l'isle de Madagascar, & continuant jusqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent

les bas-fonds & les rochers dont cette étendue est parsemée, va rejoindre la terre de Diemen & de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe, qui a considéré la terre en physicien, traçant la carte du monde sur cette hypothese, veut que la mer comprise entre cette longue chaîne d'isles & les côtes méridionales de l'Asie, soit divisée en trois grands bassins, dont la nature semble avoir circonscrit ou dessiné les limites.

Le premier, situé à l'Occident, entre l'Arabie & la Perse, est terminé au Midi par cette chaîne d'isles, qui, depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend jusqu'à Madagascar. C'est ce bassin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuse sans cesse le golfe Persique & la mer Rouge. Le second bassin forme le golfe de Bengale. Le troisieme est le grand Archipel, qui contient les isles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'est comme un massif, qui joint l'Asie au continent austral, lequel soutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, est comme un nouveau bassin, qui forme à l'Orient une chaîne de montagnes marines, qui se prolongent depuis les isles Marianes, jusqu'à celles du Japon. Après ces isles fameuses, vient la chaîne des isles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la presqu'isle de Kamschatka; & cette chaîne renferme un cinquieme bassin, où se jette le fleuve Amur, dont l'embouchure, rendue impraticable par les bambous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guere de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme nécessaires pour diriger & fixer l'attention sur le plus riche & le plus beau continent de l'Univers. Entrons-y par l'Indostan.

VI. Description physique de l'Indostan.

Quoique par le nom générique d'Indes orientales, on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perse, l'Indostan n'est que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célèbres qui vont se jetter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé du Nord au Midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une singularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne est une barriere que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver; c'est-à-dire, la saison des beaux jours de celle des pluies : car on sait qu'il n'y a point d'hiver entre les Tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le temps de l'année où les nuages, que le soleil pompe au sein de la mer, sont poussés violemment par les vents contre les montagnes, s'y brisent & se résolvent en pluies, accompagnées de fréquens orages. De-là se forment des torrens qui se précipitent, grossissent les rivieres, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténebres humides, épaisses & profondes. Le jour même est obscurci des plus noires vapeurs. Mais semblable à l'abîme qui couvoit les germes du monde avant la création, cette saison nébuleuse est celle de la fécondité. C'est alors que les plantes & les fleurs ont le plus de seve & de fraîcheur; c'est alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, sans doute, conserve mieux son caractere que l'hiver dans cette région du soleil. Le ciel, sans aucun nuage qui intercepte ses rayons, y pré-

ſente l'aſpect d'un airain embraſé. Cependant les vents de mer, qui s'élevent pendant le jour, & les vents de terre, qui soufflent pendant la nuit, y temperent l'ardeur de l'atmoſphere par une alternative périodique. Mais les calmes qui regnent par intervalles, étouffent ces douces haleines, & laiſſent ſouvent les habitans en proie à une ſécheresse dévorante.

L'influence des deux ſaiſons eſt encore plus marquées ſur les deux mers de l'Inde, où on les diſtingue ſous le nom de mouſſons ſeche & pluvieuſe. Tandis que le ſoleil, revenant ſur ſes pas, amene au printemps la ſaiſon des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaiſſeaux voguer ſans aucun riſque ſur une mer tranquille, où les pilotes n'ont beſoin ni de ſcience, ni de précaution. Mais l'automne, à ſon tour, changeant la face des élémens, fait paſſer le calme ſur la côte occidentale, & les orages ſur la mer orientale des Indes ; tranſporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'inſulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'Equateur, aux deux ſaiſons de l'Equinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à ſa droite & paiſibles à ſa gauche ; comme ſi l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ſes mains. Peut-être même eſt-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien & du mal ſemblent n'être ſeparés que par un rempart de montagnes, qu'eſt né le dogme des deux principes, dogme dont l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entiérement, tant qu'on ignorera les vues profondes de l'être tout-puiſſant qui créa l'Univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée, sans que sa gloire eût besoin de se manifester par ce grand ouvrage, & sans que sa félicité en exigeât l'existence, se détermina-t-il à le produire dans le temps? Pourquoi sa sagesse y laissa-t-elle tant d'imperfections apparentes? Pourquoi sa bonté le peupla-t-elle d'êtres sensibles, qui devoient souffrir, sans l'avoir mérité? Pourquoi le méchant qu'il hait, y prospere-t-il sous ses yeux, & le bon qu'il chérit, y est-il accablé d'afflictions? Pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indistinctement l'innocent & le coupable? Jusqu'à ce que ces obscurités soient éclaircies, l'homme deviendra selon que l'ordre des choses lui sera favorable ou nuisible, adorateur d'Oromaze ou d'Arima : car la douleur & le plaisir sont la source de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle est la liaison entre les loix physiques & morales, que le climat a jetté par-tout les premiers fondemens des systêmes de l'esprit humain, sur les objets importans au bonheur. Ainsi les Indiens, sur l'imagination desquels la nature fait les plus profondes impressions, par les plus fortes influences du bien & du mal, par le spectacle continuel du combat des élémens; les Indiens ont été placés dans la position la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute espece.

VII. Antiquité de l'Indostan.

Aussi la philosophie & l'histoire se sont longtemps occupées des célébres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieusement reculé l'époque de l'existence de ses premiers habitans. En effet, soit que l'on consulte les monumens historiques, soit que l'on considere la position de l'Indostan sur le globe, tenant par une chaîne de hautes montagnes au plateau le plus élevé du con-

tinent & le plus éloigné des invasions de la mer, on conviendra que c'est le séjour le plus assuré pour ses habitans, & le pays le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos sciences va se perdre dans son histoire. Les Grecs alloient s'instruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'industrie y avoit fait de progrès.

En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'espece humaine, est le plus anciennement peuplé? Un climat doux, un air pur, un sol fertile, & qui produit presque sans culture, ont dû rassembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu se multiplier & s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature; si des sables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans; si nous avons peuplé des déserts & des forêts, où il falloit se défendre contre les élémens & les bêtes féroces: avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses, où l'homme, exempt de besoins, n'avoit que des plaisirs à désirer; où jouissant, sans travail & sans inquiétude, des meilleures productions & du plus beau spectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller, à juste titre, l'être par excellence & le roi de la nature? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, & fournissent une nourriture saine & rafraîchissante; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les especes vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire; dans l'Inde, elles partagent avec leur maître l'abondance & la sureté. Au-

jourd'hui même, que la terre devroit y être épuisée par les productions de tant de siecles, & par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan; si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

VIII. Religion, gouvernement, jurisprudence, mœurs, usages de l'Indostan.

Le moral n'y est pas moins extraordinaire que le physique. Lorsqu'on arrête ses regards sur cette vaste contrée, on ne peut voir sans douleur que la nature y a tout fait pour le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes, & un autre fléau qui n'est guere moins destructeur, l'avidité des commerçans, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces, & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aisément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure, les distinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractere. Ce peuple, écrasé sous le joug du despotisme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ses tyrans. Le spectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine est capable, n'a pu corrompre son caractere. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariser un Indien avec la vue du sang, ni lui inspirer le courage & le sentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foiblesse.

Le voyageur éclairé qui, en parcourant les plaines de l'Egypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des statues mutilées, des entablemens brisés, des pyramides immenses échappées aux ravages des guerres & des temps, con-

temple avec admiration ces restes d'une nation qui n'existe plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thebes aux cent portes, si célébre dans l'antiquité : mais les débris de ses temples & de ses tombeaux, lui donnent une plus haute idée de sa magnificence que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs sur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher sur des monceaux de ruines. Ce sont les débris d'un édifice immense. L'ensemble en est détruit : mais ces débris épars attestent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de superstitions absurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'usages & de préjugés bizarres, on apperçoit les traces d'une morale sublime, d'une philosophie profonde, d'une police très-raffinée ; & lorsqu'on veut remonter à la source de ces institutions religieuses & sociales, on voit qu'elle se perd dans l'obscurité des temps. Les traditions les plus anciennes présentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civilisé.

L'empereur Mahmoud Akebar eut la fantaisie de s'instruire des principes de toutes les religions répandues dans ses vastes provinces. Dégagé des superstitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des prosélytes : mais il échoua dans ses desseins quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre personne dans la communion de leurs mysteres.

Toute la puissance & les promesses d'Akebar ne purent déterminer les bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Fei-

zi, comme un pauvre orphelin de la race sacerdotale, la seule qui puisse être admise aux saints mysteres de la théologie. Feizi, bien instruit du rôle qu'il devoit jouer, fut secrétement envoyé à Benarès, le siege des sciences de l'Indostan. Il fut reçu par un savant bramine, qui l'éleva avec autant de tendresse que s'il eût été son fils. Après dix ans d'étude, Akebar voulut faire revenir le jeune homme : mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramine, son instituteur.

Les femmes de la race sacerdotale passent pour les plus belles femmes de l'Indostan. Le vieux bramine ne s'opposa pas aux progrès de la passion des deux amans. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné son cœur par ses manieres & sa docilité, & lui offrit son amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoissance, ne voulut pas continuer plus long-temps la supercherie. Tombant aux pieds du bramine, il lui découvre la fraude, & le supplie de lui pardonner son crime.

Le prêtre, sans lui faire aucun reproche, saisit un poignard qu'il portoit à sa ceinture, & alloit s'en frapper, si Feizi n'eût arrêté son bras. Ce jeune homme mit tout en usage pour le calmer, protestant qu'il étoit prêt à tout faire, pour expier son infidélité. Le bramine fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les Bedas ou livres saints, & de ne jamais révéler à personne le symbole de la croyance des bramines. Feizi promit sans hésiter, & vraisemblablement il tint parole.

De temps immémorial, les brames seuls dépositaires des livres, des connoissances & des réglemens, tant civils que religieux, en avoient fait un secret que la présence de la mort, au milieu

des ſupplices, ne leur avoit point arraché. Il n'y avoit aucune ſorte de terreurs & de ſéductions auxquelles ils n'euſſent réſiſté; lorſque tout récemment M. Haſtings, gouverneur général des établiſſemens Anglois dans le Bengale, & le plus éclairé des Européens qui ſoient paſſés aux Indes, devint poſſeſſeur du code des Indiens. Il corrompit quelques brames; il fit ſentir à d'autres le ridicule & les inconvéniens de leur myſtérieuſe réſerve. Les vieillards, que leur expérience & leurs études avoient élevés au-deſſus des préjugés de leur caſte, ſe prêterent à ſes vues, dans l'eſpérance d'obtenir un plus libre exercice de leur religion & de leurs loix. Ils étoient au nombre de onze, dont le plus âgé paſſoit quatre-vingts ans, & le plus jeune n'en avoit pas moins de trente-cinq. Ils compulſerent dix-huit auteurs originaux Samskrets; & le recueil des ſentences qu'ils en tirerent, traduit en Perſan, ſous les yeux des brames, le fut du Perſan en Anglois par M. Halhed. Les compilateurs du code rejetterent unanimement deux propoſitions; l'une de ſupprimer quelques paragraphes ſcandaleux; l'autre d'inſtruire M. Halhed dans le dialecte ſacré. Tant il eſt vrai que l'eſprit ſacerdotal eſt par-tout le même, & qu'en tout temps le prêtre, par intérêt & par orgueil, s'occupe à retenir les peuples dans l'ignorance. Pour donner à l'ouvrage l'exactitude & la ſanction qu'on pouvoit déſirer, on appella des différentes contrées du Bengale, les plus habiles d'entre les pundits ou brames juriſconſultes. Voici l'hiſtoire abrégée de la création du monde, & de la premiere formation des caſtes, telle que ces religieux compilateurs l'ont expoſée à la tête du code civil.

Brama aime, dans chaque pays, la forme du culte qu'on y obſerve. Il écoute dans la moſquée

le dévot qui récite des prieres, en comptant des grains. Il est présent aux temples, à l'adoration des idoles. Il est l'intime du Musulman & l'ami de l'Indien; le compagnon du Chrétien & le confident du Juif. Les hommes qu'il a doués d'une ame élevée, ne voient dans les contrariétés des sectes & la diversité des cultes religieux, qu'un des effets de la richesse qu'il a déployée dans l'œuvre de la création.

Le principe de la vérité, ou l'être suprême, avoit formé la terre & les cieux, l'eau, l'air & le feu, lorsqu'il engendra Brama. Brama est l'esprit de Dieu. Il est absorbé dans la contemplation de lui-même. Il est présent à chaque partie de l'espace. Il est un. Sa science est infinie. Elle lui vient par inspiration. Son intelligence comprend tout ce qui est possible. Il est immuable. Il n'y a pour lui, ni passé, ni présent, ni futur. Il est indépendant. Il est séparé de l'Univers. Il anime les opérations de Dieu. Il anime les vingt-quatre puissances de la nature. L'œil reçoit son action du soleil, le vase du feu, le fer de l'aimant, le feu des matieres combustibles, l'ombre du corps, la poussiere du vent, le trait du ressort de l'arc, & l'ombrage de l'arbre. Ainsi, par cet esprit, l'Univers est doué des puissances de la volonté & des puissances de l'action. Si cet esprit vient du cœur, par le canal de l'oreille, il produit la perception des sons; par le canal de la peau, la perception du toucher; par le canal de l'œil, la perception des objets visibles; par le canal de la langue, la perception du goût; par le canal du nez, la perception de l'odorat. Cet esprit anime les cinq membres d'action, les cinq membres de perception, les cinq élémens, les cinq sens, les trois dispositions de l'ame; cause la création ou l'anéantissement des choses, contem-

plant le tout en ſpectateur indifférent. Telle eſt la doctrine du Reig-Beda.

Brama engendra de ſa bouche la ſageſſe, ou le brame, dont la fonction eſt de prier, de lire & d'inſtruire; de ſon bras, la force, ou le guerrier & le ſouverain qui tirera de l'arc, gouvernera & combattra; de ſon ventre, de ſes cuiſſes, la nourriture, ou l'agriculture & le commerçant; de ſes pieds, la ſervitude, ou l'artiſan & l'eſclave, qui paſſera ſa vie à obéir, à travailler & à voyager.

La diſtinction des quatre premieres caſtes eſt donc auſſi vieille que le monde, & d'inſtitution divine.

Brama produiſit enſuite le reſte de l'eſpece humaine, qui devoit remplir ces quatre caſtes; les animaux, les végétaux, les choſes inanimées, les vices & les vertus. Il preſcrivit à chaque caſte ſes devoirs; & ces devoirs ſont à jamais conſignés dans les livres ſacrés.

Le premier magiſtrat ou ſouverain du choix de Brama, eut un méchant ſucceſſeur, qui pervertit l'ordre ſocial, en autoriſant le mélange des hommes & des femmes des quatre caſtes qu'il avoit inſtituées; confuſion ſacrilege, de laquelle ſortit une cinquieme caſte, & de celle-ci une multitude d'autres. Les brames irrités le mirent à mort. En frottant la main droite de ſon cadavre, il en naquit deux fils, l'un militaire ou magiſtrat, l'autre brame. En frottant la main gauche, il en naquit une fille, que les brames marierent à ſon frere le guerrier, à qui ils accorderent la magiſtrature. Celui-ci avoit médité le maſſacre de la cinquieme caſte, & de toutes ſes branches. Les brames l'en diſſuaderent. Leur avis fut de raſſembler les individus qui la compoſoient, & de leur aſſigner différentes fonctions dans les ſciences, les arts & les

métiers, qu'ils exercerent, eux & leurs descendans, à perpétuité.

D'où l'on voit que le brame fut tellement énorgueilli de son origine, qu'il auroit cru se dégrader en ambitionnant la magistrature ou la souveraineté, & qu'on parvient à rendre aux peuples leurs chaînes respectables, en les en chargeant au nom de la divinité. Jamais un Indien ne fut tenté de sortir de sa caste. La distribution des Indiens en castes, qui s'élevent les unes au-dessus des autres, caractérise la plus profonde corruption, & le plus ancien esclavage. Elle décele une injuste & révoltante prééminence des prêtres sur les autres conditions de la société, & une stupide indifférence du premier législateur pour le bonheur général de la nation.

Cet historique de la naissance du monde n'offre rien de plus raisonnable, ou de plus insensé, que ce qu'on lit dans les autres mythologies. Par-tout l'homme a voulu descendre du ciel. Les Bedas, ou les livres canoniques, ne sont ni moins révérés, ni moins crus dans l'Inde, que la bible par le Juif ou par le Chrétien; & la foi dans les révélations de Brama, de Raom & de Kishen, est aussi robuste que la nôtre. La religion fut par-tout une invention d'hommes adroits & politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs semblables à leur gré, chercherent dans le ciel la force qui leur manquoit, & en firent descendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admises dans toute leur absurdité. Ce ne fut que par le progrès de la civilisation & des lumieres, qu'on s'enhardit à les examiner, & qu'on commença à rougir de sa croyance. D'entre les raisonneurs, les uns s'en moquerent & formerent la classe abhorrée des esprits forts; les autres par intérêt ou pusillani-

ſillanimité, cherchant à concilier la folie avec la raiſon, recoururent à des allégories dont les inſtituteurs du dogme n'avoient pas eu la moindre idée, & que le peuple ne comprit pas ou rejetta pour s'en tenir purement & ſimplement à la foi de ſes peres.

Les annales ſacrées des Indiens datent des ſiecles les plus reculés, & ſe ſont conſervées juſqu'aux derniers temps ſans aucune interruption. Elles ne font aucune mention de l'événement le plus mémorable & le plus terrible, le déluge. Les brames prétendent que leurs livres ſacrés ſont antérieurs à cette époque, & que ce fléau ne s'étendit pas ſur l'Indoſtan. Ils diſtinguent quatre âges. L'âge de la pureté dont la durée fut de trois millions deux cents mille ans : alors l'homme vivoit cent mille ans, & ſa ſtature étoit de vingt & une coudée. L'âge de réprobation, ſous lequel un tiers du genre-humain étoit corrompu : ſa durée fut de deux millions quatre cents mille ans, & la vie de l'homme de dix mille ans. L'âge de la corruption de la moitié de l'eſpece, dont la durée fut d'un million ſix cents mille ans, & la vie de l'homme de mille ans. L'âge de la corruption générale ou l'ere préſente, dont la durée ſera de quatre cents mille ans; il y en a près de cinquante mille d'écoulés : au commencement de ce période, la vie de l'homme fut bornée à cent ans. Par-tout l'âge préſent eſt le plus corrompu. Par-tout ſon ſiecle eſt la lie des ſiecles : comme ſi le vice & la vertu n'étoient pas auſſi vieux que l'homme & le monde.

Quelque fabuleuſes que ces annales nous paroiſſent, par qui pourroient-elles être conteſtées? Seroit-ce par le philoſophe, qui croit à l'éternité des choſes? ſeroit-ce par le Juif, dont la chronologie, les mœurs, les loix ont tant de conformité avec le

dernier âge de l'Indien ? il n'y a point d'objections contre les époques des Indiens qu'on ne puisse rétorquer contre les nôtres ; & nous n'employons aucune preuve à constater celle-ci, qu'on ne retrouve dans la bouche & les écrits du brame.

Les pundits ou brames jurisconsultes parlent aujourd'hui la langue originale des loix, langue ignorée du peuple. Les brames parlent & écrivent le samskret. Le samskret est abondant & concis. La grammaire en est très-compliquée & très-réguliere. L'alphabet a cinquante caracteres. Les déclinaisons, au nombre de dix-sept, ont chacune un singulier, un duel & un plurier. Il y a des syllabes breves, plus breves & très-breves ; des syllabes longues, plus longues & très-longues ; aiguës, plus aiguës & très-aiguës ; graves, plus graves & très-graves. C'est un idiome noté & musical. La derniere syllabe du mot *bédéreo* est une espece de point d'orgue qui dure près d'une minute. La poésie a toutes sortes de vers ; & la versification toutes les sortes de pieds & de difficultés des autres langues, sans en excepter la rime. Les auteurs composent par stances, dont le sujet est communément moral. *Un pere dissipateur est l'ennemi de son fils.* — *Une mere débauchée est l'ennemie de ses enfans.* — *Une belle femme est l'ennemie de son mari.* — *Un enfant mal élevé est l'ennemi de ses parens*....... Voici un exemple de leurs pieces. — *Par la soif de l'or, j'ai fouillé la terre, & je me suis livré à la transmutation des métaux.* — *J'ai traversé les mers, & j'ai rampé sous les grands.* — *J'ai fui le monde ; je me suis occupé de l'art des enchantemens ; & j'ai veillé parmi les tombeaux.* — *Il ne m'en est pas revenu un couri. Avarice, retire-toi ; j'ai renoncé à tes chimériques promesses.*

Quel laps de temps ne suppose pas une langue aussi difficile & aussi perfectionnée ? Que les folies modernes sont vieilles ! Il est parlé dans le samskret des jugemens de Dieu par l'eau & par le feu : combien les mêmes erreurs & les mêmes vérités ont fait de fois le tour du globe ! Au temps où le samskret étoit écrit & parlé, les sept jours de la semaine portoient déjà, & dans le même ordre, les noms des sept planetes ; la culture de la canne à sucre étoit exercée ; la chymie étoit connue ; le feu grégeois étoit inventé ; il y avoit des armes à feu ; un javelot qui, lancé, se divisoit en fleches ou pointes ardentes qui ne s'éteignoient point ; une machine qui lançoit un grand nombre de ces javelots & qui pouvoit tuer jusqu'à cent hommes en un instant. Mais c'est sur-tout dans le code civil des Indiens où nous allons entrer, qu'on trouve les attestations les plus fortes de l'incroyable antiquité de la nation.

Enfin, nous les possédons ces loix d'un peuple qui semble avoir instruit tous les autres, & qui, depuis sa réunion, n'a subi dans ses mœurs & ses préjugés d'autres altérations que celles qui sont inséparables du caractere de l'homme & de l'influence des temps.

Le code civil des Indiens s'ouvre par les devoirs du souverain ou magistrat. On lit dans un paragraphe séparé, qu'il soit aimé, respecté, ins- » truit, ferme & redouté. Qu'il traite ses sujets » comme ses enfans. Qu'il protege le mérite & ré- » compense la vertu. Qu'il se montre à ses peu- » ples. Qu'il s'abstienne du vin. Qu'il regne d'a- » bord sur lui-même. Qu'il ne soit jamais ni joueur » ni chasseur. Que dans toute occasion il épargne » le brame & l'excuse. Qu'il encourage sur-tout la » culture des terres. Il n'envahira point la pro-

» priété du dernier de ses sujets. S'il est vainqueur
» dans la guerre, il en rendra graces aux Dieux du
» pays, & comblera le brame des dépouilles de
» l'ennemi. Il aura à son service un nombre de
» bouffons, ou parasites, de farceurs, de danseurs
» & de lutteurs. S'il ne peut saisir le malfaiteur, le
» méfait sera réparé à ses dépens. Si percevant le
» tribut, il ne protege pas, il ira aux enfers. S'il
» usurpe une portion des legs ou donations pieu-
» ses, il sera châtié pendant mille ans aux enfers.
» Qu'il sache que par-tout où les hommes d'un
» certain rang fréquentent les prostituées & se li-
» vrent à la débauche de la table, l'état marche à sa
» ruine. Son autorité durera peu, s'il confie ses
» projets à d'autres qu'à ses conseillers. Malheur
» à lui s'il consulte le vieillard imbécille ou la fem-
» me legere. Qu'il tienne son conseil au haut de
» la maison, sur la montagne, au fond du dé-
» sert, loin des perroquets & des oiseaux ba-
» billards. «

Il n'y auroit dans le code entier que la ligne sur les donations pieuses, qu'on y reconnoîtroit le doigt du prêtre. Mais quelle est l'utilité des bouffons, des danseurs, des farceurs à la cour du magistrat? Seroit-ce de le délasser de ses fonctions pénibles, de le récréer de ses devoirs sérieux?

Combien la formation d'un code civil, surtout pour une grande nation, ne suppose-t-elle pas de qualités réunies? Quelle connoissance de l'homme, du climat, de la religion, des mœurs, des usages, des préjugés, de la justice naturelle, des droits, des rapports, des conditions, des choses, des devoirs dans tous les états, de la proportion des châtimens aux délits! Quel jugement! quelle impartialité! quelle expérience! Le code des Indiens a-t-il été l'ouvrage du génie ou le résultat

de la sageſſe des ſiecles ? C'eſt une queſtion que nous laiſſerons à décider à celui qui ſe donnera la peine de la méditer profondément.

On y traite d'abord du prêt, le premier lien des hommes entre eux ; de la propriété, le premier pas de l'aſſociation ; de la juſtice, ſans laquelle aucune ſociété ne peut ſubſiſter ; des formes de la juſtice, ſans leſquelles l'exercice en devient arbitraire ; des dépôts, des partages, des donations, des gages, des eſclaves, des citoyens, des peres, des meres, des enfants, des époux, des femmes des danſeuſes, des chanteuſes. A la ſuite de ces objets, qui marquent une population nombreuſe, des liaiſons infinies, une expérience conſommée de la méchanceté des hommes, on paſſe aux loyers & aux baux, aux partages des terres & aux récoltes, aux villes & aux bourgs, aux amendes, à toutes ſortes d'injures & de rixes, aux charlatans, aux filous, aux vols entre leſquels on compte le vol de la perſonne, à l'incontinence & à l'adultere ; & chacune de ces matieres eſt traitée dans un détail qui s'étend depuis les eſpeces les plus communes juſqu'à des délits qui ſemblent chimériques. Preſque tout a été prévu avec jugement, diſtingué avec fineſſe, & preſcrit, défendu ou châtié avec juſtice. De cette multitude de loix, nous n'expoſerons que celles qui caractériſent les premiers temps de la nation, & qui doivent nous frapper ou par leur ſageſſe ou par leur ſingularité.

Il eſt défendu de prêter à la femme, à l'enfant & à ſon ſerviteur. L'intérêt du prêt s'accroît à meſure que la caſte de l'emprunteur deſcend : police inhumaine où l'on a plus conſulté la ſécurité du riche que le beſoin du pauvre. Quelle que ſoit la durée du prêt, l'intérêt ne s'élevera jamais au double du capital. Celui qui hypothéquera le

D 3

même effet à deux créanciers, sera puni de mort : cela est juste, c'est une espece de vol. Le créancier saisira son débiteur insolvable dans les castes subalternes, l'enfermera chez lui, & le fera travailler à son profit. Cela est moins cruel que de l'étendre sur de la paille dans une prison.

La femme de mauvaises mœurs n'héritera point, ni la veuve sans enfans, ni la femme stérile, ni l'homme sans principes, ni l'eunuque, ni l'imbécille, ni le banni de sa caste, ni l'expulsé de sa famille, ni l'aveugle ou sourd de naissance, ni le muet, ni l'impuissant, ni le maléficié, ni le lépreux, ni celui qui aura frappé son pere. Que ceux qui les remplacent les revêtent & les nourrissent.

Les Indiens ne testent point. Les degrés d'affinité fixent les prétentions & les droits.

La portion de l'enfant qui aura profité de son éducation, sera double de celle de l'enfant ignorant.

Presque toutes les loix du code, sur les propriétés, les successions & les partages, sont conformes aux loix romaines ; parce que la raison & l'équité sont de tous les temps & dictent les mêmes réglemens, à moins qu'ils ne soient contrariés par des usages bizarres ou des préjugés extravagans, dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; que leur antiquité soutient contre le sens commun, & qui font le désespoir du législateur.

S'il se commet une injustice au tribunal de la loi, le dommage se répartira sur tous ceux qui y auront participé, sans en excepter le juge. Il seroit à souhaiter que par-tout le juge pût être pris à partie. S'il a mal jugé par incapacité, il est coupable ; par iniquité, il l'est bien davantage.

Après avoir condamné le faux témoin à la peine

du talion, on permet le faux témoignage contre une déposition vraie qui conduiroit le coupable à la mort. Quelle étrange association de sagesse & de folie!

Dans la détresse, le mari pourra livrer sa femme, si elle y consent; le pere vendre son fils, s'il en a plusieurs. De ces deux loix, l'une est infame, l'autre inhumaine. La premiere réduit la mere de famille à la condition de prostituée; la seconde l'enfant de la maison à l'état d'esclave.

Les différentes classes d'esclaves sont énormément multipliées parmi les Indiens. La loi en permet l'affranchissement, qui a son cérémonial. L'esclave remplit une cruche d'eau; y met du riz qu'il a mondé avec quelques feuilles d'un légume; il se tient debout devant son maître, la cruche sur son épaule, le maître l'éleve sur sa tête, la casse, & dit trois fois, tandis que le contenu de la cruche se répand sur l'esclave: *Je te rends libre*, & l'esclave est affranchi.

Celui qui tuera un animal, un cheval, un bœuf, une chevre, un chameau, aura la main ou le pied coupé; & voilà l'homme mis sur la ligne de la brute. S'il tue un tigre, un ours, un serpent, la peine sera pécuniaire. Ces délits sont des conséquences superstitieuses de la métempsycose, qui, faisant regarder le corps d'un animal comme le domicile d'une ame humaine, montre la mort violente d'un reptile comme une espece d'assassinat. Le brame, avant que de s'asseoir à terre, balayoit la place avec un pan de sa robe, & disoit à Dieu: *Si j'ai fait descendre ma bienveillance jusqu'à la fourmi, j'espere que tu feras descendre la tienne jusqu'à moi.*

La population est un devoir primitif, un ordre de la nature si sacré, que la loi permet de trom-

per, de mentir, de se parjurer pour favoriser un mariage. C'est une action mal-honnête qui se fait par-tout, mais qui ne fut licite que chez les Indiens. Ne seroit-il pas de la sagesse du législateur, dans plusieurs autres cas, d'autoriser ce qu'il ne peut, ni empêcher, ni punir ?

La polygamie est permise par toutes les religions de l'Asie, & la pluralité des maris tolérée par quelques-unes. Dans les royaumes de Boutan & du Thibet, une seule femme sert souvent à toute une famille, sans jalousie & sans trouble domestique.

La virginité est une condition essentielle à la validité de l'union conjugale. La femme est sous le despotisme de son mari. Le code des Indiens dit que *la femme maîtresse d'elle-même se conduira toujours mal, & qu'il ne faut jamais compter sur sa vertu.* Si elle n'engendre que des filles, son époux sera dispensé d'habiter avec elle. Elle ne sortira point de la maison sans sa permission. Elle aura toujours le sein couvert. A la mort de son mari, il *convient* qu'elle se brûle sur le même bûcher; à moins qu'elle ne soit enceinte, que son mari ne soit absent, qu'elle ne puisse se procurer son turban, ou sa ceinture, ou qu'elle ne se voue à la chasteté ou au célibat. Si elle partage le bûcher avec le cadavre de son mari, le ciel le plus élevé sera sa demeure; & elle y sera placée à côté de l'homme qui n'aura jamais menti.

La législation des Indiens, qu'on trouvera trop indulgente sur certains crimes, tels que l'assassinat d'un esclave, la pédérastie, la bestialité, dont on obtenoit l'absolution avec de l'argent, paroîtra sans doute atroce sur le commerce illicite des deux sexes. C'est vraisemblablement une suite de

la lubricité des femmes & de la foiblesse des hommes sous un climat brûlant ; de la jalousie effrénée de ceux-ci ; de la crainte du mélange des castes ; des idées folles de continence, accréditées dans toutes les contrées, parmi des prêtres incontinens, & une preuve de l'ancienneté du code. A mesure que les sociétés s'accroissent & durent, la corruption s'étend ; les délits, sur-tout ceux qui naissent de la nature du climat dont l'influence ne cesse point, se multiplient, & les châtimens tombent en désuétude ; à moins que le code ne soit sous la sanction des dieux. Nos loix ont prononcé une peine sévere contre l'adultere. Qui est-ce qui s'en doute ?

Ce que nous appellons commerce galant, le code l'appelle adultere. Il y a l'adultere de la coquetterie de l'homme ou de la femme, dont le châtiment est pécuniaire ; l'adultere des présens, qui est châtié dans l'homme par la mutilation ; l'adultere consommé, qui est puni de mort. La fille d'un brame qui se prostitue, est condamnée au feu. L'attouchement déshonnête, dont la loi spécifie les différences, parce qu'elle est sans pudeur, mais que la décence supprime dans un historien, a sa peine effrayante. L'homme d'une caste supérieure, convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple, sera marqué sur le front de la figure d'un homme sans tête. Le brame adultere sera marqué sur le front des parties sexuelles de la femme : on les déchirera à sa complice, & elle sera mise à mort.

Les chanteuses, danseuses & femmes publiques forment des communautés protégées par la police. Elles sont employées dans les solemnités : on les envoie à la rencontre des hommes publics. Cet état étoit moins méprisé dans les an-

ciens temps. Avant les loix, la condition de l'homme différoit peu de la condition animale ; & aucun préjugé n'attachoit de la turpitude à une action naturelle.

La courtisane qui aura manqué à sa parole, rendra le double de la somme qu'elle aura reçue. Celui qui l'avilira par une jouissance abusive, lui payera huit fois la même somme, & autant au magistrat. Le châtiment sera le même, s'il l'a prostituée à un autre.

On ne jouera point sans le consentement du magistrat. La dette du jeu clandestin ne sera point exigible.

Celui qui frappera un brame de la main ou du pied, aura la main ou le pied coupé.

On versera de l'huile bouillante dans la bouche du sooder, ou de l'homme de la quatrieme caste, convaincu d'avoir lu les livres sacrés. S'il a entendu la lecture des Bedas, ses oreilles seront remplies d'huile chaude, & bouchées avec de la cire.

Le sooder qui s'asseoira sur le tapis du brame, aura la fesse percée d'un fer chaud, & sera banni. Quelque crime que le brame ait commis, il ne sera point mis à mort. Tuer un brame est le plus grand crime qu'on puisse commettre.

La propriété d'un brame est sacrée : elle ne passera point en des mains étrangeres, pas même dans celles du souverain. Et voilà, dans les premiers temps, des hommes de main-morte parmi les Indiens.

La réprimande suppléera au silence de la loi. Le châtiment d'une faute s'accroîtra par les récidives. L'instrument de l'art ou du métier, même celui de la femme publique, ne sera point confisqué. Que diroit l'Indien, s'il voyoit nos huissiers démeu-

bler la chaumiere du paysan, & ses bœufs, ses autres instrumens de labour mis à l'encan?

Et pour terminer cette courte analyse d'un code trop peu connu, par quelques grands traits, on lit au paragraphe du souverain : » S'il n'y a » dans l'état, ni voleurs, ni adulteres, ni assassins, » ni hommes de mauvais principes, le ciel est as- » suré au magistrat. Son empire fleurira; sa gloire » s'étendra pendant sa vie; & sa récompense sera » la même après la mort, si les coupables ont été » sévérement punis: » car, dit le code, avec autant d'énergie que de simplicité ; » Le châtiment est le » magistrat; le châtiment inspire la terreur à tous; » le châtiment est le défenseur du peuple; le châ- » timent est son protecteur dans la calamité; le » châtiment est le gardien de celui qui dort; le » châtiment, au visage noir & à l'œil rouge, est » l'effroi du coupable. «

Malgré les vices de ce code, dont les plus frappans sont trop de faveur pour les prêtres, & trop de rigueur contre les femmes, il n'en justifie pas moins la haute réputation de la sagesse des brames, dans les siecles les plus reculés. Dans le grand nombre des loix sensées qu'on y remarque, s'il en est qui paroissent trop indulgentes ou trop séveres; d'autres qui prescrivent des actions basses ou malhonnêtes; quelques-unes qui infligent des peines atroces pour des délits légers, ou des châtimens légers pour des crimes atroces, l'homme sage, avant que de blâmer, pesera les circonstances, qui ne permettent souvent au législateur de donner à un peuple que les meilleures loix qu'il peut recevoir. Il conclura, sans hésiter, de la régularité compliquée de la grammaire samskrete, de l'antiquité de cette langue commune autrefois, & depuis si long-temps ignorée, & de la confection

d'un code aussi étendu que celui des Indiens; que dans l'Inde, il s'est écoulé un grand nombre de siecles entre l'état de barbarie & l'état policé, & que les prêtres se sont rendus coupables envers leurs compatriotes & les étrangers, par un secret mystérieux, qui retardoit de toutes parts les progrès de la civilisation.

Le sceau qui fermoit la bouche au brame est rompu; & il est à présumer qu'un avenir qui n'est pas éloigné, nous révélera ce qui reste à savoir de la religion & de la jurisprudence anciennes des Indiens. En attendant, voyons quel est leur état actuel, & suppléons à quelques traits qui manquent au tableau de leur police & de leurs dogmes.

Les bramines, qui seuls entendent la langue du livre sacré, font de son texte l'usage qu'on a fait en tout temps des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les passions & le faux zele leur suggerent. Ces fonctions exclusives d'interpretes de la religion, leur ont donné sur les peuples un pouvoir sans bornes, tel que doivent l'avoir des imposteurs & des fanatiques, sur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raison & leur cœur.

Depuis l'Indus jusqu'au Gange, tous les peuples reconnoissent le *Vedam*, pour le livre qui contient les principes de leur religion : mais la plupart d'entre eux different sur plusieurs points de dogme & de pratique. L'esprit de dispute & d'abstraction, qui gâta pendant tant de siecles la philosophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celles des bramines, & mis beaucoup plus d'absurdités dans leurs dogmes, qu'il n'en a introduit dans les nôtres, par le mélange du platonisme, qui fut peut-être lui-même une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indostan, les loix politiques, les usages, les manieres font une partie de la religion ; parce que tout vient de Brama.

On pourroit croire que ce Brama étoit souverain ; parce qu'on trouve dans ses institutions religieuses, l'intention d'inspirer aux peuples un profond respect, un grand amour pour leur pays ; & qu'on y voit le dessein d'opposer des loix séveres au vice du climat. Peu de religions semblent avoir été aussi propres aux régions pour lesquelles elles ont été instituées.

C'est de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieuse, qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indostan ; l'Indus, le Krisna & le Gange.

C'est lui qui a rendu sacré l'animal le plus nécessaire à la culture des terres, & la vache, dont le lait est une nourriture si saine dans les pays chauds.

C'est lui qui a divisé le peuple en tribus ou castes, séparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette institution est antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuse antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la société, que cette distinction de classes, parmi les membres d'un même état. Une semblable idée n'a pu être fondée que sur un systême réfléchi de législation, qui suppose déjà un état de civilisation & de lumieres très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que cet usage se soit conservé tant de siecles, après que le principe & le lien en ont été détruits. C'est un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, sanctifiés par des idées religieuses.

La différence des castes se remarque au premier coup d'œil. Les membres de chacune des tribus ont entre eux une ressemblance qu'on ne peut méconnoître. Ce sont les mêmes habitudes; la même taille, le même son de voix, les mêmes agrémens, ou les mêmes difformités. Tous les voyageurs, un peu observateurs, ont été frappés de cet air de famille.

Il y a plusieurs classes de bramines. Les uns répandus dans la société, sont ordinairement fort corrompus. Persuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas soumis à la jurisdiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compassion, de cette charité si ordinaires dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent séparés du monde; & ce sont des imbécilles ou des enthousiastes, livrés à l'oisiveté, à la superstition, au délire de la métaphysique. On retrouve dans leurs disputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphysiciens, la substance, l'accident, la priorité, la postériorité, l'immutabilité, l'indivisibilité, l'ame vitale & sensitive : avec cette différence, que ces belles découvertes sont très-anciennes dans l'Inde; & qu'il n'y a que fort peu de temps que Pierre Lombard, Saint-Thomas, Leibnitz, Mallebranche, étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces rêveries. Comme cette méthode de raisonner par abstraction nous est venue des philosophes Grecs, sur lesquels nous avons bien renchéri; on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoissances ridicules aux Indiens; à moins qu'on n'aime mieux soupçonner que les principes de la métaphysique étant à la portée de toutes les nations, l'oisiveté des bramines & de

nos moines a produit les mêmes effets en Europe & aux Indes, sans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitans de ces deux contrées.

Tels sont les descendans des anciens brachmanes, dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration; parce que l'affectation de l'austérité & du mystere, & le privilege de parler au nom du ciel, en imposent au vulgaire dans tous les siecles. C'est à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées sur la nature du grand être, sur les peines & les récompenses futures.

A ces connoissances, qui flattent d'autant plus la curiosité de l'homme, qu'elles sont plus au-dessus de sa foiblesse, les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuses, que Pythagore adopta dans son école : le jeûne, la priere, le silence, la contemplation : vertus de l'imagination, qui frappent plus la multitude que les vertus utiles & bienfaisantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des Dieux, parce qu'ils paroissoient s'en occuper beaucoup; & comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Aussi le respect & la reconnoissance leur étoient-ils prodigués sans mesure. Les princes même, dans les circonstances difficiles, alloient consulter ces solitaires, à qui l'on supposoit apparemment le secours de l'inspiration; puisqu'on ne pouvoit pas leur supposer les lumieres de l'expérience. Il est cependant difficile de croire, qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la science, les alimens d'un esprit doux & d'une ame pure; & qui, en s'élevant, par la pensée, vers le grand être, qu'ils cherchoient, ne voyoient dans cette contemplation sublime, qu'une raison de plus

pour ſe rendre dignes de lui, & non pas un titre pour tromper & tyranniſer les humains.

La claſſe des hommes de guerre eſt répandue par-tout, ſous différentes dénominations. On les appelle Naïrs au Malabar. Ces Naïrs ſont bien faits & braves; mais fiers, efféminés, ſuperſtitieux. Quelques-uns des plus heureux ſe ſont formés ſur cette côte, comme ailleurs, de petits états. D'autres ont quelques propriétés très-bornées. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Leur pente au brigandage, aux violences, eſt généralement connue; & c'eſt ſur les grands chemins qu'ils manifeſtent ſur-tout ces paſſions. Auſſi n'y a-t-il point de voyageur prudent qui ne ſe faſſe accompagner par quelqu'un d'entre eux. Ceux qu'on paye pour ce ſervice, ſe laiſſeroient plutôt maſſacrer que de ſurvivre à l'étranger qui ſe ſeroit mis ſous leur protection. S'ils trahiſſoient cette confiance, leurs plus proches parens les mettroient en pieces. Ces mœurs ſont particulieres au Malabar, & les autres ſoldats de l'Indoſtan n'ont pas des inclinations ſi perverſes.

Indépendamment de la caſte des guerriers, il eſt des peuples, tels que les Canarins & les Marattes, qui ſe permettent généralement la profeſſion militaire : ſoit qu'ils deſcendent de quelques tribus vouées originairement aux armes; ſoit que le temps & les circonſtances aient altéré parmi eux les inſtitutions primitives.

La troiſieme claſſe eſt celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoiſſance de leurs concitoyens. Ils ſont laborieux, induſtrieux; ils entendent parfaitement la maniere de diſtribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle eſt ſuſceptible. Ils ſont dans l'Inde,

de, ce qu'ils feroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes; lorfqu'ils ne font, ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Cette claffe, autrefois très-refpectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également facrés. Ils traçoient tranquillement des fillons, à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paifible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled; jamais on n'abattoit les arbres; & la religion toute-puiffante, pour le bien comme pour le mal, venoit ainfi au fecours de la raifon, qui enfeigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles : mais qui, feule, n'a pas affez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enfeigne.

La tribu des artifans fe fubdivife en autant de claffes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de fes parens. Voilà pourquoi l'induftrie & l'efclavage s'y font perpétués enfemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorfqu'ils n'ont pas le fecours du goût & de l'imagination, qui ne naiffent guere que de l'émulation & de la liberté.

A cette cafte, infiniment étendue, appartiennent deux profeffions remarquables par quelques ufages très-particuliers : l'une eft celle des feuls ouvriers auxquels il foit permis de creufer des puits & des étangs. Ce font les hommes les plus robuftes & les plus laborieux de ces contrées. Leurs femmes partagent leurs travaux; elles mangent même avec eux, par une prérogative que, dans tout l'Indoftan, elles ne partagent qu'avec les compagnes des voituriers.

Ces derniers, auxquels tous les tranfports appartiennent, n'ont point de demeure fixe. Ils par-

courent la peninſule entiere. Ce ſont des bœufs qui portent ſur le dos, & leurs familles, & leurs marchandiſes. Soit uſurpation, ſoit droit originaire, ils font paître ces animaux ſur toutes les routes, ſans rien payer. Une de leurs plus importantes fonctions eſt de nourrir les armées. On leur laiſſe librement traverſer un camp, pour pourvoir aux beſoins d'un autre. Leurs perſonnes, leurs bêtes de ſomme, les proviſions même qui leur appartiennent : tout eſt reſpecté. S'il étoit prouvé que les vivres qu'ils conduiſent, appartinſſent à l'ennemi, on les retiendroit : mais le reſte continueroit paiſiblement ſa marche.

Outre ces tribus, il y en a une cinquieme qui eſt le rebut de toutes les autres. Ceux qui la compoſent, exercent les emplois les plus vils de la ſociété. Ils enterrent les morts, ils tranſportent les immondices, ils ſe nourriſſent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples & des marchés publics leur eſt interdite. On ne leur permet pas l'uſage des puits communs. Leurs habitations ſont à l'extrémité des villes, ou forment des hameaux iſolés dans les campagnes; & il leur eſt même défendu de traverſer les rues occupées par des bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture : mais ſeulement pour les autres caſtes ; & ils n'ont jamais des terres en propriété, ni même à ferme. L'horreur qu'ils inſpirent eſt telle que ſi, par haſard, ils touchoient quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les priveroit impunément d'une vie réputée trop vile pour mériter la protection des loix.

Telle eſt, même dans les contrées où une domination étrangere a un peu changé les idées, le ſort de ces malheureux, connus à la côte de Co-

romandel sous le nom de Parias. Leur dégradation est bien plus entiere encore au Malabar, qui n'a pas été asservi par le Mogol, & où on les appelle Pouliats.

La plupart sont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils exploitent est une espece de hutte. Ils s'y réfugient lorsque des cris, toujours poussés de loin, leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent; & ils répondent sans sortir de leur asile. Ils prennent la même précaution, si un bruit confus les avertit de l'approche de quelque homme que ce puisse être. Le temps leur manque-t-il pour se cacher, ils se prosternent la face contre terre, avec toute l'humilité que doit leur donner le sentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répondent pas à l'avidité d'un maître oppresseur, le cruel met quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs; & il tire impitoyablement sur eux, lorsque, ce qui arrive rarement, ils tentent d'échapper aux flammes.

Tout est horrible dans la condition de ces malheureux, jusqu'à la maniere dont on les force de pourvoir à leurs plus pressans besoins. A l'entrée de la nuit, ils sortent en troupes plus ou moins nombreuses, de leur retraite; ils dirigent leurs pas vers le marché, & poussent des rugissemens à quelque distance. Les marchands approchent : les Pouliats demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit, & on le dépose dans le lieu même où étoit compté d'avance l'argent destiné au payement. Lorsque les acheteurs peuvent être assurés que personne ne les verra, ils sortent de derriere la haie qui les déroboit à tous les regards, & enlevent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une maniere si bizarre.

Cependant ces Pouliats, objet éternel du mé-

pris des autres castes, ont chassé, dit-on, de leur sein les Poulichis, plus avilis encore. L'usage du feu leur est interdit. On ne leur permet pas la construction des cabanes, & ils sont réduits à occuper des especes de nids dans les forêts & sur les arbres. Lorsqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes, pour exciter la commisération des passans. Alors les plus charitables des Indiens vont déposer du riz ou quelque autre aliment, & se retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le prendre, sans rencontrer son bienfaiteur, qui se croiroit souillé par son approche.

Cet excès d'avilissement où l'on voit plongée une partie considérable d'une nation nombreuse, a toujours paru une énigme inexplicable. Les esprits les plus clairvoyans n'ont jamais démêlé comment des peuples humains & sensibles avoient pu réduire leurs propres freres à une condition si abjecte. Oserons-nous hasarder une conjecture? Des tourmens horribles ou une mort honteuse sont, dans nos gouvernemens à demi-barbares, le partage des scélérats qui ont, plus ou moins, troublé l'ordre de la société. Ne se pourroit-il pas que dans le doux climat de l'Inde, des loix modérées se fussent bornées à exclure de leurs castes tous les malfaiteurs? Ce châtiment devoit paroître suffisant pour arrêter les crimes; & il étoit certainement le plus convenable dans un pays où l'effusion du sang fut toujours proscrite par les principes religieux & par les mœurs. C'eût été sans doute un grand bien que les enfans n'eussent pas hérité de l'infamie de leurs peres : mais des préjugés indestructibles s'opposoient à cette réhabilitation. Il est sans exemple qu'une famille chassée de sa tribu y soit jamais rentrée.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces mal-

heureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inſpirer aux Indiens une horreur preſque égale. Cette horreur ſubſiſte même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui ſe diſſipent peu-à-peu ſur les côtes, où le commerce & les beſoins rapprochent tous les hommes, & donnent néceſſairement des idées plus juſtes de la nature humaine.

Toutes ces claſſes ſont ſéparées à jamais par des barrieres inſurmontables : elles ne peuvent ni ſe marier, ni habiter, ni manger enſemble. Quiconque viole cette regle, eſt chaſſé de ſa tribu qu'il a dégradée.

On s'attendroit à voir tomber ces barrieres dans les temples. C'eſt-là qu'on devroit ſe ſouvenir au-moins que les diſtinctions de la naiſſance ſont de convention, & que tous les hommes, ſans exception, ſont freres, enfans du même Dieu. Il n'en eſt pas ainſi. Quelques tribus, il eſt vrai, ſe rapprochent & ſe confondent au pied des autels ; mais les dernieres éprouvent les humiliations de leur état juſque dans les pagodes.

La religion qui conſacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas cependant ſuffi pour les faire renoncer entiérement à la conſidération dont jouiſſent les claſſes ſupérieures. L'ambition naturelle s'eſt fait quelquefois entendre, & a inſpiré à quelques eſprits inquiets des moyens bien ſinguliers pour partager avec les bramines les reſpects de la multitude. C'eſt-là l'origine des moines connus dans l'Inde ſous le nom de Jogueys.

Les hommes de toutes les caſtes honnêtes ſont admis à ce genre de vie. Il ſuffit de ſe livrer, comme les bramines, à la contemplation & à l'oiſiveté : mais il faut les ſurpaſſer en mortifications,

Aussi les austérités que s'imposent nos plus enthousiastes cénobites n'approchent elles pas des tourmens horribles auxquels se condamne un moine Indien. Courbés sous le poids de leurs chaînes ; étendus sur leur fumier ; exténués de coups, de macérations, de veilles & de jeûnes ; les Jogueys deviennent un spectacle intéressant pour les peuples.

La plupart parcourent les campagnes où ils jouissent des hommages de la multitude, des grands même ; qui, par politique ou par conviction, descendent souvent de leur éléphant, pour se prosterner aux pieds de ces hommes dégoûtans. De toutes parts on leur offre des fruits, des fleurs & des parfums. Ils demandent avec hauteur ce qu'ils désirent, & reçoivent comme un tribut ce qu'on leur présente, sans que cette arrogance diminue jamais la vénération qu'on leur a vouée. L'objet de leur ambition est de ramasser de quoi planter des arbres, de quoi creuser des étangs, de quoi réparer ou construire des pagodes.

Ceux d'entre eux qui préferent le séjour des bois, voient accourir dans leur solitude les personnes du sexe qui ne sont pas d'un rang assez distingué pour vivre enfermées, & principalement celles qui n'ont point d'enfans. Souvent elles trouvent dans leur pélerinage la fin d'une stérilité plus honteuse aux Indes que par-tout ailleurs.

Les villes attirent & fixent les hommes de cet ordre dont la renommée a le plus vanté les merveilles : mais ils y vivent toujours sous des tentes ou à l'air libre. C'est-là qu'ils reçoivent les respects qui leur sont prodigués, qu'ils accordent des conseils dont on est avide. Rarement daignent-ils se transporter même dans les palais où l'on se tiendroit le plus honoré de leur présence. Si quelquefois ils cedent aux supplications de quelque

femme très-considérable, leurs sandales qu'ils laissent à sa porte avertissent le mari qu'il ne lui est pas permis d'entrer.

Le merveilleux de la mythologie Indienne est moins agréable & moins séduisant que celui des Grecs. Ils ont un cheval émissaire, le pendant du bouc émissaire des Juifs. Ils admettent comme nous de bons & de mauvais anges. L'Eternel, dit le *Shaster*, forma la résolution de créer des êtres qui pussent participer à sa gloire. Il dit, & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur, & l'harmonie régnoit dans le Ciel ; lorsque deux de ces esprits s'étant révoltés, en entraînerent une légion à leur suite. Dieu les précipita dans un séjour de tourmens, & ne les en retira qu'à la priere des anges fideles, & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condamnés à subir, sous différentes formes, dans la plus basse des quinze planetes, des châtimens proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainsi chaque ange subit d'abord sur la terre quatre-vingt-sept transmigrations, avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes transmigrations sont un état d'expiation, d'où l'on passe à un état d'épreuve, c'est-à-dire, que l'ange transmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'est-là que le créateur étend ses facultés intellectuelles & sa liberté, dont le bon & le mauvais usage avance ou recule l'époque de son pardon. Le juste va se rejoindre, en mourant, à l'être suprême. Le méchant recommence son temps d'expiation.

Ainsi, suivant cette tradition, la métempsycose est un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des animaux, ne sont que des êtres cou-

pables. Cette explication n'eſt pas, ſans doute, univerſellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractere dur : car le dogme de la tranſmigration des ames ſemble annoncer, dans ſon origine, plus d'eſpérances que de craintes.

En effet, il eſt naturel de penſer que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuſe & conſolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays, où les hommes jouiſſant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencerent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un ſyſtême qui la prolongeoit au-delà de ſes bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réuſſir. Il eſt ſi doux à un vieillard qui ſent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que ſa deſtruction n'eſt qu'un paſſage à une autre exiſtence ! Il eſt ſi conſolant pour ceux qui le voient mourir, de penſer qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'eſpoir d'y renaître ! Une religion myſtique voudroit en vain ſubſtituer à cette eſpérance, celle des plaiſirs ſpirituels & d'une béatitude céleſte : les hommes préferent à ces idées vagues & abſtraites, la jouiſſance des ſenſations qui ont déjà fait leur bonheur ; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique, qui fatigue l'imagination ſans la ſatisfaire. C'eſt ainſi que le dogme de la métempſycoſe a dû s'établir & s'étendre. En vain la raiſon peu ſatisfaite de cette vaine illuſion, diſoit que, ſans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté, n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la premiere fois ; le ſentiment adopta ce que rejettoit le raiſonnement. Heureux encore

les peuples dont la religion offre au moins des mensonges agréables !

Le Shaster a rendu le dogme de la métempsycose plus triste, sans doute pour le faire servir d'instrument & de soutien à la morale qu'il falloit établir. C'est en effet d'après cette transmigration, envisagée comme punition, qu'il expose les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux sont, la charité, l'abstinence de la chair des animaux, l'exactitude à suivre la profession de ses peres. Ce dernier préjugé, sur lequel il paroît que tous les peuples sont d'accord, malgré la différence des opinions sur son origine, n'a d'exemple que chez les anciens Egyptiens, dont les institutions ont sans doute, avec celles des Indes, des rapports historiques que nous ne connoissons plus. Mais les loix d'Egypte, en distinguant les conditions, n'en avilissoient aucune ; au lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, semblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il est évident, par le code civil, que les Indes étoient presque aussi civilisées qu'elles le sont aujourd'hui, lorsque Brama y donna des loix. Aussitôt qu'une société commence à prendre une forme, elle se trouve naturellement divisée en plusieurs classes, suivant la variété & l'étendue de ses arts & de ses besoins.

Brama voulut, sans doute, donner à ces différentes professions une consistance politique, en les consacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors ; sans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient, dans la suite, donner lieu à de nouveaux métiers. Aussi, à en juger par l'exactitude religieuse que les Indiens ont même aujourd'hui à

obſerver les loix de Brama, on peut aſſurer que depuis ce légiſlateur, l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à-peu-près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre, & quelques autres caſtes, peuvent manger de la venaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques laboureurs & à quelques artiſans. D'autres ne ſe nourriſſent que de lait & de végétaux. Les brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général ces peuples ſont d'une ſobriété extrême : mais plus ou moins rigoureuſe, ſelon que leur profeſſion exige un travail plus ou moins pénible. On les marie dès leur enfance.

L'uſage inſenſé d'enſevelir des vivans avec des morts, s'eſt trouvé établi dans l'ancien & le nouvel hémiſphere; chez des nations barbares & des nations policées; dans des déſerts & dans les contrées les plus peuplées. Des régions qui n'avoient jamais eu de communication, ont également offert ce cruel ſpectacle. L'orgueil, l'amour excluſif de ſoi, d'autres paſſions ou d'autres vices, peuvent avoir entraîné l'homme dans la même erreur en divers climats.

Cependant on doit préſumer qu'une pratique ſi viſiblement oppoſée à la raiſon, a principalement tiré ſa ſource du dogme de la réſurrection des corps, & d'une vie à venir. L'eſpoir d'être ſervi dans un autre monde par les mêmes perſonnes à qui on avoit commandé dans celui-ci, aura fait immoler l'eſclave ſur le tombeau de ſon maître, la femme

sur le cadavre de son mari. Aussi tous les monumens attestent-ils que c'est sur les tristes restes des souverains que ces homicides se sont le plus souvent renouvellés.

D'après ce principe, l'idée d'une pareille extravagance n'auroit jamais dû égarer les Indiens. On connoît leur entêtement pour la métempsycose. Ils ont toujours cru, vraisemblablement ils penseront toujours, que les ames, à la dissolution d'un corps, en vont animer un autre ; & que ces transmigrations successives & continuelles n'auront pas de fin. Comment, avec ce systême, a-t-il pu s'établir qu'une épouse mêleroit ses cendres aux cendres d'un époux dont elle resteroit éternellement séparée ? C'est une des innombrables contradictions qui avilissent par-tout l'espece humaine.

On a ignoré sur quelle base pouvoit être fondée cette institution, jusqu'à ce que le code civil de l'Indostan, traduit du samskret, soit venu fixer sur ce point nos opinions.

Les veuves Indiennes, quelque penchant que tout être sensible ait pour sa conservation, se déterminent assez fiérement au sacrifice de leur vie. Si elles s'y refusoient, elles seroient dégradées, couvertes de haillons, destinées aux plus vils emplois, méprisées par les derniers des esclaves. Ces motifs peuvent bien entrer pour quelque chose dans leur résolution : mais elles y sont principalement poussées par la crainte de laisser une mémoire odieuse, & de couvrir d'opprobre leurs enfans, qu'elles chérissent avec une tendresse que nos cœurs glacés n'ont jamais éprouvée.

Heureusement ces horribles scenes deviennent tous les jours plus rares. Jamais les Européens ne les souffrent sur le territoire où ils dominent. Quelques princes Maures les ont également pros-

crites dans leurs provinces. Ceux d'entre eux à qui la soif de l'or les fait tolérer encore, en mettent la permission à un si haut prix, qu'on y peut rarement atteindre. Mais cette difficulté-là même rend quelquefois les désirs plus vifs. On a vu des femmes se vouer long-temps aux travaux les plus humilians & les plus rudes, afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide.

La veuve d'un bramine, jeune, belle & intéressante, vouloit renouveller ces tragédies à Surate. On se refusoit à ses sollicitations. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ses mains, & paroissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au Nabab : *Ne considere pas seulement les foiblesses de mon âge & de mon sexe. Vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains. Sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

La vérité, le mensonge, la honte, toutes les sortes de préjugés civils ou religieux peuvent donc élever l'homme jusqu'au mépris de la vie le plus grand des biens, de la mort la plus grande des terreurs, & de la douleur le plus grand des maux. Législateurs imbécilles, pourquoi n'avez-vous pas su démêler ce terrible ressort ? ou si vous l'avez connu, pourquoi n'en avez-vous pas su tirer parti, pour nous attacher à tous nos devoirs ? Quels peres, quels enfans, quels amis, quels citoyens n'eussiez-vous pas fait de nous, par la seule dispensation de l'honneur & de la honte ? Si la crainte du mépris précipite au Malabar une jeune femme dans un brasier ardent, en quel endroit du monde ne résoudroit-elle pas une mere à allaiter son enfant, une épouse à garder la fidélité à son époux ?

Hors ce genre de courage, qui tient plus aux préjugés qu'au caractere, les Indiens sont foibles,

doux & humains. Ils connoissent à peine plusieurs des passions qui nous agitent. Quelle ambition pourroient avoir des hommes destinés à rester toujours dans le même état? Les pratiques répétées de la religion sont le seul plaisir de la plupart d'entre eux. Ce sont les travaux paisibles & l'oisiveté qu'ils aiment. On leur entend souvent citer ce passage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être assis que marcher : il vaut mieux dormir que veiller : mais la mort est au-dessus de tout.*

Leur tempérament & la chaleur excessive du climat ne répriment pas en eux la fougue des sens pour les plaisirs de l'amour, comme on ne cesse de le répéter. La multitude des courtisanes & l'attention des peres pour marier leurs enfans, avant que les deux sexes puissent se rapprocher, attestent la vivacité de ce penchant. Ils ont de plus l'avarice, passion des corps foibles & des petites ames.

Leurs arts sont très-peu de chose. A l'exception des toiles de coton, il ne sort rien des Indes qui ait du goût & de l'élégance. Les sciences y sont encore plus négligées. L'instruction des plus habiles bramines se réduit à calculer une éclipse. Avant que les Tartares eussent pénétré dans cette région, nul pont n'y rendoit le passage des rivieres praticable. Rien n'est plus misérable que les lieux de prieres nouvellement construits. Les anciennes pagodes étonnent, il est vrai, par leur solidité & leur étendue : mais la structure & les ornemens en sont du plus mauvais genre. Toutes sont absolument sans fenêtre, & la plupart ont une forme pyramidale. Des animaux & des miracles, grossiérement sculptés dans la brique, couvrent les murs extérieurs, les murs intérieurs. Au milieu du temple, sur un autel richement orné, est une divinité colossale, noircie par la fumée des flambeaux qu'on

fait continuellement brûler autour d'elle, & toujours tournée vers la porte principale, afin que ceux de ses adorateurs, auxquels l'entrée du sanctuaire est interdite, puissent jouir de l'objet de leur culte. On arrive aux exercices religieux au son des instrumens & avec des éventails destinés à écarter les insectes. C'est par des chants, des danses, des offrandes que l'idole est honorée. Si sa réputation est étendue, on voit accourir, des contrées les plus éloignées, en grandes caravanes, des milliers de pélerins qui trouvent sur leur route tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Jamais ces pieux fanatiques ne sont détournés de leurs pénibles courses par l'obligation de payer au gouvernement Mogol un tribut proportionné à leur qualité.

La caste des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du Septentrion, & la presqu'isle n'est guere occupée que par les tribus inférieures. De-là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer, ont trouvé si peu de résistance. On doit faire observer à quelques philosophes qui prétendent que l'homme est un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande sont plus robustes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-temps que les hommes des autres classes qui se nourrissent de végétaux. Cependant c'est une différence trop constante entre les habitans du Nord & ceux du Midi, pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le froid d'une part, l'élasticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donne plus de faim & de force, de résistance & d'activité, de ressort & de durée aux organes. La chaleur du Midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre sans agir, une transpiration continuelle, une plus grande

prodigalité des germes de la population, plus de plaisir & de mollesse, un genre de vie sédentaire & toujours le même : tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reste on voit que l'homme, sans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats, d'une maniere analogue à la diversité des besoins qu'ils font naître : chasseur, ictiophage, frugivore, pasteur, laboureur, selon l'abondance ou la stérilité de la terre.

La religion de Brama, assez simple à son origine, est divisée en quatre-vingt-trois sectes, qui conviennent entre elles sur quelques points principaux, & ne disputent pas sur les autres. Elles vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions; parce que la leur ne leur prescrit pas de faire des conversions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte; & c'est toujours avec une extrême répugnance. C'étoit assez l'esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains. Cet esprit a fait moins de ravages que celui des conversions : mais il s'oppose cependant à la communication des hommes : c'est une barriere de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées; qu'à la facilité de satisfaire tous leurs besoins, les Indiens joignent un caractere compatissant, une morale qui les éloigne également de la persécution & de l'esprit de conquête : on ne peut s'empêcher de remonter, en gémissant, jusqu'à la source de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation les privileges & l'autorité, & rassemblé sur le reste des habitans les calamités & l'infamie. Quelle est la cause de cet étrange délire? N'en

doutons point; c'est la même qui perpétue sur ce globe déplorable le malheur de tous les peuples.

Il suffit qu'une nation puissante & peu éclairée adopte une premiere erreur, que l'ignorance accrédite : bientôt cette erreur, devenue générale, va servir de base à tout le systême moral & politique : bientôt les penchans les plus honnêtes vont se trouver en contradiction avec les devoirs. Pour suivre le nouvel ordre moral, il faudra sans cesse faire violence à l'ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes; & la nation ne sera plus qu'un assemblage de malheureux, qui passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour, en se plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, si vous en exceptez peut-être quelques républiques de sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine, & étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression & la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenans en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la premiere erreur que l'imposture a jettée ou nourrie dans l'esprit humain. Puissent les vraies lumieres faire rentrer dans leurs droits, des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre! Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos freres; & soyez persuadés que si la vérité est plus lente à se répandre & à s'affermir que l'erreur, elle est aussi plus solide & plus durable. Les erreurs passent & la vérité reste. Les hommes intéressés par l'espoir du bonheur, dont vous pouvez

vez leur montrer la route, vous écouteront avec empressement. Faites rougir ces milliers d'esclaves soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens, aux ordres de leurs maîtres. Soulevez dans leurs ames la nature & l'humanité contre ce renversement des loix sociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes. Révélez tous les mysteres qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténebres; & que s'appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois, vengent enfin la gloire de l'espece humaine.

Outre les indigenes, les Portugais trouverent encore dans l'Inde des mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique. La plupart étoient les descendans d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établissemens ou des incursions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays situés jusqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avoient ensuite passé ce fleuve, & de proche en proche, étoient arrivés jusqu'aux extrémités de l'Orient. Sur ce continent immense, ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Egypte, & traités avec des égards marqués par tous les souverains, qui vouloient avoir des liaisons avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie; ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence.

Leurs succès avoient été encore plus rapides & plus permanens dans les isles répandues sur cet Océan. Le besoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par des princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premieres dignités de ces petits états, & à s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profiterent de l'ascen-

dant que leur donnoient leurs lumieres, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes & des esclaves se détacherent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran souffroient sans difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans Arabes, apôtres & négocians tout à la fois, avoient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'esclaves, auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis & leur avoir enseigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur sang à celui de ces affranchis, ceux-ci formerent, avec le temps, un peuple particulier sur la côte de la presqu'isle des Indes, depuis Goa jusqu'à Madras. Ils ne savent ni le Persan, ni l'Arabe, ni le Maure; & leur idiome est celui des contrées où ils vivent. Leur religion est un mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions Indiennes. Ils sont courtiers, écrivains, marchands, navigateurs à la côte de Coromandel, où ils sont connus sous le nom de Chaliats. Au Malabar, où on les appelle Mapoulès, ils exercent les mêmes professions, mais avec moins d'honneur. On s'y défie généralement de leur caractere avare, perfide & sanguinaire.

IX. Conduite des Portugais au Malabar.

L'Indostan, que la force a depuis réuni presqu'entiérement sous un joug étranger, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre les rois de Cambaie, de Delhy, de Bisnagar, de Narzingue & de Calicut, qui tous comptoient plusieurs souverains, plus ou moins puissans, parmi leurs tri-

butaires. Le dernier de ces monarques, plus connu ſous le nom de Zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de ſa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, & étendoit ſa domination ſur tout le Malabar.

C'eſt une ancienne tradition, que lorſque les Arabes commencerent à s'établir aux Indes dans le huitieme ſiecle, le ſouverain du Malabar prit un goût ſi vif pour leur religion, que peu content de l'embraſſer, il réſolut d'aller finir ſes jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu ſi cher, ſi vénérable aux Maures, qu'inſenſiblement ils contracterent l'habitude d'y conduire leurs vaiſſeaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint, par la ſeule force de cette ſuperſtition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuſes, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de ſoie & de coton, l'indigo, le ſucre, les épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté des diverſes contrées de l'Orient. Une partie de ces richeſſes y arrivoit par mer : mais comme la navigation n'étoit pas auſſi ſûre, auſſi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit auſſi beaucoup par terre ſur des bœufs ou des éléphans.

Gama, inſtruit de ces particularités à Mélinde, où il avoit touché, y prit un pilote habile, & ſe fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus floriſſant. Il y trouva heureuſement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue des Portugais, & qui, frappé des grandes choſes qu'il avoit vu faire à cette nation ſur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ſes préjugés. Ce penchant décida Mou-

zaide, à servir de tout son pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui sans réserve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec le roi son maître. On alloit conclure, lorsque les Musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumieres. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit du prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidele guide, renvoya son frere sur ses vaisseaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me secourir, ou de me venger. Mettez sur le champ à la voile, & allez instruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le Zamorin n'osa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même; & l'amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques représailles, exercées à propos, lui firent rendre les marchandises, les otages qu'il avoit laissés dans Calicut; & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie son retour répandit dans Lisbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, aussi dévot qu'avide, se flattoit en même temps, d'étendre sa religion, par la persuasion, & même par les armes. Les papes, qui ne laissent pas échapper une occasion d'établir qu'ils sont maîtres de la terre, donnerent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'Orient, & rempli-

rent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On se présentoit en foule pour monter sur les nouvelles flottes destinées au voyage des Indes. Treize vaisseaux sortis du Tage arriverent devant Calicut, sous les ordres d'Alvarès Cabral, & ramenerent au Zamorin quelques-uns de ses sujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens se louerent des traitemens qu'ils avoient reçus : mais ils ne concilierent pas pour long-temps, aux Portugais, l'esprit du Zamorin. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut, séduit par leurs intrigues, massacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaisseaux Arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, & de-là se rendit à Cochin, & ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui proposerent de s'allier avec lui contre le Zamorin, dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor, de Culan, quelques autres princes, firent, dans la suite, les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin, de reculer les frontieres de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une si grande supériorité, qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenoit leur alliance, qu'en se reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtit une citadelle dans sa capitale; qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu'après les Portugais; & personne ne naviguoit dans ces mers,

qu'avec leurs passe-ports. Les combats, qu'il falloit livrer, n'interrompoient guere leur commerce. Un petit nombre d'entre eux dissipoit des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient partout, & par-tout ils fuyoient devant eux. Bientôt les vaisseaux des Maures, ceux du Zamorin & de ses vassaux, n'oserent plus paroître.

Les Portugais, vainqueurs dans l'Orient, envoyoient, à tout moment, de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissoit du bruit de leurs exploits. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe, apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandises de l'Inde, parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât, ou affermît, ce qui n'avoit été, jusqu'alors, que l'ouvrage du hasard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un systême de domination & de commerce assez étendu, pour embrasser tous les objets : mais si bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on se proposoit d'établir, se fortifiassent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puisé des lumieres dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés, jusqu'alors, de ses intérêts ; elle eut la sagesse de donner toute sa confiance à Alphonse Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fussent passés en Asie.

Le nouveau vice-roi se montra plus grand encore qu'on ne l'avoit espéré. Il sentit qu'il falloit au Portugal un établissement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût sain, & où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, puf-

ſent recouvrer leurs forces. Il ſentit que Liſbonne avoit beſoin de Goa.

X. Conquête de Goa par les Portugais.

Goa, qui s'éleve en amphithéâtre, eſt ſitué vers le milieu de la côte de Malabar, dans une iſle détachée du continent par les deux bras d'une riviere qui, tombée de Gates, ſe jette dans la mer, à trois lieues de la ville, après avoir formé devant ſes murs un des plus beaux ports de l'Univers. De nombreux canaux formés par la nature ſeule, des bois touffus & bien percés, des prairies émaillées de mille fleurs, des maiſons de campagne placées ſur des ſites avantageux : tout rend délicieuſe cette iſle, qui peut avoir dix lieues de circonférence, & dont le terrein eſt agréablement inégal. Avant d'entrer dans la rade, on découvre les deux péninſules de Salſet & de Bardes, qui lui ſervent en même-temps, & de rempart & d'abri. Elles ſont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant leſquels doivent s'arrêter tous les vaiſſeaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins conſidérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poſte le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du roi de Decan : mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'uſurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquerque ſe préſenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas chérement un ſi grand avantage.

Idalcan averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens même, ſes ennemis, qui n'y avoient guere moins d'intérêt que lui, il marcha vers ſa capitale avec une célérité inconnue juſqu'alors dans ſon pays. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête,

se virent hors d'état de s'y maintenir : ils se retirerent sur leur flotte qui ne quitta point le port, & ils envoyerent chercher des secours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquerent. Idalcan leur en offrit, & leur fit dire, *que c'étoit par les armes, & non par la faim, qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'usage, dans les guerres de l'Inde, que les armées laissassent passer des subsistances à leurs ennemis. Albuquerque rejetta les offres qu'on lui faisoit, & répondit : *qu'il ne recevroit des présens d'Idalcan, que lorsqu'ils seroient amis.* Il attendoit toujours des secours, qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à se retirer, & à renvoyer l'exécution de son projet chéri, à un temps plus favorable, que les circonstances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de se remettre en campagne, pour préserver ses états d'une destruction totale, Albuquerque fondit à l'improviste sur Goa, qu'il emporta d'emblée, & où il se fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, vit son commerce & ses richesses passer dans une ville qui devint la métropole de tous les établissemens Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop divisés, pour mettre des bornes aux prospérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Egyptiens ; & elle n'en oublia, n'en différa aucune.

XI. Maniere dont l'Europe commerçoit avec l'Inde, avant que les Portugais eussent

L'Egypte, que nous regardons comme la mere de toutes les antiquités historiques, la premiere source de la police, le berceau des sciences & des arts, l'Egypte, après avoir resté durant des siecles isolée du reste de la terre, que sa sagesse dédaignoit, connut & pratiqua la navigation. Ses habitans négligerent long-temps la Méditerranée, où,

ſans doute, ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richeſſes.

doublé le cap de Bonne-Eſpérance.

A l'aſpect d'une région ſituée entre deux mers, dont l'une eſt la porte de l'Orient, & l'autre eſt la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le ſiege de ſon empire en Egypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce prince, le plus éclairé des conquérans, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avoit faites, & de celles qu'il ſe propoſoit, c'étoit dans un pays que la nature ſemble avoir attaché, pour ainſi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Aſie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'hiſtoire & la fable aient tranſmis à l'admiration des hommes, auroit à jamais enſeveli ces grandes vues, ſi elles n'euſſent été ſuivies en partie par Ptolomée, celui de ſes lieutenans qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoiſſe, s'appropria l'Egypte.

Sous le regne de ce nouveau ſouverain & de ſes premiers ſucceſſeurs, le commerce prit des accroiſſemens immenſes. Alexandrie ſervoit au débouché des marchandiſes qui venoient de l'Inde. On mit, ſur la mer Rouge, le port de Bérénice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creuſa un canal qui partoit d'un des bras du Nil, & qui alloit ſe décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence & d'un grand nombre d'écluſes ingénieuſement conſtruites, on parvint à donner à ce canal cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toiſes de large, & la profondeur dont pouvoient avoir beſoin les bâtimens deſtinés à le parcourir. Ce ſuperbe ouvrage, par des rai-

ſons phyſiques qu'il ſeroit trop long de développer, ne produiſit pas les avantages qu'on en attendoit; & on le vit ſe ruiner inſenſiblement.

On y ſuppléa, autant qu'il étoit poſſible. Le gouvernement fit conſtruire, dans les déſerts arides & ſans eau qu'il falloit traverſer, des hôtelleries & des citernes où les voyageurs & les caravanes ſe repoſoient avec leurs chameaux.

Un écrivain, qui s'eſt profondément occupé de cet objet, & qui nous ſert de guide, dit, que quelques-uns des nombreux vaiſſeaux que ces liaiſons avoient fait conſtruire, ſe bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyſſins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns deſcendoient à droite vers le Midi, le long des côtes orientales de l'Afrique, juſqu'à l'iſle de Madagaſcar, les autres montoient à gauche vers le ſein Perſique, entroient même dans l'Euphrate, pour négocier avec les habitans de ſes bords, & ſur-tout avec les Grecs, qu'Alexandre y avoit entraînés dans ſes expéditions. D'autres, plus enhardis encore par la cupidité, reconnoiſſoient les bouches de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'iſle de Ceylan, connue des anciens ſous le nom de Taprobane. Enfin, un très-petit nombre franchiſſoient le Coromandel, pour remonter le Gange, juſqu'à Palybotra, la plus célébre ville de l'Inde par ſes richeſſes. Ainſi l'induſtrie alla pas à pas, de fleuve en fleuve, & d'une côte à l'autre, s'approprier les tréſors de la terre la plus fertile en fruits, en fleurs, en aromates, en pierreries, en alimens de luxe & de volupté.

On n'employoit, à cette navigation, que des bateaux longs & plats, tels à peu près qu'on les voyoit flotter ſur le Nil. Avant que la bouſſole eût agrandi les vaiſſeaux, & les eût pouſſés en

haute mer à plusieurs voiles, ils étoient réduits à raser les côtes à la rame, à suivre terre à terre toutes les sinuosités du rivage, à ne prêter que peu de bord & de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils, ou sur les sables & les bas-fonds. Aussi les voyages, dont la traversée n'égaloit pas le tiers de ceux que nous faisons en moins de six mois, duroient-ils quelquefois cinq ans & plus. On suppléoit alors à la petitesse des navires, par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des escadres.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie, & de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ébene, de l'écaille, des toiles blanches & peintes, des soieries, des perles, des pierres précieuses, de la cannelle, des aromates, & sur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il servoit au culte des dieux, aux délices des rois. Son prix étoit si cher, que les négocians le falsifioient, sous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer, étoient nuds; tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laissoit seulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'attelier scelloit l'ouverture avec son cachet.

Toutes les nations maritimes & commerçantes de la Méditerranée, alloient dans les ports de l'Egypte, acheter les productions de l'Inde. Lorsque Carthage & Corinthe eurent succombé sous les vices de leur opulence, les Egyptiens se virent obligés d'exporter eux-mêmes les richesses dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaisseaux. Dans les progrès de leur marine, ils pousserent

leurs voyages jusqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils suffire aux consommations des peuples. Eux-mêmes se livroient à des profusions, dont les détails nous paroissent romanesques. Cléopatre, avec qui finit leur empire & leur histoire, étoit aussi prodigue que voluptueuse. Mais malgré ces dépenses incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils retiroient du commerce des Indes, que lorsqu'ils eurent été subjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandises; tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette source d'opulence, qui devoit l'enfler sans l'agrandir, gagna cent pour un, si l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération, qu'il est facile de voir dans ce calcul, on doit présumer quels avoient pu être les profits dans des temps reculés, où les Indiens étoient moins éclairés sur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent assez de vertu pour conserver la puissance que leurs ancêtres avoient acquise, l'Egypte contribua beaucoup à soutenir la majesté de l'empire, par les richesses des Indes qu'elle y faisoit couler. Mais, l'embonpoint du luxe est une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par sa propre pesanteur; semblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foiblesse. Il se rompit, & il en résulta deux grands débris.

L'Egypte fut annexée à l'empire d'Orient qui se soutint plus long-temps que celui d'Occident, parce qu'il fut attaqué plus tard ou moins fortement. Sa position & ses ressources l'eussent rendu même inébranlable, si les richesses pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne sut opposer que des ruses à un ennemi, qui joignoit l'enthousiasme d'une nouvelle religion, à toute la force de ses mœurs encore barbares. Une si foible barriere ne pou-

voit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ses ravages. Dès le septieme siecle, il engloutit plusieurs provinces, entre autres l'Egypte, qui, après avoir été l'un des premiers empires de l'antiquité, le modele de toutes les monarchies modernes, étoit destinée à languir dans le néant jusqu'à nos jours.

Les Grecs se consolerent de ce malheur, quand ils virent que les guerres des Sarrasins avoient fait passer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Constantinople, par deux canaux déjà très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer Noire. C'est-là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phase, d'abord sur de grands bâtimens, ensuite sur de plus petits jusqu'à Serapana. De-là partoient des voitures qui conduisoient par terre, en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des routes de communication entre ce grand continent, toujours riches de sa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagé par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens Indiens, partis de différentes côtes, traversoient le golfe Persique, & déposoient leur cargaison sur les bords de l'Euphrate, d'où elle étoit portée en un ou deux jours à Palmyre, qui faisoit passer ces marchandises aux côtes de Syrie. L'idée d'un pareil entrepôt avoit, sans doute, donné naissance à cette ville, placée dans un de ces très-peu nombreux cantons d'Arabie, où l'on trouve des

arbres, de l'eau & des terres susceptibles de culture. Quoique située entre deux grands empires, celui des Romains & celui des Parthes, il lui fut long-temps permis d'être neutre. A la fin, Trajan la soumit: mais sans lui rien faire perdre de son opulence. Ce fut même pendant les cent-cinquante ans qu'elle fut colonie Romaine, que s'éleverent dans ses murs, sur le modele de l'architecture grecque, ces temples, ces portiques, ces palais, dont les ruines, fidélement décrites, nous ont récemment causé tant de surprise & d'admiration. Ces prospérités lui devinrent fatales, si elles déterminerent sa souveraine à vouloir sortir d'une dépendance qui n'avoit rien de bien onéreux. Aurelien ruina de fond en comble cette cité célébre. Ce prince, il est vrai, permit depuis de la rétablir & de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avoient échappé aux calamités de leur patrie : mais il est plus aisé de détruire que de réparer. Le siege du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint successivement un lieu obscur, une forteresse peu importante, & enfin un misérable village composé de trente ou quarante cabanes, construites dans l'enceinte spacieuse d'un édifice public autrefois très-magnifique.

Palmyre détruite, les caravanes, après quelques variations, se fixerent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, poussa le cours & la pente des richesses jusqu'à Constantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage seul auroit pu soutenir l'empire dans le penchant de sa décadence, & peut-être lui rendre son ancienne gloire : mais il l'avoit due à ses armes, à des vertus, à des mœurs frugales; & tout ce qui conserve la prospérité, lui manquoit. Corrompus par les richesses prodigieuses

qu'un commerce exclusif leur assuroit presque sans efforts & sans vigilance, les Grecs s'abandonnerent à cette vie oisive & molle qu'amene le luxe, aux frivoles jouissances des arts brillans & voluptueux, aux vaines discussions d'un jargon sophistique sur les matieres de goût, de sentiment, & même de religion & de politique. Ils ne savoient que se laisser opprimer, & non se faire gouverner; caresser tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, & ne compta plus, pour sa défense, que sur les traités qu'il faisoit avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Les Italiens s'étoient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avoient long-temps retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Constantinople, pressée, investie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creusé. Mahomet II les chassa de Caffa, où, dans les derniers temps, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette catastrophe pour chercher les moyens de se rouvrir la route d'Egypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernieres croisades, & à-peu-près sem-

blable à celui d'Alger. Les Mammelus, qui, à l'époque de ces guerres, s'étoient emparés d'un trône dont ils avoient été jusqu'alors l'appui, étoient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, & formés de bonne heure aux combats. Un chef, & un conseil, composé de vingt-quatre des principaux d'entre eux, exerçoient l'autorité. Ce corps militaire, que la mollesse auroit nécessairement énervé, étoit renouvellé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent, pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devînt l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption, ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirerent quelque utilité de cette révolution : mais elle tourna singuliérement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la situation des choses, lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement, & les suites rapides qu'il eut, causerent de vives inquiétudes à Venise. La sagesse de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, & qu'assurément elle n'avoit pas dû prévoir. Plusieurs princes divisés d'intérêt, rivaux de puissance, & qui avoient des prétentions opposées, venoient de s'unir contre toutes les regles de la justice & de la politique, pour détruire un état qui ne faisoit ombrage à aucun d'eux; & Louis XII lui-même, qui de tous ces princes, avoit le plus d'intérêt à la conservation de Venise, Louis XII, par la victoire d'Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devoit nécessairement se mettre en-

tre de semblables alliés, & la prudence de la république, l'avoient sauvée de ce danger, le plus éminent en apparence : mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jettoit la découverte du passage aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance.

Elle vit aussi-tôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le sien, & par conséquent sa puissance. Elle fit jouer tous les ressorts que put lui fournir l'habileté de ses administrateurs. Quelques-uns de ces émissaires intelligens, qu'elle savoit partout acheter & employer à propos, persuaderent aux Arabes fixés dans leur pays, & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou sur les côtes orientales de l'Afrique, que leur cause étant la même que celle de Venise, ils devoient s'unir avec elle, contre une nation qui venoit s'emparer de la source commune de leurs richesses.

Les cris de cette ligue arriverent au soudan d'Egypte, déjà réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes, qui formoient la principale branche de ses revenus, par le droit de cinq pour cent, que les marchandises des Indes payoient à leur entrée ; & par celui de dix, qu'elles payoient à leur sortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & inévitables, aigrissoient les esprits contre le gouvernement, toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être encore plus mal, se permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puissance, que dans des temps de prospérité. L'Egypte étoit également malheureuse, & par le commerce que faisoient les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire,

Elle pouvoit se relever de cette décadence avec une flotte : mais la mer Rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la construire. Les Vénitiens leverent cet obstacle. Ils envoyerent à Alexandrie des bois, & d'autres matériaux. On les conduisit, par le Nil, au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. C'est de ce port célebre, qu'on fit partir pour l'Inde, en 1508, quatre grands vaisseaux, un galion, deux galeres, & trois galiottes.

XII. Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.

Les Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient songé, dès l'année précédente, à se rendre maîtres de la navigation de la mer Rouge, persuadés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Egypte & de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le dessein de s'emparer de l'isle de Socotora, située à cent quatre-vingts lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Cette conquête devoit leur procurer un autre avantage, celui de les mettre en possession du plus parfait aloës qui ait jamais été connu.

La plante qui produit ce suc & lui donne son nom, a des feuilles épaisses & charnues, du milieu desquelles sort un très-bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, & l'on en exprime, par une pression légere, la portion la plus fluide, qui, purgée de ses parties grossieres & épaissie au soleil, constitue l'aloës soccotrin, facile à distinguer des autres par sa couleur fauve, son brillant, sa transparence, son odeur forte, son goût amer & aromatique.

Tristan d'Acunha, parti du Portugal avec un armement considérable, attaqua cette isle. Il fut combattu à la descente par Ibrahim, fils du roi des

Fartaquès, souverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais assiégerent, & bientôt emporterent d'assaut, la seule place qui étoit dans l'isle, quoiqu'elle fût défendue, jusqu'à la derniere extrémité, par une garnison plus nombreuse que leur petite armée. Les soldats de cette garnison ne voulant point survivre au fils de leur souverain, refuserent de capituler, & se firent tuer jusqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acunha étoit encore au-dessus de ce courage.

Le succès de cette entreprise ne produisit pas les avantages qu'on en espéroit. Il se trouva que l'isle étoit stérile, qu'elle n'avoit point de port, & que les navigateurs qui sortoient de la mer Rouge, n'y touchoient jamais, quoiqu'on ne pût s'empêcher de la reconnoître, pour entrer dans ce golfe. Aussi la flotte Egyptienne pénétra-t-elle sans danger dans l'Océan-Indien. Elle se joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaisseaux chargés de marchandises, se trouvoient considérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts & reprirent la supériorité pour ne la plus perdre. Les armemens qui continuerent à partir d'Egypte, furent toujours battus & dissipés par les petites escadres Portugaises, qui croisoient à l'entrée du golfe.

Cependant, comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occasionnoit quelques dépenses, Albuquerque crut devoir y mettre fin, par la destruction de Suez. Mille obstacles traversoient ce projet.

La mer Rouge, qui sépare l'Arabie de la haute Ethiopie & d'une partie de l'Egypte, a trois cents

cinquante lieues de long, sur quarante de large. Comme nul fleuve ne s'y oppose à la force du flux de la mer, elle participe d'une maniere plus sensible aux mouvemens de l'Océan, que les autres mers Méditerranées, situées à-peu-près sous la même latitude. Elle est peu sujette aux orages, & ne connoît presque point d'autres vents que ceux du Nord & du Sud, qui sont périodiques comme la mousson dans l'Inde, & qui fixent invariablement, dans cette mer, le temps de l'entrée & de la sortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu est nette, navigable jour & nuit, sur une profondeur de vingt-cinq à soixante brasses d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, sont préférées par les gens du pays, qui, obligés de se tenir au voisinage des terres, à cause de la petitesse de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorsqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'aborder les ports répandus sur la côte, fait que cette navigation est très-périlleuse pour les grands vaisseaux, qui ne trouvent d'ailleurs sur leur route qu'un nombre considérable d'isles désertes, arides & sans eau.

Albuquerque, malgré ses talens, son expérience & sa fermeté, ne réussit pas à surmonter tant d'obstacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la mer Rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de continuelles incommodités & couru de fort grands dangers. Une politique inquiete & cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à son but, beaucoup plus hardis, mais qu'il croyoit plus infaillibles. Il vouloit que l'empereur d'Ethiopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jetter dans la mer Rou-

ge. L'Egypte seroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jetter dans l'Arabie, par le golfe Persique, trois ou quatre cents chevaux, qu'il croyoit suffisans pour aller piller Médine & la Mecque. Il pensoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroit ce prodigieux concours de pélerins, le plus solide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprises moins hasardeuses, & plus utiles pour le moment, le porterent à différer la ruine d'une puissance dont il suffisoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Egypte par les Turcs, quelques années après, rendit nécessaires de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il fut donné de saisir la chaîne des événemens qui avoient précédé & suivi le passage du cap de Bonne-Espérance, de porter des conjectures profondes sur les bouleversemens que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameuse découverte comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

XIII. De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préservé l'Europe.

L'Europe commençoit à peine à respirer & à secouer le joug de la servitude, qui avoit avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains & l'établissement des loix féodales. Les tyrans sans nombre qui opprimoient des multitudes d'esclaves, avoient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châteaux, & d'accorder, à prix d'argent, à leurs vassaux quelques privileges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, & leur donna cette sorte d'indépendance, sans la-

quelle la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainsi les premieres étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croisades; & la folie des conquêtes contribua, pour la premiere fois, au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui, des extrémités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir, comme eux, le fléau du genre-humain; & à nos barbares institutions, auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Egypte n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tenterent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple, qui étoit conquérant par la nature de sa religion & de sa politique?

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté; la France, pour les intérêts de ses maîtres; l'Allemagne, pour ceux de la religion; l'Italie, pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un imposteur. Couverte de fanatiques & de combattans, l'Europe entiere ressembloit à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement & d'anarchie, elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible résistance. Plus le calme, qui succede aux guerres civiles, rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissention qui les divise les exposent à l'invasion &

à l'oppression. La conduite dépravée du clergé auroit encore favorisé les progrès d'un culte étranger, & nous serions sans retour dans les chaînes de l'esclavage. En effet, de tous les systêmes politiques & religieux qui affligent l'espece humaine, il n'en est point qui laisse moins de carriere à la liberté que celui des Musulmans. Dans presque toute l'Europe, une religion étrangere au gouvernement, & dont les premiers pas se sont presque toujours faits à son insçu; une morale répandue sans ordre, sans précision, dans des livres obscurs & susceptibles d'une seule bonne interprétation, entre une infinité de mauvaises; une autorité en proie aux prêtres & aux souverains, qui se disputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes; des loix politiques & civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité & l'ambition; une administration inquiete & entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppose continuellement une partie de l'état à l'autre partie: tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens, la nature s'éveille & crie au fond des cœurs, *L'homme est né libre?*

Mais, sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel; qui semble imposer silence à l'ambition, en permettant la volupté; qui favorise la paresse naturelle, en interdisant les opérations de l'esprit: il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs, qui égorgent si souvent leur maître, n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier; elle étoit perdue, si le peuple de la chré-

tienté, le plus superstitieux, & peut-être le plus esclave, n'eût arrêté le progrès du fanatisme des Musulmans, & brisé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des mesures efficaces pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à se donner l'empire du golfe Persique.

XIV.
Les Portugais acquierent la domination dans le golfe Persique.

Au débouché du détroit de Moçandon, qui conduit dans ce bras de mer, est située l'isle de Gerun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzieme siecle une ville, devenue, avec le temps, la capitale d'un royaume qui, d'un côté, s'étendoit assez avant dans l'Arabie, & de l'autre dans la Perse. Ormuz avoit deux bons ports; il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit ses richesses & sa puissance qu'à sa situation. Il servoit d'entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes : commerce très-considérable dans un temps où les Persans faisoient passer par les ports de Syrie, ou par Caffa, la plupart des marchandises qui venoient de l'Asie en Europe. Dans les saisons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes de presque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politesse & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une bonne partie de leur affabilité. Leurs manieres, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espece qu'ils y rassembloient : tout concouroit, avec les intérêts

du commerce, à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés, ou de porcelaine, qui contenoient des arbustes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums & les alimens les plus exquis. On entendoit la meilleure musique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations, qui sont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans son caractere : mais il se les permettoit, dans l'espérance d'engager une puissance, qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à se présenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorsqu'il crut avoir inspiré une terreur nécessaire à ses desseins, il se présenta devant la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perse. Cette proposition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte composée de bâtimens Ormuziens, Arabes & Persans, vint combattre l'escadre d'Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec cinq vaisseaux. Le roi découragé, consentit

que le vainqueur construisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville & ses deux ports.

Albuquerque, qui connoissoit le prix du temps, ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travailloit comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'esclavage au ministere, rougit d'avoir sacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre, il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par sa lâcheté. Il sut gagner, corrompre, désunir & brouiller si bien les Portugais entre eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité qui augmentoit toujours, les détermina à se rembarquer, au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermissoit dans ses idées par les obstacles & par les murmures, prit le parti d'affamer la place, & de fermer le passage à tous les secours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorsque trois de ses capitaines l'abandonnerent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils ajouterent à la noirceur de leur infidélité, celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahison força Albuquerque à renvoyer l'exécution de son projet au temps qu'il savoit n'être pas éloigné, où il auroit à sa disposition toutes les forces de sa nation. Dès qu'il fut devenu vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil, auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne se crurent pas en état de résister. On se soumit.

Le souverain de la Perse osa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé des boulets, des grenades & des sabres. *Voilà*, lui dit-il, *la monnoie des tributs que paie le roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puissance Portugaise se trouva assez solidement établie dans des golfes d'Arabie & de Perse, sur la côte de Malabar, pour qu'on pût songer à l'étendre dans l'Est de l'Asie.

XV. Etablissement des Portugais à Ceylan.

Il se présentoit d'abord à Albuquerque l'isle de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long sur trente dans sa plus grande largeur. Dans les siecles les plus reculés, elle étoit très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées, n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable, c'est que les loix y furent autrefois si respectées, que le monarque n'étoit pas plus dispensé de leur observation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à la mort : mais avec cette distinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation ; tous les secours de la vie lui étoient refusés ; & il finissoit misérablement ses jours dans cette espece d'excommunication.

Si les peuples connoissoient leurs prérogatives, cet ancien usage du Ceylan subsisteroit dans toutes les contrées de la terre ; & tant que les loix ne seront faites que pour les sujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront ; ils ne seront que des esclaves. La loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promene indistinctement sur toutes les têtes, & qui abat ce qui s'éleve au-dessus du plan horisontal sur lequel il se meut. La loi ne commande à personne ou commande à tous. Devant la loi, ainsi que devant Dieu, tous sont égaux. Le châtiment

particulier ne venge que l'infraction de la loi : mais le châtiment du souverain en venge le mépris. Qui osera braver la loi, si le souverain même ne la brave pas impunément ? La mémoire de cette grande leçon dure des siecles, & inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.

Lorsque les Portugais aborderent à Ceylan, ils le trouverent très-peuplé. Deux nations, différentes par les mœurs, par le gouvernement & par la religion, l'habitoient. Les Bedas, établis à la partie septentrionale de l'isle, & dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, & qui n'obéissent qu'à un chef, dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nuds. Du reste, ce sont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On sait peu de chose de leur religion, & il est douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités, & promptement renvoyés. La jalousie des Bedas pour leurs femmes, leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu à les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitans primitifs de l'isle.

Une nation plus nombreuse & plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie Méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des despotes. Ils ont, comme les Indiens, la distinction des castes, mais une religion différente,

Ils reconnoissent un être suprême ; & au-dessous de lui, des divinités du second, du troisieme ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent, particuliérement dans les dieux du second ordre, un Buddou, qui est descendu sur terre pour se rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les prêtres de Buddou sont des personnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à sa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes, pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs, comme tous les peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple & celle des savans. Par-tout où cet usage est établi, il a donné aux prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'isle. On y trouvoit des éléphans sans nombre, des pierres précieuses, une grande quantité d'excellente cannelle. C'étoit sur la côte septentrionale & sur la côte de la Pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étoient les meilleurs de l'Inde, & sa position étoit au-dessus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce semble, établir toute leur puissance dans cette isle. Elle est au centre de l'Orient. C'est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Avec peu de dépenses en hommes & en argent, on feroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de toutes les rades de cette isle, auroient fait respecter le nom de ses maîtres dans

toute l'Asie ; & les vaisseaux qui auroient croisé dans ses parages, auroient facilement intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi ne vit pas tous ces avantages. Il ne s'occupa point non plus de la côte de Coromandel ; quoique plus riche que celle de Malabar. Cette derniere n'offroit que des marchandises de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaise cannelle, assez de poivre, du cardamome, sorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand usage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations ; sont les peuples les plus doux & les plus industrieux de l'Indostan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le Nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte est admirablement placée pour recevoir les marchandises de Bengale & d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établissement. Ceux de Saint-Thomé & de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il savoit que cette côte est dépourvue de ports, qu'elle est inabordable dans certains temps de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas secourir des colonies. Enfin, il pensa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par son prédécesseur d'Almeyda, & porté depuis à sa perfection, les Portugais le seroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'est à cette conquête qu'il se détermina.

XVI. Les Portugais font la conquête de Malaca.

Le pays, dont cette ville étoit la capitale, est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du Nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été dé-

membré. Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l'isle de Sumatra, par un canal connu sous le nom de détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, sain & rafraîchi par les vents & les eaux sous le ciel de la Zone Torride; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives & suaves, qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais: mais la société avoit tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales, nées parmi les rochers & les chênes du Nord, avoient poussé des racines jusque sous l'équateur, au milieu des forêts & des campagnes chéries du ciel, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui sembloit ne devoir s'abréger & se perdre que dans l'usage & l'excès des plaisirs. C'est-là qu'un peuple esclave obéissoit à un despote, que représentoient vingt tyrans. Le despotisme d'un sultan sembloit s'être appesanti sur la multitude, en se subdivisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre & d'oppression avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel, versés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur service, c'est-à-dire, celui de leurs esclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachoient leurs serfs à l'agriculture. Une vie errante & péril-

leuse, sur mer & sur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immense, célébre dans tout l'Orient sous le nom d'isles Malaises. Il avoit porté dans ses nombreuses colonies, ses loix, ses mœurs, ses usages, &c., ce qu'il y avoit de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malaca étoit devenu, par sa situation, le plus considérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaisseaux : les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées : les autres s'y rendoient du Bengale, de Coromandel, du Malabar, de Perse, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entre eux, & avec les habitans, dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avoit enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Asie. Ils se montrerent d'abord à Malaca comme simples négocians. Leurs usurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon si suspect, & les Arabes communiquerent si rapidement leur animosité contre ces conquérans, qu'on s'occupa du soin de les détruire. On leur tendit des pieges, où ils tomberent. Plusieurs d'entre eux furent massacrés, d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper, regagna les vaisseaux, qui se sauverent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence, pour songer à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable, parce qu'elle donnoit à son entreprise un air de justice, propre à diminuer la haine qu'elle devoit naturellement attirer au nom

Portugais.

Portugais. Le temps auroit affoibli une impression qu'il croyoit lui être avantageuse; il ne différa pas d'un instant sa vengeance. Cette activité avoit été prévue; & il trouva, en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du général chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des prisonniers de la premiere expédition. On menaçoit de le faire périr, au moment où commenceroit le siege. Albuquerque étoit sensible, & il étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : *Ne pensez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut attaquée & prise, après bien des combats douteux, sanglans & opiniâtres. On y trouva des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, & l'on y construisit une citadelle, pour garantir la stabilité de la conquête.

Comme les Portugais se bornerent à la possession de la ville, ceux des habitans, tous sectateurs d'un mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le nouveau joug, s'enfoncerent dans les terres, ou se répandirent sur la côte. En perdant l'esprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractere. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard, qu'il appelle *crid*. Il semble avoir épuisé toute l'invention de son génie sanguinaire, à forger cette arme meurtriere. Rien de si dangereux, que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu'on a connu leur perfi-

die, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas se servir de Malais pour matelots. Mais ces barbares enchérissant sur leurs anciennes mœurs, où le fort se faisoit honneur d'attaquer le foible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont, avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaisseaux, & quelquefois ils les enlevent. Sont-ils repoussés : ce n'est pas, du moins, sans emporter avec eux la consolation de s'être abreuvés de sang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut bien être exterminé : mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus & de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même, avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête seroit, peut-être, la derniere qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangere, & qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes & les cavernes, sont l'asile & les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées, qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples insulaires & sauvages ! Elles deviendront cruelles & barbares sans fruit ; elles semeront la haine dans la dévastation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres, consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyerent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui

offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.

XVII. Etablissement des Portugais aux Moluques.

Dans ces circonstances, une escadre détachée de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces isles, situées près du cercle équinoxial dans l'Océan Indien, sont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres en ont beaucoup moins.

Cet archipel paroît avoir été vomi par la mer. On le croiroit avec fondement l'ouvrage de quelque feu souterrein. Des monts orgueilleux, dont la cime se perd dans les nues; des rochers énormes, entassés les uns sur les autres; des cavernes hideuses & profondes; des torrens qui se précipitent avec une violence extrême; des volcans, annonçant sans cesse une destruction prochaine : un pareil cahos fait naître cette idée, ou lui prête de la force.

On ignore comment ces isles furent d'abord peuplées : mais il paroît prouvé que les Javanois & les Malais leur ont donné successivement des loix. Leurs habitans étoient, au commencement du seizieme siecle, des especes de sauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de rois, n'avoient qu'une autorité bornée, & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avoient ajouté, depuis peu, les superstitions du mahométisme à celles du paganisme, qu'ils avoient long-temps professé. Leur paresse étoit excessive. La chasse & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoissoient aucune espece de culture. Cette inaction étoit favorisée par les ressources que leur fournissoit le cocotier.

Le cocotier, naturel dans presque toutes les ré-

gions de l'Inde, eſt un arbre d'une très-belle forme, qui s'éleve à la hauteur de quarante & plus communément de ſoixante pieds. Il tient à la terre par un grand nombre de racines menues & fibreuſes. Son tronc, légérement courbé vers la baſe, eſt droit dans le reſte de ſa longueur, d'une forme cylindrique, d'une groſſeur médiocre, marqué de plusieurs inégalités circulaires, formées par la baſe des feuilles qui ſont tombées. Son bois léger & ſpongieux ne peut être employé, ni dans la conſtruction des navires, ni dans aucun édifice ſolide, & les bateaux formés de ce bois, ſont fragiles & de peu de durée. La tête du cocotier ſe couronne de dix ou douze feuilles ailées, rétrécies vers le ſommet, fort larges à leur origine, & couvertes dans leur premier âge d'un réſeau particulier dont on fait des tamis. Leur côte principale, longue de douze pieds, eſt profondément ſillonnée ſur la ſurface intérieure. On forme avec ces feuilles les toits des maiſons; on en fait des paraſols, des voiles, des filets pour la pêche; les plus jeunes même peuvent être ſubſtituées au papier, & recevoir l'impreſſion des caracteres tracés avec un ſtylet. Du milieu de cette touffe, s'éleve une ſpathe ou enveloppe épaiſſe, membraneuſe, roulée ſur elle-même, renflée dans ſon milieu, & terminée en pointe. Lorſqu'elle eſt parvenue à une groſſeur déterminée, elle s'ouvre d'un côté & laiſſe appercevoir un panicule fort conſidérable, dont chaque rameau porte deux fleurs femelles & un plus grand nombre de fleurs mâles. Celles-ci ont un calice à ſix diviſions profondes & autant d'étamines; dans celles-là, les étamines ſont remplacées par un piſtil, qui devient un fruit de forme ovale, légérement triangulaire, & de plus d'un demi-pied de diametre. L'aſſemblage de pluſieurs fruits tenant à un même panicule, ſe nomme

régime. Le même arbre donne successivement plusieurs régimes dans une seule année.

Ce fruit a une écorce filandreuse, épaisse de trois doigts, connue sous le nom de caire, dont on fabrique quelques étoffes grossieres & des cordages pour les vaisseaux. Elle recouvre une noix fort dure, de la grosseur & de la forme d'un petit melon, percée de trois trous à l'une de ses extrémités, propre à faire de petits vases & des ustensiles de ménage. La pulpe qui tapisse l'intérieur de cette noix, fournit une nourriture très-saine, dont on exprime au pressoir une huile qui est fort douce dans sa nouveauté, & d'un grand usage aux Indes. Elle contracte de l'amertume en vieillissant, & alors elle n'est bonne qu'à brûler. Le marc qui reste dans le pressoir, sert à nourrir les bestiaux, la volaille, & même le bas peuple dans des temps de disette. Le centre de la noix est rempli d'une eau claire, rafraîchissante, légérement sucrée, qui sert à désaltérer le cultivateur & le voyageur. Dans les fruits anciens, cette eau se dissipe, & fait place à une amande qui remplit bientôt toute la cavité, & devient propre à la germination. On trouve quelquefois dans son intérieur une concrétion pierreuse, à laquelle les Indiens attachent de grandes vertus : ils la regardent comme le gage d'un heureux succès, & ne manquent guere de s'en munir dans leurs entreprises.

Les avantages qui viennent d'être rapportés, ne sont pas les seuls que procure le cocotier. Si l'on coupe la pointe des bourgeons de fleurs avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche, qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité. Bue dans sa nouveauté, elle est douce. C'est la manne du désert. Qui sait même si l'idée de celle-ci n'a pas été prise dans des livres plus Orien-

taux que ceux de l'Arabie ou de l'Egypte ? L'Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture ; elle convertit des phénomenes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays devient surnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'alterent en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreur, & la distance des temps & des lieux faisant disparoître les causes occasionelles des fausses opinions, donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorans & sur le silence des savans. Les uns n'osent douter, les autres n'osent disputer.

Quoi qu'il en soit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Israélites & la boisson des Indiens, si la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au soleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir & à se convertir en un vinaigre utile. Distillée dans sa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-spiritueuse ; & en la faisant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du sucre de médiocre qualité. Les bourgeons qui donnent cette liqueur, avortent nécessairement, & ne se développent plus, parce qu'ils ont perdu la matiere qui devoit servir à la formation & à l'accroissement des fruits.

Indépendamment du cocotier, les Moluques avoient une espece particuliere de palmier, qu'on nomme sagou. Cet arbre, commun dans les forêts de ces isles, differe du précédent par ses feuilles plus longues, par son tronc beaucoup moins élevé, par ses fruits plus petits. Sa végétation est d'abord fort lente. Dans les commencemens, c'est un arbrisseau garni d'épines, qui rendent son approche difficile. Mais dès que sa tige est formée, elle s'éleve

en peu de temps à la hauteur de trente pieds sur environ six de circonférence, & perd insensiblement ses épines. Son écorce est épaisse d'un pouce. Tout l'intérieur est rempli d'une moëlle qui se réduit en farine. L'arbre qui semble ne croître que pour les besoins de l'homme, lui indique cette farine par une poussiere fine & blanche, dont se couvre la feuille. C'est une marque certaine de la maturité du sagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, sans s'embarrasser des fruits dont ils ne font aucun cas; & ils le dépecent en tronçons, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette substance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une espece de tamis, qui retient les parties les plus grossieres. Ce qui a passé est jetté dans des moules de terre, où la pâte seche & durcit pour des années entieres. On mange le sagou simplement délayé avec de l'eau, bouilli ou converti en pain. L'humanité des Indiens réserve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des siecles avec la farine de sagou & l'eau du cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse & en Europe. Les Arabes, qui tenoient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'Univers, n'en négligerent pas une si riche portion. Ils se jetterent en foule vers ces isles devenues célébres, & ils s'en étoient approprié les productions, lorsque les Portugais, qui les poursuivoient par-tout, vinrent leur arra-

cher cette branche de leur induſtrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans, n'empêcherent pas qu'on ne conſentît à leur laiſſer bâtir un fort. Dès ce moment la cour de Liſbonne mit les Moluques au nombre de ſes provinces, & elles ne tarderent pas, en effet, à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichiſſoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de ſoumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de ſon abſence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille, après ſes nouveaux ſuccès, dans le centre de ſes conquêtes, il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la diſcipline militaire, & ſe montra actif, prévoyant, ſage, juſte, humain, déſintéreſſé. L'idée de ſes vertus avoit fait une impreſſion ſi profonde ſur l'eſprit des Indiens, que, long-temps après ſa mort, ils alloient à ſon tombeau, pour lui demander juſtice des vexations de ſes ſucceſſeurs. Il mourut à Goa en 1515, ſans richeſſes, & dans la diſgrace d'Emmanuel, auquel on l'avoit rendu ſuſpect.

XVIII. Cauſes de la grande énergie des Portugais.

Si l'on doit être étonné du nombre de ſes victoires & de la rapidité de ſes conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration, les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander! Avoit-on vu juſqu'alors une nation avec ſi peu de puiſſance, faire de ſi grandes choſes? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais ſous les armes, & ils faiſoient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, les Arabes & tout l'Orient, depuis l'iſle d'Ormuz juſqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent; & ils attaquoient des troupes, qui, ſouvent avec des armes égales, diſputoient leurs biens & leur vie juſqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les

Portugais, & quels ressorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros?

Il y avoit près d'un siecle qu'ils combattoient contre les Maures, lorsque le comte Henri, de la maison de Bourgogne, débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers François, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célébre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les inviterent à les seconder contre les infideles; les chevaliers y consentirent, & la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine, cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie; cet esprit épuré de la lie des siecles barbares, né des vices même du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux : la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans sa naissance en France & en Angleterre. Les rois chercherent à la conserver, à l'étendre, par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modele des anciens, & dont l'esprit étoit le même; c'est-à-dire, un mélange d'héroïsme, de galanterie & de dévotion.

Les rois élevoient encore l'esprit de la nation, par la sorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la noblesse, & par les limites qu'ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils assembloient souvent les états-généraux, sans lesquels il n'y a point proprement de nation. Ce fut de ces états, qu'Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbonne. Ce fut avec eux, que ses successeurs donnerent longtemps des loix. Plusieurs de ces loix étoient propres à inspirer l'amour de grandes choses. La noblesse étoit accordée à des services de distinction; à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi,

ou son écuyer ; à celui qui, prisonnier chez les Maures, avoit refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. On ôtoit la noblesse à quiconque insultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguisoit la vérité au roi.* Si cet usage a cessé, est-ce la faute des sujets qui n'ont pas osé dire la vérité aux souverains, ou la faute des souverains qui n'ont pas voulu l'entendre ?

Les guerres que les Portugais avoient soutenues pour défendre leurs biens & leur liberté, étoient en même-temps des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatisme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le temps des croisades. Les Portugais étoient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & pour leurs rois, chevaliers comme eux. C'étoient encore des croisés qui, défendant le christianisme, combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation, une puissance très-bornée : or ce n'est guere, que dans les petits états, souvent en danger, qu'on sent pour la patrie un enthousiasme, que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne se perdirent pas après l'expulsion des Maures. On poursuivit ces ennemis de l'état & de la foi, jusqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille & de Léon. Enfin, pendant les temps qui précéderent les expéditions de l'Inde, la noblesse, éloignée des villes & de la cour, conservoit dans ses châteaux les portraits & les vertus de ses peres.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique & en Asie, une passion nouvelle s'u-

nit à tous les ressorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion, qui devoit d'abord exalter toutes les autres : mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, servir l'état & faire des conversions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes, jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses, qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les passions nobles firent place au luxe & aux jouissances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La foiblesse des successeurs du grand Emmanuel, ses hommes médiocres qu'il choisit lui-même pour vice-rois des Indes, firent dégénérer peu-à-peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare, établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples consultoient des sorciers sur la destinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une destinée heureuse, on les laissoit vivre ; s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conserver ces enfans. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvemens dont sa nation étoit menacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

XIX. Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet empire.

Le grand Albuquerque en avoit formé le dessein. Il avoit rencontré à Malaca des vaisseaux & des négocians Chinois ; & il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politesse, d'attachement aux bienséances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la noblesse même. Il invita les

Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste empire, & il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée, en Europe, de la nation Chinoise. Le Vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse. Elle étoit conforme, cependant, à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine; on crut ce qu'il disoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux isles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires Chinois, qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andreade, qui en étoit le chef, ne se mit point en défense : il laissa visiter ses vaisseaux; il fit part aux mandarins, qui commandoient à Canton, du sujet de son arrivée, & il leur remit l'Ambassadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambassadeur rencontroit dans sa route des merveilles, qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes; la multitude des villages; la quantité des canaux, dont les uns sont navigables & traversent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres; l'art de cultiver ces terres; l'abondance & la variété de leurs productions; l'extérieur sage & doux des peuples; ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable, que l'industrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut surprendre l'ambassadeur Portugais,

accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

XX. Etat de la Chine, selon ses panégyristes.

Arrêtons-nous sur ce peuple, si diversement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ses panégyristes, opposons celui qui vient de ses détracteurs. Peut-être sortira-t-il de ce contraste quelque lumiere propre à rapprocher les opinions.

L'histoire d'une nation si bien policée, disent ses partisans, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de la terre est une image du cahos où étoit la matiere avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états & les peuples y sont nés les uns des autres comme les individus; avec cette différence, que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres, par des voies constantes & régulieres. Mais dans les états, la société trouble & rompt cette loi par un désordre où l'on voit, tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes, & tantôt un peuple informe & sauvage, engloutir dans ses irruptions une foule d'états brisés & démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet empire, borné au Nord par la Tartarie Russe, au Midi par les Indes, à l'Occident par le Thibet, à l'Orient par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation, qu'il faut accuser de la briéveté de notre histoire & de la petitesse de nos nations, qui se sont succédées & détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déserts,

ont pu, comme l'ancienne Egypte, former un état durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés ; tout ce qui environnoit ces heureux habitans a dû se réunir à eux comme à un centre d'attraction ; & les petites peuplades errantes ou cantonnées, ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a souffertes : plus heureuse d'avoir policé ses vainqueurs, que si elle eût détruit ses ennemis.

Une région si anciennement policée, doit porter par-tout les traces antiques & profondes de l'industrie. Les plaines en ont été unies autant qu'il étoit possible. La plupart n'ont conservé que la pente qu'exigeoit la facilité des arrosemens, regardés, avec raison, comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberoient trop de suc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets-d'eau, dont la vue, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple & cachée à ses yeux, comme si l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à sa subsistance ? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses qui fournissent moins de bois aux besoins de l'homme, qu'ils ne détruisent de guérets & de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands & le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse ; à des cultures agréablement diversifiées ; à des arbres irrégulièrement plantés ; à quelques monceaux d'une pierre poreuse, qu'on prendroit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les côteaux ſont généralement coupés en terraſſes, ſoutenues par des murailles ſeches. On y reçoit les pluies & les ſources dans des réſervoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux & les rivieres qui baignent le pied d'une colline, en arroſent la cime & la pente, par un effet de cette induſtrie, qui, ſimplifiant & multipliant les machines, a diminué le travail des bras, & fait avec deux hommes ce que mille ne ſavent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une eſpece de radis qui fournit de l'huile, ſuccede le coton, qui, lui-même, eſt remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'eſt pas invariable, mais il eſt commun.

On voit ſur la plupart des montagnes, qui refuſent de la nourriture aux hommes, des arbres néceſſaires pour la charpente des édifices, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Pluſieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux beſoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées; ſoit qu'elles ne ſe ſoient pas trouvées aſſez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient; ſoit que les parties que les torrens en détachent, aient été jugées ſuffiſantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivieres de lit, mais dans des eſpaces de temps proportionnés aux maſſes d'eau; la mer qui fait un pas en dix ſiecles, mais dont chaque pas fait cent révolutions ſur le globe, couvroit autrefois les ſables qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce ſont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repouſſé, contenu, maîtriſé l'Océan, comme les Egyptiens dompterent le Nil. Ils ont rejoint au Continent des terres que

les eaux en avoient séparées. Ces peuples opposent à l'action de l'Univers, la réaction de l'industrie; & tandis que les nations les plus célébres ont secondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du temps dans la dévastation du globe, ils combattent & retardent les progrès successifs de la destruction universelle, par des efforts qui paroîtroient surnaturels, s'ils n'étoient continuels & sensibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainsi dire, la culture des eaux. Du sein des rivieres, qui, communiquant entre elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-même, est couvert & sillonné de milliers de barques, dont les mâts ressemblent de loin à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs, établis sur ces bâtimens, de ne s'être pas distraits un moment de leur travail pour considérer son vaisseau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paroissoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangere à leur profession, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curiosité pour rien.

Les cultures ne sont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient suivant la nature des terreins & la diversité des climats. Dans les provinces basses & méridionales on demande à la terre un riz qui est continuellement submergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & secs de l'intérieur du pays, le sol produit un riz qui a moins

de

de volume, moins de goût, moins de substance, & qui ne récompense qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord, on trouve tous les grains qui nourrissent les peuples de l'Europe : ils y sont aussi abondans & d'aussi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au Sud, où, avec le poisson, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais, ce qu'on connoît, ce qu'on pratique universellement, c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée ; & ce qui sort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Ce grand systême de la nature, qui se reproduit de ses débris, est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

La premiere source de l'économie rurale des Chinois, est le caractere de la nation la plus laborieuse que l'on connoisse, & l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année sont pour elle des jours de travail, excepté le premier, destiné aux visites réciproques des familles, & le dernier, consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société, l'autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages, tout ce qui lie & civilise les hommes est religion, & la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. C'est un peuple mûr & raisonnable, qui n'a besoin que du frein des loix civiles pour être juste. Le culte intérieur est l'amour de ses peres, vivans ou morts ; le culte public est l'amour du travail ; & le travail le plus religieusement honoré, c'est l'agriculture.

On y révere la générosité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écarterent leurs propres enfans du trône pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénere la mémoire de ces laboureurs qui jetterent les germes du bonheur & de la stabilité de l'empire, dans le sein fertile de la terre ; source intarissable de la reproduction des moissons, & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, est d'ouvrir la terre au printemps, avec un appareil de fête & de magnificence qui attire, des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule, pour être témoins de l'honneur solemnel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus, comme dans les fables de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi : c'est le pere des peuples, qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jetter les semences que la terre demande. L'exemple du prince est suivi dans toutes les provinces ; & dans la même saison, les vicerois y répetent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces solemnités à Canton, ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager au travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses, qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Ce n'est pas qu'on doive se persuader que la cour de Pekin se livre sérieusement à des travaux cham-

pêtres : les arts de luxe sont trop avancés à la Chine, pour que ces démonstrations ne soient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage, rendu par le souverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer ; & l'influence de l'opinion, est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence est entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs, qui se distinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à sa profession, il est appellé à la cour pour éclairer le prince ; & l'état le fait voyager dans les provinces, pour former les peuples à sa méthode. Enfin dans un pays où la noblesse n'est pas un souvenir héréditaire, mais une récompense personnelle ; dans un pays où l'on ne distingue, ni la noblesse, ni la roture, mais le mérite ; plusieurs des magistrats & des hommes élevés aux premieres charges de l'empire, sont choisis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens qui tiennent aux mœurs, sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui, de sa nature, ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, est en commun ; tous en ont la jouissance, personne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse, sont libres. Un citoyen qui possede un champ, acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres même, si hardis par-tout à former des prétentions sur les terres & sur les hommes, n'ont jamais osé le tenter à la Chine. Ils y sont, à la vérité, infiniment trop multipliés, & y jouissent, quoique souvent

mendians, de possessions trop vastes : mais du moins ne perçoivent-ils pas sur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit soutenu que les aumônes qu'il recevoit, étoient une rétribution due à la sainteté de son caractere.

La modicité des impôts acheve d'assurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connoît que deux tributs dans l'empire. Le premier, qui est personnel, est payé par chaque citoyen, depuis vingt jusqu'à soixante ans dans la proportion de ses facultés. Le second, qui porte sur les productions, se réduit au dixieme, au vingtieme, au trentieme, suivant la qualité du sol. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes : mais comme c'est une entreprise longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir sans délai, & c'est ce qui les distingue des bons administrateurs. Ceux-ci se contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer : mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

La maniere de lever les contributions à la Chine, est aussi paternelle que les contributions même. L'unique peine qu'on impose aux contribuables, trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, est qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération, c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le cœur du citoyen, par le spectacle de la misere, par les cris & les pleurs de

la faim; & non pas révolter son ame, & soulever son indignation par les recherches & les visites importunes de la finance Européenne, par la violence des saisies, par les menaces d'une soldatesque insolente, qui vient s'établir, à discrétion, dans une maison ouverte aux cent bouches du fisc.

Des mandarins perçoivent en nature la dîme des terres, & en argent la capitation. Les officiers municipaux versent ces produits dans le trésor de l'état, par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On sait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture du magistrat & du soldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin, il en reste dans les magasins pour les temps de disette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les temps d'abondance.

Des peuples, qui jouissoient de tant d'avantages, ont dû se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes sont extrêmement fécondes; où rien n'est si rare que la débauche; où l'étendue des droits paternels inspire nécessairement la passion d'une postérité nombreuse; où il regne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impossible; où le genre de vie est généralement simple, peu dispendieux, & tend toujours à la plus austere économie, où les guerres ne sont, ni fréquentes, ni meurtrieres; où le célibat est proscrit par les mœurs; où la salubrité du climat repousse les épidémies. Aussi n'y a-t-il pas dans l'Univers de contrée aussi peuplée. Elle l'est même trop, puisque les annales de l'empire attestent qu'il y a peu de mauvaises récoltes qui n'occasionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les causes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du despotisme. Ces révolutions fréquentes supposent un peuple assez éclairé pour sentir que le respect qu'il porte au droit de la propriété, que la soumission qu'il accorde aux loix, ne sont que des devoirs du second ordre subordonnés aux droits imprescriptibles de la nature, qui n'a dû former des sociétés que pour le besoin de tous les hommes qui les composent. Ainsi, lorsque les choses de premiere nécessité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoissent plus une puissance qui ne les nourrit pas. C'est le devoir de conserver les peuples, qui fait le droit des rois. Ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur sait qu'il regne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur. Il sait que s'il se livroit un moment à cet esprit de tyrannie, ailleurs si commun & si contagieux, des secousses violentes le précipiteroient du trône. Ainsi placé à la tête d'un peuple qui l'observe & qui le juge, il ne s'érige pas en un fantôme religieux, à qui tout est permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connoît ses droits & les sait défendre, que, lorsqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque sans examen, & le livre à un tribunal qui le poursuit, s'il est coupable. Mais ce magistrat fût-il innocent, il ne seroit pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant, qui priveroit un pere de l'amour que ses enfans lui portoient. Une complaisance, qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, & qui y seroit la source d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la

Chine, où les habitans sont naturellement doux & justes, & où le gouvernement est constitué de maniere que ses délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette nécessité où est le prince d'être juste, doit le rendre plus sage & plus éclairé. Il est à la Chine, ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils sont par-tout, l'idole de la nation. Il semble que les mœurs & les loix y tendent, de concert, à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité; c'est comme pere; c'est en pere qu'il est censé gouverner, récompenser & punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde & les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne sauroit imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent, pour le pere commun, pour le pere universel.

Ce culte public est fondé sur celui qui est établi par l'éducation domestique. A la Chine, un pere, une mere conservent une autorité absolue sur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci soient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial, sont le ressort de cet empire: c'est le soutien des mœurs: c'est le lien qui unit le prince aux sujets, les sujets au prince, & les citoyens entre eux. Le gouvernement des Chinois est revenu, par les degrés de sa perfection, au point d'où tous les autres sont partis, & d'où ils semblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui est celui de la nature même.

Cependant cette morale sublime, qui perpétue depuis tant de siecles le bonheur de l'empire Chi-

nois; se seroit peut-être insensiblement altérée, si des distinctions chimériques attachées à la naissance, eussent rompu cette égalité primitive, que la nature établit entre les hommes, & qui ne doit céder qu'aux talens & aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe, il est une classe d'hommes, qui apportent, en naissant, une supériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec respect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une espece particuliere; & sûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution, à laquelle on a dû tant de ministres médiocres, de magistrats ignorans, & de mauvais généraux; cette institution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'empire, n'a d'autres avantages, au moment de sa naissance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On anoblit quelquefois les aieux d'un homme qui a rendu des services importans: mais cette distinction purement personnelle, est enfermée avec lui dans le tombeau; & il ne reste à ses enfans que le souvenir & l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite, permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux, qu'ils sont tous freres. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit sortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être isolé & malheureux; il seroit étranger au milieu de sa patrie.

A la place de ces distinctions frivoles, que la naissance établit entre les hommes, dans presque tout le reste de l'univers, le mérite personnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes sages & éclairés, se livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'administration publique. Ce sont les talens & les connoissances qui font seules admettre dans ce corps respectable. Les richesses n'y donnent aucun droit. Les mandarins choisissent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'associer; & ce choix est toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes classes de mandarins; & l'on s'éleve des unes aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'est parmi ces mandarins que l'empereur, par un usage aussi ancien que l'empire même, choisit les ministres, les magistrats, les gouverneurs de province; en un mot, tous les administrateurs qui, sous différentes qualités, sont appellés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut guere tomber que sur des sujets capables, éprouvés; & le bonheur des peuples est ordinairement confié à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette constitution, il n'y a de dignité héréditaire, que celle de l'empereur: & l'empire même ne passe pas toujours à l'aîné des princes, mais à celui que l'empereur & le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne. Aussi, l'émulation de la gloire & de la vertu regne-t-elle jusque dans la famille impériale. C'est le mérite qui brigue le trône, & c'est par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des successeurs dans une maison étrangere, que de laisser les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magistrats participent à l'amour du peuple, comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puisse former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix. Ils répandent sans cesse ces sentimens dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit & l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit, qui ne soit une instruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts & sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui, par-tout ailleurs, agite les nations, & affermit le despotisme ou renverse les trônes ; la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolerent, mal à propos peut-être : mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes, les devoirs de la morale, & par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influer sur le sort de l'état.

Confucius, dont les actions servirent d'exemple, & les paroles de leçon ; Confucius, dont la

mémoire est également honorée, la doctrine également chérie de toutes les classes & de toutes les sectes : Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devroit être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la regle de tous les gouvernemens. La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité ; la loi suprême n'est que l'accord de la nature & de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel est Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'est point au ciel visible & matériel que nous adressons des sacrifices*, dit l'empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710 : *c'est au Maître du ciel.* Ainsi l'athéisme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué ; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte, ni un objet de persécution. Il y est seulement toléré comme la superstition.

L'empereur, seul pontife de la nation, est aussi juge de la religion : mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, & non le gouvernement pour le culte ; comme l'un & l'autre ont été formés pour la société, le souverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puissance qu'il a dans les mains, à tyranniser le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir despotique ; il est d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'est plus difficile que de les changer ; parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoisse. On ne se presse point d'instruire les enfans avant l'âge de cinq ans ;

Alors on leur apprend à écrire; & ce sont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles, dont on tâche en même temps, de leur donner des idées justes. Ensuite on remplit leur mémoire de vers sentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé; c'est la philosophie de Confucius qu'on leur enseigne. Telle est l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs, commence de même: mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs, à la Chine, sont prescrites par les loix, & maintenues par les manieres, que prescrivent aussi les loix. Les Chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long; & les dernieres classes des citoyens en sont instruites, & s'y conforment comme les mandarins & la cour.

Les loix de ce code sont instituées, ainsi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, & pour prescrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des freres doivent à des freres. Ces rites, ces manieres rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment: mais combien souvent ne le font-elles pas revivre! Elles sont une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le respect pour la vertu même; & si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient aussi un zele véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres, comme

il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées; on récompense la vertu par des honneurs. Ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'est pas le ressort principal; il y est plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles institutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont le plus humains. Aussi voit-on l'humanité des Chinois jusque dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice, & la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des logemens propres & commodes, où ils sont bien traités jusqu'au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d'un homme riche se réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque temps chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans de morale & de politique sont l'histoire des Chinois. Chez eux, on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a presque pas besoin de ses sentimens : cependant on inspire les uns pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique, cet esprit sans lequel les états sont des peuplades, & non pas des nations, est plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante, que l'ostentation de la générosité, ne sont pas rares à la Chine

Il y a des temps où elles ont été communes, d'autres temps où elles l'ont été moins : mais la

corruption amenoit une révolution, & les mœurs se réparoient. La derniere invasion des Tartares les avoit changées : elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l'esprit du peuple conquis, & qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractere estimable de la nation; cet esprit de fraternité, de famille; ces liens aimables de la société, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs & les vices politiques ne sauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'éleve aux emplois que des hommes de la secte des lettrés, dont l'unique occupation est de s'instruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumieres seront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoissances fondées sur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui, depuis très-long-temps, en tenoit le fil. Mais cette énigme n'est pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment. Les manieres arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoiblissent les ressorts. Trop occupés des objets

d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élancer dans la carriere de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité, les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siecles pour perfectionner quelque chose; & quand on pense à l'état où se trouvoient chez eux les arts & les sciences il y a trois cents ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la premiere étude est celle des loix; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettrés est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique : si cette nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une vigilance continuelle des savans sur la population & la subsistance; si chacun, outre les devoirs publics dont la connoissance même est une longue science, a des devoirs particuliers, soit de famille ou de profession : chez un tel peuple, les sciences spéculatives & de pur ornement, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, sont nos maîtres dans la science de bien gouverner. Ils le sont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'est point à la Chine une science perfectionnée. Une nation, dont toute la vie est réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des usages publics & domestiques, doit être naturellement souple, modérée, paisible & pa-

cifique. La raison & la réflexion, qui président à ses leçons & à ses pensées, ne sauroient lui laisser cet enthousiasme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même, dont on remplit son ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effusion du sang, le pillage & le massacre si familiers à tout peuple soldat. Avec cet esprit, est-il étonnant que les Chinois ne soient pas belliqueux? Leur milice est innombrable, mais ignorante & ne sait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas su combattre : mais ils ont su mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie & pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier : mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la science de la guerre. Quand on soumet ses conquérans par les mœurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

Quelle est l'homme assez indifférent au bonheur d'une portion considérable de l'espece humaine, pour ne pas désirer que l'état de la Chine soit tel que nous venons de l'exposer? Ecoutons cependant ceux qui croient pouvoir en douter.

XXI. Etat de la Chine, selon ses détracteurs.

Pour juger, disent-ils, d'une nation, également fermée aux étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, & aux indigenes qui n'ont pas celle d'en sortir, il faut partir de quelques points d'appui, peu solides peut-être : mais reçus pour bons. Ces points d'appui, ce seront les faits même allégués par les admirateurs de la Chine. Nous les avouerons, sans les discuter ; & nous nous contenterons d'en tirer les conséquences, qui en découlent nécessairement.

1°. La Chine jouissoit ou étoit affligée d'une population immense, lorsqu'elle fut conquise par les

les Tartares; & de ce que les loix de cet empire furent adoptées par le vainqueur, on en conclut qu'elles devoient être bien sages.

Cette soumission du Tartare au gouvernement Chinois ne nous paroît pas une preuve de sa bonté. La nature veut que les grandes masses commandent aux petites; & cette loi s'exécute au moral comme au physique. Or, si l'on compare le nombre des conquérans de la Chine au nombre des peuples conquis, on trouvera que pour un Tartare il y avoit cinquante mille Chinois. Un individu peut-il changer les usages, les mœurs, la législation de cinquante mille hommes? & d'ailleurs, comment ces Tartares n'auroient-ils pas adopté les loix de la Chine, bonnes ou mauvaises, n'en ayant point à leur substituer? Ce que cette étrange révolution montre le plus évidemment, c'est la lâcheté de la nation; c'est son indifférence pour ses maîtres, un des principaux caracteres de l'esclave. Passons à la population de la Chine.

2°. L'agriculture a été de temps immémorial en honneur à la Chine. C'est un fait sur lequel il n'y a pas deux sentimens. Or, toute région agricole, qui jouit d'une longue paix; qui n'éprouve point de révolutions sanglantes; qui n'est ni opprimée par la tyrannie, ni dévastée par des maladies de climat, & où l'on voit le laborieux citoyen ramasser dans la plaine un panier de terre, le porter au sommet des montagnes, en couvrir la pointe nue d'un rocher, & la retenir par de petites palissades, doit abonder en habitans. En effet, ces habitans se livreroient-ils à des travaux insensés, si la plaine où ils ont ramassé la poignée de terre étoit inculte, déserte & abandonnée au premier qui voudroit l'occuper? S'il leur étoit libre de s'étendre dans les campagnes, resteroient-ils entassés aux environs des

villes ? La Chine & toute la Chine est donc très-peuplée.

Le pays est coupé par un grand nombre de canaux. Ces canaux seroient superflus, s'ils n'établissoient pas une communication nécessaire & fréquente d'un lieu à un autre lieu. Qu'annoncent-ils, sinon un grand mouvement intérieur, & conséquemment une population très-considérable ?

Toute contrée agricole, où les disettes sont fréquentes, où ces disettes soulevent des milliers d'hommes ; où dans ces soulevemens il se commet plus de forfaits, plus de meurtres, plus d'incendies, plus de pillages qu'il ne s'en commettroit dans l'irruption d'une horde de sauvages, & où, le temps de la disette & de la révolte passé, l'administration ne recherche pas le coupable, renferme certainement plus d'habitans qu'elle n'en peut nourrir. Ne seroit-ce pas le plus absurde des peuples que le Chinois, si le défaut accidentel des subsistances provenoit de sa négligence, soit à cultiver ses terres, soit à pourvoir à ses approvisionnemens ? Mais la Chine, pays immense, contrée fertile, si bien cultivée, si merveilleusement administrée, n'en est pas moins exposée à cette sorte de calamité. Il faut donc qu'il y ait dix fois, vingt fois plus d'habitans que d'arpens de terre.

Tout pays où l'on foule aux pieds un sentiment si naturel qu'il est commun à l'homme & à la brute, la tendresse des peres & des meres pour leurs petits, & où l'on se résout à les tuer, à les étouffer, à les exposer, sans que la vindicte publique s'y oppose, a trop d'habitans, ou est habité par une race d'hommes, comme il n'y en a aucune autre sur la surface du globe. Or, c'est ce qui se passe à la Chine ; & nier ce fait ou l'affoiblir, ce seroit jetter de l'incertitude sur tous les autres.

Mais un dernier phénomene qui acheve de confirmer l'excessive population de la Chine, c'est le peu de progrès des sciences & des arts, depuis l'époque très-éloignée qu'on les y cultive. Les recherches s'y sont arrêtées au point où, cessant d'être utiles, elles commencent à devenir curieuses. Il y a plus de profit à faire à l'invention du plus petit art pratique, qu'à la plus sublime découverte qui ne montreroit que du génie. On fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résoudroit le problême des trois corps. C'est-là sur-tout que se fait la question qu'on n'entend que trop souvent parmi nous : *A quoi cela sert-il ?* Je demande si ce repos, contraire au penchant naturel de l'homme, qui veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu, peut s'expliquer autrement que par une population qui interdise l'oisiveté, l'esprit de méditation, & qui tienne la nation soucieuse, continuellement occupée de ses besoins. La Chine est donc la contrée de la terre la plus peuplée.

Cela supposé, ne s'ensuit-il pas qu'elle est la plus corrompue ? L'expérience générale ne nous apprend-elle pas que les vices des sociétés sont en proportion du nombre des individus qui la composent ? Et que me répliqueroit-on si j'assurois que les mœurs Chinoises doivent être, dans toute l'étendue de l'empire, plus mauvaises encore que dans nos plus superbes cités, où l'honneur, sentiment étranger au Chinois, donne de l'éclat aux vertus & tempere les vices ?

Ne puis-je pas demander quel est & quel doit être le caractere d'un peuple où l'on voit, dans des occasions assez fréquentes, une province fondre sur une autre province, & en égorger impitoyablement, impunément les habitans ? Si ce peuple peut

avoir des mœurs bien douces ? Si une nation où les loix ne préviennent ni ne puniſſent l'expoſition ou le meurtre des nouveaux-nés, eſt civiliſée ou barbare ? Si le ſentiment de l'humanité, la bienfaiſance, la commiſération y ſubſiſtent dans un degré bien éminent ? & ſi un peuple, que les circonſtances les plus extraordinaires invitoient à fonder des colonies, eſt bien ſage, lorſqu'il n'imagine pas ou qu'il dédaigne un remede auſſi ſimple, auſſi ſûr, à des malheurs effroyables & toujours renaiſſans ?

Il eſt difficile juſqu'ici de faire grand cas de la prudence chinoiſe. Voyons ſi l'examen de la conſtitution de l'empire, de la conduite du ſouverain & de ſes miniſtres, de la ſcience des lettrés & des mœurs du peuple, ne nous en donneront pas une idée plus ſublime.

3°. Un auteur grave, qui n'eſt pas dans la foule des admirateurs de la ſageſſe chinoiſe, dit expreſſément que *le bâton eſt le ſouverain de la Chine.* Sur ce mot plaiſant & profond, on aura, je crois, quelque peine à ſe perſuader qu'une nation, où l'homme eſt traité comme on traite ailleurs les animaux, ait quelque choſe des mœurs ombrageuſes & délicates de notre Europe, où un mot injurieux ſe lave dans le ſang, où la menace du geſte ſe venge par la mort. Le Chinois doit être pacifique & benin. Tant mieux, ajouteront nos antagoniſtes.

Cependant, c'eſt comme pere de ſes ſujets que le prince à la Chine eſt conſidéré, obéi, reſpecté..... Et nous ajouterons à notre tour : tant pis. Cela me garantit bien l'humble ſoumiſſion des enfans : mais non la bonté du pere. Veut-on précipiter un peuple dans une abjection dont il ne ſe relevera jamais ? On n'a qu'à conſacrer le titre de deſpote par celui de pere. Par-tout les enfans

qui osent lever la main sur leurs parens, sont des monstres rares; &, malgré l'autorité des loix qui limitent l'autorité paternelle, les parens qui maltraitent leurs enfans ne sont malheureusement partout que des monstres trop communs. L'enfant ne demande point à son pere compte de sa conduite; & la liberté, sans cesse en péril, si le chef est à l'abri de toute poursuite par sa qualité infiniment respectable de pere, sera nulle sous un despote qui imposera un silence absolu sur son administration.

Nous nous trompons peut-être : mais les Chinois nous semblent courbés sous le joug d'une double tyrannie; de la tyrannie paternelle dans la famille, de la tyrannie civile dans l'empire. D'où nous oserions conclure qu'ils doivent être les plus doux, les plus insinuans, les plus respectueux, les plus timides, les plus vils & les moins dangereux des esclaves; à moins qu'il ne se soit fait, en leur faveur, une exception à l'expérience de tous les peuples & de tous les siecles. Quel est parmi nous l'effet du despotisme paternel ? Le respect extérieur & une haine impuissante & secrete pour les peres. Quel a été & quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil ? La bassesse & l'extinction de toute vertu. S'il en est autrement à la Chine, on nous apprendra comment cette merveille s'y est opérée.

Voici ce qu'on dit..... *L'empereur sait qu'il regne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles sont son bonheur.....* Y a-t-il entre le Chinois & l'Européen quelque différence sur ce point?.... *L'empereur sait que s'il se livroit à la tyrannie, il s'exposeroit à tomber du trône:....* Est-ce que les histoires anciennes & modernes n'offrent pas des exemples de ce juste &

K 3

terrible châtiment ? Qu'ont-ils produit ? Dira-t-on que le Chinois souffre l'oppression plus impatiemment que l'Anglois ou le François, ou que la Chine n'a été, n'est, & ne sera jamais gouvernée que par des monarques accomplis ? O révérence des temps passés & des contrées éloignées, combien tu nous fais dire de sottises ! La clémence, la fermeté, l'application, les lumieres, l'amour des peuples, la justice sont des qualités que la nature n'accorde, même séparées, qu'à des hommes rares ; & il n'en est presque aucun en qui elles ne soient malheureusement plus ou moins affoiblies par la dangereuse jouissance du pouvoir suprême. La Chine seule aura donc échappé à cette malédiction qui a commencé avec toutes les autres sociétés, & qui durera autant qu'elles.

Assurément. *Car il y a à côté du trône un tribunal toujours subsistant, qui tient un compte fidele & rigoureux des actions de l'empereur....* Et ce tribunal n'existe-t-il pas dans toutes les contrées ? Les souverains l'ignorent-ils ? le redoutent-ils ? le respectent-ils ? La différence de notre tribunal à celui de la Chine, c'est que le nôtre, composé de la masse entiere de la nation, est incorruptible, & que le tribunal Chinois n'est composé que d'un petit nombre de lettrés. O l'heureuse contrée que la Chine ! O la contrée unique, où l'historiographe du prince n'est ni pusillanime, ni rampant, ni accessible à la séduction ; & où le prince, qui peut faire couper la tête ou la main à son historiographe, pâlit d'effroi, lorsque celui-ci prend la plume ! Il n'y eut jamais que les bons rois qui craignissent le jugement de leurs contemporains & le blâme de la postérité.

Aussi, les souverains de la Chine sont-ils bons, justes, fermes, éclairés..... Tous, sans exception ?

Il en est, je crois, du palais Impérial de la Chine comme du palais du souverain de toutes les autres contrées. Il est un, au milieu de la multitude innombrable des habitations des sujets : c'est-à-dire, que pour une fois qu'il arrive au génie & à la vertu de tomber du ciel sur la demeure du maître, cent mille fois ils doivent tomber à côté. Mais cette loi de la nature n'a peut-être pas lieu à la Chine comme en Europe, où nous serions trop heureux, si, après dix mauvais successeurs d'un bon roi, il en naissoit un qui lui ressemblât.

Mais l'autorité souveraine est limitée à la Chine..... Où ne l'est-elle pas ? Comment, par qui est-elle limitée à la Chine ? Si la barriere qui protege le peuple n'est pas hérissée de lances, d'épées, de bayonnettes dirigées vers la poitrine ou la tête sacrée de l'empereur pere & despote, nous craindrons, mal-à-propos peut-être, mais nous craindrons que cette barriere ne soit à la Chine qu'une grande toile d'araignée sur laquelle on auroit peint l'image de la justice & de la liberté, mais au travers de laquelle, l'homme qui a de bons yeux apperçoit la tête hideuse du despote. Y a-t-il eu un grand nombre de tyrans déposés, emprisonnés, jugés, mis à mort ? Voit-on sur la place publique un échaffaud sans cesse dégouttant du sang des souverains ? Pourquoi cela n'est-il pas ?

Pourquoi ?.... *C'est que la Chine est revenue, par une suite de révolutions, à l'état dont les autres contrées se sont éloignées, au gouvernement patriarchal*.... Nous en demandons pardon à nos adversaires : mais le gouvernement patriarchal d'une contrée immense, d'une famille de deux cents millions d'individus, nous paroît une idée presque aussi creuse que celle d'une république de

la moitié du monde connu. Le gouvernement républicain suppose une contrée assez étroite pour le prompt & facile concert des volontés ; le gouvernement patriarchal, un petit peuple Nomade renfermé sous des tentes. La notion du gouvernement patriarchal de la Chine est une espece de rêverie qui feroit sourire l'empereur & ses mandarins.

4°. *Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, l'empire est en paix....* Chose singuliere ! L'empire est en paix, & cela par la raison même qui devroit souvent le troubler ; à moins que Richelieu ne fût un mauvais politique, lorsqu'il vouloit que les grandes places ne fussent pas accordées à des gens de rien qui ne tiennent qu'à leur devoir.

Ces hommes d'état n'excitent point de troubles : c'est un fait..... Et ç'en est peut-être un encore qu'ils n'ont point de pauvres parens à protéger, point de flatteurs à combler de graces, point de mignons ou de maîtresses à enrichir : également supérieur à la séduction & à l'erreur. Mais ce qui est très-incontestable, c'est que les magistrats ou chefs de la justice promenent eux-mêmes, sans pudeur, les marques de leur dégradation & de leur ignominie. Or, qu'est-ce qu'un magistrat portant sa banniere ou l'enseigne de son avilissement, sans en être moins fier ? Qu'est-ce qu'un peuple chez lequel ce magistrat n'est pas moins honoré ?

5°. Après le souverain & le mandarin se présente le lettré ; & qu'est-ce que le lettré ?...... C'est un homme élevé dans une doctrine qui inspire l'humanité, qui la prêche ; qui prêche l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix ; qui répand ces sentimens dans le peuple, & lui en montre l'utilité.....

Et n'avons-nous pas dans nos écoles, dans nos chaires, parmi nos ecclésiastiques, nos magistrats & nos philosophes, des hommes qui ne le cedent, je crois, aux lettrés, ni en lumieres, ni en bonnes mœurs; qui exercent les mêmes fonctions, de vive voix & par écrit, dans la capitale, dans les grandes villes, dans les moindres cités, dans les bourgs & dans les hameaux. Si la sagesse d'une nation étoit proportionnée au nombre de ses docteurs, aucune ne seroit plus sage que la nôtre.

Nous avons parcouru les hautes classes de l'empire. Descendons maintenant aux conditions inférieures, & jettons un coup-d'œil sur les mœurs populaires.

6°. On a quelques ouvrages de mœurs traduits du Chinois. Qu'y voyons-nous? d'infâmes scélérats exerçant les fonctions de la police; l'innocent condamné, battu, fouetté, emprisonné; le coupable absous à prix d'argent, ou châtié si l'offensé est plus puissant: tous les vices de nos cités & de l'intérieur de nos maisons, avec un aspect plus hideux & plus dégoûtant.

7°. Mais rien ne peut donner des notions plus justes des mœurs populaires que l'éducation. Comment l'enfance est-elle formée à la Chine? On y contraint un enfant à rester assis des heures entieres, immobile, en silence, les bras croisés sur la poitrine, dans l'état de méditation & de recueillement. Quel fruit espérer d'un exercice habituel aussi contraire à la nature? Un homme d'un bon sens ordinaire répondroit, la taciturnité, la finesse, la fausseté, l'hypocrisie, & tous ces vices accompagnés du sang-froid particulier au méchant. Il penseroit qu'à la Chine, la franchise, cette aimable franchise qui charme dans les enfans, cette naïve ingénuité qui se fane à mesure qu'ils avancent en âge, & qui

concilie la confiance universelle au petit nombre de ceux qui ont le bonheur de la conserver, est étouffée dès le berceau.

8°. *Le code de la politesse chinoise est fort long....* Un homme d'un bon sens ordinaire en concluroit qu'elle cesse d'être à la Chine l'expression simple & naturelle des égards & de la bienveillance; que ce n'est qu'une étiquette; & il regarderoit l'apparence cordiale de ces voituriers embourbés, qui s'agenouillent les uns devant les autres, s'embrassent, s'adressent les noms les plus tendres, & se secourent, comme une espece de momerie d'usage chez un peuple cérémonieux.

9°. *Il y a un tribunal érigé contre les fautes dans les manieres......* Un homme d'un bon sens ordinaire soupçonneroit que la justice y est mieux administrée contre ces minutieux délits, que dans les tribunaux civils contre les grands forfaits; & il douteroit beaucoup que sous les entraves des rites, des cérémonies, des formalités, l'ame pût s'élever, le génie exercer son ressort. Il penseroit qu'un peuple cérémonieux ne peut être que petit; & sans avoir vécu, ni à Pekin, ni à Nankin, il prononceroit qu'il n'y a aucune contrée sur la terre où on se soucie moins de la vertu, & où l'on en ait plus les apparences.

10°. Tous ceux qui ont commercé avec les Chinois, conviennent unanimement que l'on ne sauroit trop prendre de précautions, si l'on ne veut pas en être dupé. Ils ne rougissent pas même de leur mauvaise foi.

Un Européen, arrivé pour la premiere fois dans l'empire, acheta des marchandises d'un Chinois, qui le trompa sur la qualité & sur le prix. Les marchandises avoient été portées à bord du vaisseau, & le marché étoit consommé. L'Européen se flatta

que peut-être il toucheroit le Chinois par des représentations modérées, & il lui dit : Chinois, tu m'as vendu de mauvaises marchandises... Cela se peut, lui répondit le Chinois, mais il faut payer.... Tu as blessé les loix de la justice, & abusé de ma confiance.... Cela se peut, mais il faut payer..... Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux?.... Cela se peut, mais il faut payer...... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois si renommés par leur sagesse ? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille.... Cela se peut, mais il faut payer.... L'Européen après avoir renchéri sur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta, sans en avoir arraché que ces mots froids & froidement prononcés: *Cela se peut, mais il faut payer*, délia sa bourse & paya. Alors le Chinois prenant son argent, lui dit : Européen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valoit-il pas mieux te taire, & commencer par où tu as fini? car qu'y as-tu gagné ?

Le Chinois n'a donc pas même un reste de pudeur commune à tous les fripons qui veulent bien l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise. Il est donc parvenu au dernier degré de la dépravation. Et qu'on n'imagine pas que ce soit ici un exemple particulier. Ce flegme est l'effet naturel de cette réserve qu'inspire l'éducation chinoise.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois observent entre eux une fidélité dont ils se croient dispensés avec l'étranger. Cela n'est pas, parce que cela ne peut être. On n'est pas alternativement honnête & malhonnête. Celui qui s'est fait l'habitude de tromper l'étranger, est trop souvent exposé à la tentation de tromper ses concitoyens, pour y résister constamment.

11°. Mais à vous entendre, me dira-t-on, la

Chine est presque une contrée barbare.... C'est pis encore. Le Chinois, à demi-civilisé, est à nos yeux un barbare à prétentions, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuse que la barbarie pure & naturelle. Le germe de la vertu peut se développer dans le barbare, par un enchaînement de circonstances favorables: mais nous n'en connoissons pas, nous n'en imaginons point qui puissent rendre ce grand service au Chinois, en qui ce germe est, non pas étouffé, mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation & à l'ignorance de ce peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas *qu'il a deux yeux, que nous n'en avons qu'un, & que le reste de la terre est aveugle?* Ce préjugé, l'excessive population, l'indifférence pour les souverains, qui peut-être en est une suite, l'attachement opiniâtre à ses usages, la loi qui lui défend de sortir de son pays : toutes ces raisons doivent le fixer pendant une suite indéfinie de siecles dans son état actuel. Apprend-on quelque chose à celui qui croit tout savoir, ou qui méprise ce qu'il ignore? Comment enseigner la sagesse à celui qui s'estime le seul sage? Comment perfectionner celui qui se tient pour parfait? Nous osons le prédire, le Chinois ne s'améliorera, ni par la guerre, ni par la peste, ni par la famine, ni par la tyrannie plus insupportable, & par cette raison même plus propre que tous les fléaux réunis, à régénérer une nation en l'accablant.

12°. Nous ignorons si les autres peuples de l'univers servent beaucoup aux Chinois, mais à quoi les Chinois sont-ils bons pour le reste de la terre? Il semble que leurs panégyristes aient affecté de leur donner une grandeur colossale, & de nous réduire à la petite stature du pygmée. Nous nous sommes occupés, nous, à les montrer tels qu'ils sont: & jusqu'à ce qu'on nous apporte de Pekin

des ouvrages de philoſophie ſupérieurs à ceux de Deſcartes & de Locke ; des traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton, de Leibnitz & de leurs ſucceſſeurs ; des morceaux de poéſie, d'éloquence, de littérature, d'érudition que nos grands écrivains daignent lire, & dont ils ſoient forcés d'avouer la profondeur, la grace, le goût & la fineſſe ; des diſcours ſur la morale, la politique, la légiſlation, la finance & le commerce, où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons eſprits ; des vaſes, des ſtatues, des tableaux, de la muſique, des plans d'architecture qui puiſſent arrêter les regards de nos artiſtes ; des inſtrumens de phyſique, des machines où notre infériorité ſoit bien démontrée : juſqu'alors nous rendrons au Chinois ſon propos, & nous lui dirons qu'il a peut-être un œil que nous en avons deux ; & nous nous garderons bien d'inſulter aux autres nations que nous avons laiſſées en arriere, & qui ſont peut-être deſtinées à nous devancer un jour. Qu'eſt-ce que ce Confucius dont on parle tant, ſi on le compare à Sidney & à Monteſquieu ?

13°. *La nation Chinoiſe eſt la plus laborieuſe que l'on connoiſſe.* Nous n'en doutons pas. Il faut bien qu'elle travaille, & qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y eſt-elle pas condamnée par la diſproportion du produit de ſes champs avec le nombre de ſes habitans ? d'où l'on voit que cette population tant vantée a des limites au-delà deſquelles c'eſt un fléau qui ôte à l'homme le temps du repos, l'entraîne à des actions atroces, & détruit dans ſon ame l'honneur, la délicateſſe, la morale, & même le ſentiment d'humanité.

14°. Et l'on oſe s'opiniâtrer, après ce que l'on vient d'entendre, à appeller la nation Chinoiſe *un*

peuple de sages !... Un peuple de sages, chez lequel on expose, on étouffe les enfans; où la plus infâme des débauches est commune; où l'on mutile l'homme; où l'on ne sait, ni prévenir, ni châtier les forfaits occasionnés par la disette; où le commerçant trompe l'étranger & le citoyen, où la connoissance de la langue est le dernier terme de la science; où l'on garde depuis des siecles un idiome & une écriture à peine suffisans au commerce de la vie; où les inspecteurs des mœurs sont sans honneur & sans probité; où la justice est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les plus dépravés; où le législateur, au nom duquel les fronts s'inclinent, ne mériteroit pas d'être lu; si l'on n'excusoit la pauvreté de ses écrits par l'ignorance du temps où il a vécu; où, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ce n'est qu'une longue chaîne d'êtres rapaces, qui se dévorent, & où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ces intermédiaires que pour les sucer à son tour; & pour obtenir, avec la dépouille du concussionnaire, le titre de vengeur du peuple.

15°. S'il est vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chasse, est à tous; c'est un ordre de chose fort raisonnable. Mais un peuple si nombreux pouvoit-il patiemment abandonner ses moissons à la pâture des animaux? Et si les hautes conditions s'étoient arrogé une jouissance exclusive des forêts & des eaux, ne s'en seroit-il pas suivi une prompte & juste vengeance? Tâchons de ne pas confondre les loix de la nécessité avec les institutions de la sagesse.

16°. Les Chinois n'ont-ils pas des moines plus intrigans, plus dissolus, plus oisifs & plus nom-

breux que les nôtres? Des moines! des sangsues dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la subsistance! *Le gouvernement les méprise.* Dites plutôt qu'il les craint, & que le peuple les révere.

17°. Il seroit peut-être très-avantageux que dans toutes les régions, ainsi qu'on l'assure de la Chine, l'administration ne fût attachée à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux. Cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'empire. Le Christianisme y a été proscrit, soit que le fond mystérieux de sa doctrine ait révolté des esprits bornés; soit que les intrigues de ceux qui la prêchoient aient alarmé un gouvernement ombrageux.

18°. A la Chine, le mérite d'un fils confere la noblesse à son pere, & cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette institution. Cependant la noblesse héréditaire a aussi ses avantages. Quel est le descendant assez vil pour ne pas sentir le fardeau d'un nom imposant, pour ne pas s'efforcer d'y répondre? Dégradons le noble indigne de ses ancêtres, & sur ce point nous serons aussi sages que les Chinois.

19°. Nous ne demandons pas mieux que de louer. Aussi reconnoissons-nous volontiers de la prudence dans la maniere dont les Chinois punissent la négligence à payer le tribut. Au lieu d'installer dans les foyers du débiteur des satellites qui se jettent sur son lit, sur ses ustensiles, sur ses meubles, sur ses bestiaux, sur sa personne; au lieu de le traîner dans une prison ou de le laisser sans pain étendu sur la paille dans sa chaumiere dépouillée; il vaut mieux, sans doute, le condamner à nourrir le pauvre. Mais celui qui concluroit de cet excellent usage la sagesse de la Chine, ne seroit-il

pas aussi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugeroit barbares? On affoiblit, autant qu'on peut, les reproches que mérite la nation Chinoise; on releve cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas jusqu'à dire que nous sommes fous : mais on prononce, sans hésiter, que c'est à la Chine qu'habite la sagesse, & l'on ajoute tout de suite que, par le dernier dénombrement, il y avoit environ soixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologistes insensés de la Chine, vous écoutez-vous? Concevez-vous bien ce que c'est que deux cents millions d'individus entassés les uns sur les autres! Croyez-moi, ou diminuez de la moitié, des trois quarts cette épouvantable population; ou si vous persistez à y croire, convenez, d'après le bon sens qui est en vous, d'après l'expérience qui est sous vos yeux, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir, ni police, ni mœurs à la Chine.

20°. *Le Chinois aime la génération à naître comme la génération vivante*.... Cela est impossible. Enfans, amis du merveilleux, jusques à quand vous bercera-t-on de pareils contes! Tout peuple obligé de lutter sans cesse contre les besoins, ne sauroit penser qu'au moment; & sans les honneurs rendus publiquement aux ancêtres, cérémonies qui doivent réveiller & entretenir dans les esprits quelque foible idée qui s'étende au-delà du tombeau, il faudroit tenir pour démontré que, s'il y a un coin de la terre où le sentiment de l'immortalité & le respect de la postérité soient des mots vuides de sens, c'est à la Chine. On ne s'apperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême, & qu'il résulte de ces opinions outrées des contradictions palpables; qu'une excessive population est incompatible avec de bonnes mœurs, & qu'on décore une multitude dépravée

dépravée des vertus de quelques rares personnages.

Lecteur, on vient de soumettre à vos lumieres les argumens des partisans & des détracteurs de la Chine. C'est à vous de prononcer. Et qui sommes-nous, pour aspirer à l'ambition de diriger vos arrêts? S'il nous étoit permis d'avoir une opinion, nous dirions que, quoique les deux systêmes soient appuyés sur des témoignages respectables, ces autorités n'ont pas le grand caractere qu'exigeroit une foi entiere. Peut-être, pour se décider, faudroit-il attendre qu'il fût permis à des hommes désintéressés, judicieux, & profondément versés dans l'écriture & dans la langue, de faire un long séjour à la cour de Pekin, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, & de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Quel que fût l'état de la Chine lorsque les Portugais y aborderent, comme ils ne se proposoient que d'en tirer des richesses & d'y répandre leur religion, ils auroient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernemens, qu'ils n'auroient pas profité de sa sagesse. Thomas Perès, leur ambassadeur, trouva la cour de Pekin disposée en faveur de sa nation, dont la gloire remplissoit l'Asie. Elle avoit l'estime des Chinois; & la conduite de Ferdinand d'Andreade, qui commandoit l'escadre Portugaise, devoit encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que si quelqu'un avoit à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir satisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts; Thomas Perès alloit conclure un traité, lorsque Simon d'Andreade, frere de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-

ci traita les Chinois, comme, depuis quelque temps, les Portugais traitoient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit, sans permission, un fort dans l'isle de Taman, & delà il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles sur la côte; il fit des Chinois esclaves; il se livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuse dissolution. Ses matelots & ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois irrités équiperent une flotte nombreuse : les Portugais se défendirent vaillamment, & s'échapperent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en prison, où il mourut; & la nation Portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite, les Chinois s'adoucirent; & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant & des pierreries de l'isle de Ceylan. Ils exportoient en échange des étoffes de soie de toute espece, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, & le thé, qui depuis, est devenu si nécessaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais se contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce; lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide & moins dépendant des mandarins, qui commandoient sur la côte.

Un pirate nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'étoit emparé de la petite isle de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports

de la Chine. Il fit même le siege de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaisseaux à Sanciam; ils accoururent au secours de Canton, & ils en firent lever le siege. Ils remporterent une victoire complete sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusques dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoissance, & leur fit présent de Macao. Ils accepterent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon

XXII. Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces isles

Ce fut en 1542, qu'une tempête jetta, comme par bonheur, un vaisseau Portugais sur les côtes de ces isles fameuses. Ceux qui le montoient furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il falloit pour se rafraîchir & se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu; & ils apprirent au vice-roi, qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée, s'offroit au zele des missionnaires, à l'industrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouverent un grand empire, peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales sont mêlés de beaucoup de fables : mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ces souverains, nommés Daïris, étoient à la fois les rois, les pontifes de la nation; & la réunion de ces deux pouvoirs, mettoit dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris étoient des personnes sacrées, les descendans, les représentans des dieux. La plus légere dé-

ſobéiſſance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands ſupplices. Le coupable même n'étoit pas puni ſeul. On enveloppoit dans ſon châtiment ſa famille entiere.

Vers le onzieme ſiecle; ces princes plus jaloux, ſans doute, des douces prérogatives du ſacerdoce, que des droits pénibles de la royauté, partagerent l'état en pluſieurs gouvernemens, dont l'adminiſtration politique fut confiée à de grands ſeigneurs, connus par leurs lumieres & par leur ſageſſe.

Le pouvoir illimité des Daïris ſouffrit de ce changement. Ils laiſſerent flotter, comme au haſard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition étoit inquiete & clair-voyante, trouverent dans cette indolence, le germe de mille révolutions. Peu à peu on les vit ſe relâcher de l'obéiſſance qu'ils avoient jurée. Ils ſe firent la guerre entre eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entiere fut le fruit de ces mouvemens. Tel étoit l'état du Japon, lorſqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes iſles qui compoſent cet empire, placées ſous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, ſujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la ſuperſtition dominoit. Elle s'y diviſe en pluſieurs ſectes.

Celle du Sintos eſt la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoît un être ſuprême, l'immortalité de l'ame; & elle rend un culte à une multitude de dieux, de ſaints ou de camis, c'eſt-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont ſervi ou illuſtré la patrie. C'eſt par l'empire de cette religion, que le Daïri, grand-prêtre des dieux dont

il étoit issu, avoit long-temps régné sur ses sujets avec tout le despotisme que la superstition exerce sur les ames. Mais empereur & grand pontife, il avoit du moins rendu la religion utile à ses peuples, ce qui n'est pas impossible dans les états où le sacerdoce est uni à l'empire.

On ne voit pas que la secte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes, des actions innocentes par elles-mêmes ; manie si dangereuse pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatisme sombre, & cette crainte des dieux, qu'on trouve dans presque toutes les religions ; les Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination, par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient consacrées à visiter ses amis, à passer avec eux la journée en festins, en réjouissances. Les prêtres du Sintos disoient que les plaisirs innocens des hommes, étoient agréables à la divinité ; que la meilleure maniere d'honorer les camis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir, dès ce monde, du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonois, après avoir fait la priere dans des temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtisanes qui habitoient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la devotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieuses, soumises à un ordre de moines, qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au vœu le plus sacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé sur le culte, comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe, les expose à des infirmités singulieres, dont les cau-

ſes & les accidens ont quelque choſe d'inexplicable & de merveilleux. Dès-lors, c'eſt par elles, c'eſt en elles que s'operent ces prodiges, dont leur foibleſſe & leur vanité ſe repaiſſent, & que l'aſcendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement faſcinés par l'ignorance & par l'amour. Les impoſteurs ont toujours profité de ces diſpoſitions, pour étayer leur puiſſance ſur la foibleſſe des femmes pour le merveilleux, ſur la foibleſſe des hommes pour les femmes. Les extaſes, les apparitions, les frayeurs & les raviſſemens; toutes les ſortes de convulſions appartiennent à la ſenſibilité du genre nerveux. Comme c'eſt ſur-tout après la puberté, que les ſpaſmes & les vapeurs ſe manifeſtent; le célibat eſt très-propre à les entretenir dans le ſexe le plus ſuſceptible de ces ſymptômes. Auſſi la virginité fut-elle de tout temps convenable à la religion. La dévotion s'empare aiſément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les perſonnes nubiles, en qui les viſions ſe ſont manifeſtées, ont prétendu ne connoître point d'hommes. Elles en ont été plus reſpectées par les deux ſexes.

Les peuples ſauvages ont des magiciennes; les barbares Gaulois ont eu des druideſſes ; les Romains des veſtales; & le Midi de l'Europe ſe glorifie encore d'avoir des religieuſes. Chez les ſauvages, ce ſont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la ſuperſtition, quand elles ne ſont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civiliſés ou tout-à-fait policés, c'eſt la jeuneſſe & la beauté qui ſervent d'inſtrument & de ſoutien au culte religieux, en s'y dévouant par un ſacrifice public & ſolemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raiſon, l'humanité & la religion !

: Quoi qu'il en soit des raisons, soit religieuses ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monastique en Europe; on ne doit pas du moins juger avec rigueur les institutions contraires, que le climat a dû sans doute, établir en des régions où le ciel & le sol parlent si puissamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'est une vertu sous la Zone-Tempérée, d'étouffer les désirs qui portent les deux sexes à s'aimer, à s'unir; céder à ce penchant, est un devoir plus cher & plus sacré, sous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte. Quel sujet de reconnoissance envers l'être des êtres, que d'attendre & de recevoir, comme un présent de sa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie; l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir; les enfans, gages d'un bonheur qu'ils sentiront à leur tour! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompenses de la vertu : mais qu'elle profane & dénature; quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs & de peines! Oh que les hommes se sont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers sentimens de la nature! Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables & funestes. Si l'homme avoit besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son cœur? Quel moraliste, quel législateur sublime saura trouver, dans les besoins qui tendent à la conservation, à la reproduction de l'espece, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux? Qu'il faut plaindre les ames froides, insensibles, malheureuses & dures, à qui ces senti-

mens, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat !

Tels sont les Budsoïstes, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à peu près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion, par une morale plus févere. Les Budsoïstes adorent, outre la divinité des Sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu & les hommes; des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par les bizarreries de ses pratiques & de ses mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots, de passer une partie de leur vie dans les supplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un despotisme & une cruauté, dont les inquisiteurs d'Espagne pourroient nous retracer l'idée; si ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la superstition. Les moines Budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractere du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lu-

mieres d'une ſaine morale, un peu de philoſophie, une éducation ſage, auroient pu ſervir de remede à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la ſociété des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monſtres des déſerts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans, des livres didactiques, qui les inſtruiſent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu : aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes, où ſont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inſpire le mépris de la vie & le courage du ſuicide. Ces chants, ces poëmes, qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfante l'enthouſiaſme. L'éducation des Chinois regle l'ame, la diſpoſe à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïſme. On les conduit toute leur vie par le ſentiment, & les Chinois par la raiſon & les uſages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ſes livres, ſe contente du bonheur qui naît de la tranquillité, le Japonois, avide de jouiſſances aime mieux ſouffrir que de ne rien ſentir. Il ſemble qu'en général, les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuoſité de l'ame ; les Japonois, ſon engourdiſſement & ſa foibleſſe.

Un tel caractere devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Auſſi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empreſſement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ſes états. On ſe diſputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de privileges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immenſe. Ils tranſportoient au Japon les marchandiſes de l'Inde

qu'ils tiroient de différens marchés ; & celles de Portugal auxquelles Macao servoit d'entrepôt. Le Dairi ; les usurpateurs de ses droits souverains ; les grands de l'empire ; la nation entiere : tout faisoit une consommation prodigieuse des productions d'Europe & d'Asie. Mais avec quoi les payoit-on ?

Le terrein du Japon est en général montueux, pierreux, & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les seuls grains auxquels il soit propre, ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvrent. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, seroient réduits à mourir de faim, sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'empire ne fournit aucune production qui puisse être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ses atteliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier les plus parfaits que l'on connoisse.

Ce n'étoit qu'avec le secours de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Asie, & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit soutenir toutes ses dépenses. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épousoient d'ailleurs les plus riches héritiers du pays, & s'allioient aux familles les plus puissantes.

XXIII. Etendue de la domination Portugaise aux Indes.

Leur cupidité devoit être satisfaite, ainsi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perse & des deux presqu'isles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les isles de la Sonde ; & leur établissement à Macao leur assuroit le commerce de la Chine & du Japon.

Dans cet immense espace, la volonté des Portugais étoit la loi suprême. Ils tenoient sous le joug

les terres & les mers. Leur despotisme ne laissoit aux choses & aux personnes, qu'une existence précaire & fugitive. Aucun peuple, aucun particulier, ne naviguoient, ne faisoient le commerce sans leur aveu & leurs passe-ports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la cannelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étoient réservé la vente exclusive. Mille objets précieux, sur lesquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, & qui, dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs seules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres absolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe & de l'Asie.

Au milieu de tant de gloire, de trésors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique, comprise entre le cap de Bonne-Espérance & la mer Rouge, qui avoit été renommée dans tous les temps, par la richesse de ses productions. Tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis plusieurs siecles. Ils y avoient formé sur la côte de Zanguebar, plusieurs petites souverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, presque toutes de l'aisance. Ces établissemens devoient leur prospérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fournissoient une partie de l'or qui servoit à l'achat des marchandises de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richesses & à les ôter à leurs concurrens. Ces marchands Arabes furent aisément subjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire, qui s'étendoit depuis Sofala jus-

qu'à Melinde, & auquel on donna pour centre l'isle de Mozambique. Elle n'est séparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port, qui est excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaisseaux du vainqueur. C'est-là qu'ils entendoient ces vents réglés, qui, dans certains temps de l'année, soufflent constamment des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres temps des vents opposés soufflent des côtes de l'Inde à celles de l'Afrique.

XXIV. Corruption des Portugais dans l'Inde.

Tant d'avantages pouvoient former une masse de puissance inébranlable : mais les vices & l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie, avoient changé les Portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensoient que le pape, en donnant aux rois de Portugal les royaumes d'Asie, n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes, ils insultoient les princes; & ils devinrent bientôt l'horreur & le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, & massacré avec ses enfans, qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples n'y cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'inquisition à Goa; & quicon-

que étoit riche, devenoit la proie des ministres de cet infâme tribunal.

Faria, envoyé contre des corsaires Malais, Chinois & d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'isle de Calampui.

Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar; & l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens, qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pégu, & les deux partis devoient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Correa jura sur un recueil de chansons, & crut éluder un engagement par ce vil stratagême.

Nunès d'Acunha voulut se rendre maître de l'isle de Daman, sur la côte de Cambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettoit d'emporter leurs richesses. Cette grace fut refusée, & Nunès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croisoit dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine vint à son bord, & lui présenta, de la part d'un général Portugais, une lettre qui devoit lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je supplie les capitaines des vaisseaux du roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas, les uns pour les autres, plus d'humanité & de bonne-foi, qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Presque tous les états où ils commandoient, étoient divisés en factions.

Il régnoit par-tout dans les mœurs un mélange

d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient, la plupart, sept ou huit concubines, qu'ils faisoient travailler avec la derniere rigueur, & auxquelles ils arrachoient l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette maniere de traiter les femmes, aux mœurs de la chévalerie.

Les commandans, les principaux officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuses & de ces danseuses, dont l'Inde est remplie. La mollesse s'étoit introduite dans les maisons & dans les armées. C'étoit en palanquin que les officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit soumis tant de peuples. Les Portugais ne combattoient guere sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avoient arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances; que les tributs des souverains; le produit des douanes, qui devoit être immense; les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent & des isles, ne suffisoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il seroit triste d'arrêter les yeux sur le déclin d'une nation qui se seroit signalée par des exploits utiles au genre-humain, qui auroit éclairé le monde, ou procuré la splendeur & la félicité de sa contrée, sans être le fléau de ses voisins ou des régions éloignées. Mais on doit mettre une grande différence entre le héros qui teint la terre de son sang pour la défense de sa patrie, & des brigands intrépides qui trouvent la mort sur un sol étran-

ger, ou qui la font souffrir à ses innocens & malheureux habitans. *Sers ou meurs*, disoient insolemment les Portugais à chaque peuple qui se trouvoit sur leurs pas rapides & ensanglantés. Il est doux d'entrevoir la chûte de cette tyrannie. Il est consolant d'espérer le châtiment des trahisons, des meurtres, des cruautés qui la précedent ou qui la suivent. Loin de m'affliger de la décadence de ces farouches conquérans, c'est de la sage politique de Juan de Castro que je m'affligerois, parce qu'elle semble promettre la renaissance de ce que le vulgaire appelle l'héroïsme des Portugais, & que peut-être moi-même, entraîné par l'habitude, je n'ai pas traité avec l'indignation que je ressentois. Si cela m'est arrivé, j'en demande pardon à Dieu; j'en demande pardon aux hommes.

Barbares Européens! l'éclat de vos entreprises ne m'en a point imposé. Leur succès ne m'en a point dérobé l'injustice. Je me suis souvent embarqué par la pensée sur les vaisseaux qui vous portoient dans ces contrées lointaines: mais descendu à terre avec vous, & devenu témoin de vos forfaits, je me suis séparé de vous, je me suis précipité parmi vos ennemis, j'ai pris les armes contre vous; j'ai baigné mes mains dans votre sang. J'en fais ici la protestation solemnelle; & si je cesse un moment de vous voir comme des nuées de vautours affamés & cruels, avec aussi peu de morale & de conscience que ces oiseaux de proie; puisse mon ouvrage; puisse ma mémoire, s'il m'est permis d'espérer d'en laisser une après moi, tomber dans le dernier mépris, être un objet d'exécration!

XXV. Brillante administra-

Castro étoit fort instruit pour son siecle. Il avoit l'ame noble, élevée; & la lecture des anciens l'a-

tion de Castro.

voit nourri dans cet amour de la gloire & de la patrie, si commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers temps de sa sage & brillante administration, Cojè-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaie, sut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on assure, d'un pere Italien & d'une mere Grecque, étoit parvenu de l'esclavage, au ministere & au commandement des armées. Il s'étoit fait Musulman; il n'avoit aucune religion: mais il savoit faire usage de la haine que les Portugais avoient inspirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des soldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent destinés contre le Mogol ou contre les Patanes; & lorsque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, & fit le siege de la citadelle.

Cette place, située dans une petite isle, sur les côtes de Guzurate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes, dans le temps que les navigateurs ne s'écartoient pas des terres, & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été constamment l'objet de l'ambition des Portugais; & elle étoit enfin tombée sous leur domination du temps de d'Acunha. Mascarenhas, qui en étoit gouverneur au temps dont il s'agit ici, devoit avoir neuf cents hommes, & n'en avoit que trois cents. Le reste de sa garnison, par un abus dès-lors fort commun, faisoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit succomber, s'il n'eût reçu de prompts

prompts secours. Castro lui en fit passer sous la conduite de son fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut aussi, & sa mort ne ralentit pas le siege.

Castro établit des jeux funebres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de son fils aîné. Le second de ses fils présidoit aux jeux funéraires, & partit aussitôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à son frere. La garnison repoussoit tous les assauts, se signaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au-dessus de l'homme. *Heureusement*, disoit-on, *la providence avoit voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres & de lions, afin qu'ils ne détruisissent pas l'espece humaine.*

Castro amena lui-même un plus grand secours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré si on livreroit bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, imposa silence, & dit : *J'ai écouté, il faut combattre.* C'étoit l'avis de Castro. Les Portugais marcherent aux retranchemens, & remporterent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer ; les fonds manquoient, & Castro les emprunta en son nom.

Il voulut, à son retour dans Goa, donner à son armée les honneurs du triomphe, à la maniere des anciens. Il pensoit que ces honneurs serviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, & que le faste de cette cérémonie imposeroit à l'imagination des peuples. Les portes, à

son entrée, furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étoient tapissées; les femmes, parées magnifiquement, étoient aux fenêtres, & jettoient des fleurs & des parfums sur les vainqueurs. Le peuple dansoit au son des instrumens. On portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuses, qui marchoient en ordre. Le vice-roi, couronné de feuilles de palmier, étoit monté sur un char superbe; les généraux ennemis suivoient son char, les soldats prisonniers marchoient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés, paroissoient renversés & traînans sur la poussiere : on faisoit suivre l'artillerie & les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée, relevoient la pompe de cet appareil. Vers, chansons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits la trouverent ridicule, & les bigots l'appellerent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion, *que Castro avoit vaincu en héros chrétien, & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

XXVI. Les Portugais s'amolissent & ne sont plus redoutables.

La vigueur des Portugais, que Castro avoit ranimée, ne se soutint pas long-temps; & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les classes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir, dans les villes principales, des troncs, où tous les particuliers pouvoient jetter des mémoires, & lui donner des avis. Un semblable établissement pourroit être fort utile, & réformer les abus chez une nation éclairée où il y auroit encore des mœurs : mais chez une nation superstitieuse & corrompue, quel bien pouvoit-il faire ?

Il ne restoit plus aucun des premiers conquérans de l'Inde; & leur patrie, épuisée par un trop grand nombre d'entreprises & de colonies, n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissemens Portugais étoient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens, avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs peres. Ils ne conserverent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. C'étoient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs, par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient les naturels du pays; ils se déchiroient entre eux. Le gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains assuroient l'impunité à tous les crimes.

L'isle d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme; &, sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Genulio, ayant armé ses concitoyens, assembla les Portugais, & leur dit: » Les cruels affronts que nous avons reçus de vous, » demanderoient des effets, & non des paroles. » Cependant, écoutez. Le Dieu que vous nous » prêchez se plaît, dites-vous, dans les actions » vertueuses des hommes; & le vol, le meurtre, » l'impudicité, l'ivrognerie, sont vos habitudes; » tous les vices sont entrés dans vos ames. Nos » mœurs & les vôtres ne peuvent s'accorder. En » vain la nature l'avoit prévu, en nous séparant par » des mers immenses: vous avez franchi ces bar-

» rieres. Cette audace, dont vous osez vous enor-
» gueillir, est une preuve de la corruption de vos
» cœurs. Croyez-moi, laissez en paix des peuples
» qui vous ressemblent si peu; allez habiter avec
» des hommes aussi féroces que vous : votre com-
» merce seroit le plus funeste des fléaux dont votre
» Dieu pourroit nous accabler. Nous renonçons,
» pour toujours, à votre alliance. Vos armes sont
» meilleures que les nôtres : mais nous avons pour
» nous la justice, & nous ne vous craignons pas.
» Les Itons sont d'aujourd'hui vos ennemis décla-
» rés; fuyez leur pays, & gardez-vous d'y repa-
» roître. «

Ce discours, qui, trente ans auparavant, auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

XXVII. Il se forme une conspiration générale contre les Portugais. Comment Ataïde la dissipe.

Egalement détestés par-tout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrerent dans cette ligue, & pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien, qui, sans l'excès de son fanatisme, auroit été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde, & tous les Portugais qui s'étoient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale étoit qu'il falloit abandonner les possessions éloignées, & rassembler ses forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avoit fait trop d'établissemens, il ne consentit pas à les sacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conserver; & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrein.* Aussi-tôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, & fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Baçaim. Le roi d'Achem fit le siege de Malaca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chasser d'Onor.

Ataïde, au milieu des soins & des embarras du siege de Goa, envoya cinq vaisseaux à Surate : ils firent relâcher les Portugais, détenus par Agalachem. Treize bâtimens partirent pour Malaca : le roi d'Achem & ses alliés, leverent le siege de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les navires, qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta, qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défense de l'Inde. *Nous y suffirons*, dit Ataïde, *l'état est dans le besoin, & il ne faut pas tromper son espérance.* Cette réponse étonna, & la flotte partit. Dans le temps que la capitale se voyoit le plus vivement pressée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, & des vaisseaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité étoit sans bornes, voulut s'y opposer. *Monsieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires ; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais, arrivés d'Europe, firent, au siege de Goa, des prodiges de valeur. Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs, malgré ses défenses, sortoient en secret la nuit, pour aller attaquer les assiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit si absolument sur la force de ses armes, qu'il ne crût devoir employer

la politique. Il fut instruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ses maîtresses, qu'il avoit amenée à son camp. Cette femme se laissa corrompre, & lui vendit les secrets de son amant. Idalcan s'apperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce prince, qui voyoit ses tentes ruinées, ses troupes diminuées; ses éléphans tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le genie d'Ataïde, leva le siege, & se retira la honte & le désespoir dans le cœur.

Le brave Ataïde descendit au-dessous de son caractere, en corrompant la maîtresse d'Idalcan. Celle-ci resta dans le sien, en trahissant son amant. Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son souverain, balanceroit-elle de vendre l'honneur de son souverain, à celui qui saura mettre un prix proportionné à sa perfidie? Si une femme étoit capable d'inspirer de grandes choses à son roi, elle auroit assez d'élévation dans l'ame pour dédaigner de devenir sa courtisane; & lorsqu'elle se résoudra à accepter ce titre avilissant, lorsque peut-être elle sera assez lâche pour s'en tenir honorée, que peut en attendre la nation? La corruption des mœurs de son amant, la corruption des mœurs de ses favoris; la déprédation du fisc, l'élévation des hommes les plus ineptes & les plus infâmes aux places les plus importantes; la honte d'un long regne. Souverains, un homme de mœurs austeres vous interdiroit toute liaison illicite! mais si vos pénibles fonctions sollicitent notre indulgence, du moins que votre vice soit couvert par de grandes vertus. Ayez une maîtresse, s'il faut que vous en ayiez une: mais qu'étrangere aux affaires publiques, son district soit restreint à la surintendance momentanée de vos amusemens.

Ataïde vole sur le champ au secours de Chaul, assiégée par Nizamaluc, roi de Cambaie, qui avoit plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avoit été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta sur une armée nombreuse, & aguerrie par un long siege.

Ataïde marcha ensuite contre le Zamorin, le battit, & fit avec lui un traité, par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Telle fut la fin désastreuse d'une conspiration ourdie avec beaucoup de concert, d'art & de secret contre des usurpateurs insolens & oppresseurs. On gémit de la défaite de tant de peuples, & l'on souhaiteroit que les talens, que les vertus d'Ataïde eussent été employés dans une meilleure cause. Pour concilier l'admiration qu'inspire ce héros, avec la liberté des Indes, je lui désirerois une mort glorieuse.

Les Portugais redevenoient dans tout l'Orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un seul vaisseau, commandé par Lopès-Carasco, se battit pendant trois jours contre la flotte entiere du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que son pere avoit été tué : *C'est*, dit-il, *un brave homme de moins ; il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaisseau ; & traversant en vainqueur la flotte ennemie, se rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui suivent le courage : tant est puissant sur les nations, même les plus corrompues, l'ascendant d'un grand homme. Thomas de Souza venoit de

faire esclave une belle femme, promise, depuis peu, à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jetter à ses pieds, & partager ses fers. Souza fut témoin de leur entrevue : ils s'embrassoient; ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portugais; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, & réprima l'abus le plus nuisible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de son administration.

XXVIII. Etat où tombe le Portugal, subjugué par l'Espagne.

Un gouvernement est toujours une machine très-compliquée qui a son commencement, ses progrès & son moment de perfection, lorsqu'il est bien conçu; son commencement, ses progrès & son moment d'extrême corruption, lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un & l'autre cas, il embrasse un si grand nombre d'objets, tant au dedans qu'au dehors, que sa dissolution amenée, soit par l'imbécillité du chef, soit par l'impatience des sujets, ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir, une nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie, à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal, par l'indolence ou la foiblesse du souverain, incapable de tenir les rênes de l'empire; le sang est épargné, mais la nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent & se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les nations adjacentes tournent autour, comme on voit dans les

campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans effort d'une contrée sans défense. Alors les peuples passent sous un état pire qu'au sortir de la barbarie. Les loix du conquérant luttent contre les loix du peuple conquis; les usages de l'un contre les usages de l'autre; ses mœurs contre ses mœurs; sa religion contre sa religion; sa langue se confond avec un idiome étranger. C'est un cahos dont il est difficile de présager la fin; un cahos qui ne se débrouille qu'après le laps de plusieurs siecles, & dont il reste des traces que les événemens les plus heureux n'effacent jamais entiérement.

Telle est l'image du Portugal à la mort du roi Sébastien, jusqu'à ce que ce royaume passa peu à peu sous la domination de Philippe II. Alors, les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie. Quelques-uns se rendirent indépendans; d'autres se firent corsaires, & ne respecterent aucun pavillon. Plusieurs se mirent au service des princes du pays, & ceux-là devinrent presque tous ministres ou généraux : tant leur nation avoit encore d'avantages sur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à sa fortune; ils agissoient sans zele & sans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient partagées en trois gouvernemens, qui ne se prêtoient aucun secours, & dont les projets & les intérêts devinrent différens. Les soldats & les officiers étoient sans discipline, sans subordination, sans amour de la gloire. Les vaisseaux de guerre ne sortoient plus des ports, ou n'en sortoient que mal armés. Les mœurs se dépraverent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorsqu'une nation libre, éclairée & to-

lérante se montra dans l'Inde, & leur en disputa l'empire.

XXIX. Quelles sont les autres causes qui amenent la ruine des Portugais dans l'Inde.

On peut dire que dans le temps des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques sur le commerce, sur la puissance réelle des états, sur les avantages des conquêtes, sur la maniere d'établir & de conserver des colonies, & sur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour se rendre aux Indes & en rapporter des marchandises, étoit sage. Les bénéfices que faisoient les Vénitiens par des voies plus détournées, avoient excité une juste émulation dans les Portugais : mais une si louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation se trouvant tout-à-coup maîtresse du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre, ne fut bientôt composée que de marchands, de facteurs & de matelots, que détruisoient de longues navigations. Elle perdit aussi le fondement de toute puissance réelle, l'agriculture, l'industrie nationale & la population. Il n'y eut pas de proportion entre son commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore ; elle voulut être conquérante, & embrassa une étendue de terrein, qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conserver sans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuisoit sans cesse en soldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuse ne lui permit pas d'admettre au rang de ses citoyens, les peuples de l'Orient & de l'Afrique ; & il lui falloit par-tout, & à tout moment, combattre ses nouveaux sujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ses

projets de commerce en projets de conquêtes, la nation, qui n'avoit jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, & quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues, les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lasserent ; & ils ravirent de force, aux Indiens, ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus excessive richesse, la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches, que ceux qui avoient possédé quelque emploi dans les Indes ; & le laboureur, qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans son travail, les artisans, qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misere.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'étoit occupée de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à se montrer dans ce doux climat, pour y dominer ; que le commerce de ces contrées seroit une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples qui, jusqu'alors, en avoient été les maîtres ; que les trésors qu'on y puiseroit éleveroient l'état, malgré les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguerent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres oserent dire que pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures ; que les

guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres, énerveroient, pour jamais, le royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attireroit, par violence ou par séduction, les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise, susciteroit à la couronne des ennemis puissans, qu'il lui seroit impossible de repousser. Inutilement on entreprit, quelque-temps après, de détromper des hommes sages, en leur montrant les Indiens soumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés; l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes & leur expérience les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demanderent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses, poussées au dernier période. Le temps, ce juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

XXX. Etat actuel des Portugais dans l'Inde.

De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans les mers d'Asie, il ne leur reste que Macao, une partie de l'isle de Timor, Daman, Diu & Goa. Les liaisons que ces misérables établissemens entretenoient entre eux; celles qu'ils avoient avec le reste de l'Inde & avec le Portugal, étoient très-languissantes. Elles se sont encore resserrées, depuis qu'on a établi à Goa une compagnie exclusive pour la Chine & pour le Mozambique.

Actuellement, Macao envoie à Timor, à Siam, à la Cochinchine, quelques foibles bâtimens de peu de valeur. Il en envoie cinq ou six à Goa, chargés de marchandises rebutées à Canton, & qui, la plupart, appartiennent à des négocians Chinois. Ces derniers navires se chargent en retour du bois de sandal, de safran d'Inde, du gingembre, du poivre,

des toiles, de tous les objets que Goa a pu traiter sur la côte de Malabar, ou à Surate, avec son vaisseau de soixante canons, avec ses deux frégates, & avec ses six chaloupes armées en guerre.

Il résulte de cette inaction, que la colonie ne peut fournir annuellement pour l'Europe, que trois ou quatre cargaisons, dont la valeur ne passe pas 3,175,000 livres, même depuis 1752, que ce commerce a cessé d'être sous le joug du monopole, si l'on en excepte le sucre, le tabac en poudre, le poivre, le salpêtre, les perles, le bois de sandal & d'aigle, que la couronne continue à acheter & à vendre exclusivement. Les bâtimens qui les portoient, relâchoient autrefois au Brésil ou en Afrique, & y vendoient une partie de leurs marchandises: mais depuis quelque temps ils sont obligés de faire directement leur retour dans la métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la subjuguerent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, est devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Autrefois un vice-roi, & depuis 1774 un gouverneur-général, despote & cruel; une milice turbulente & indisciplinée, formée par six mille deux cents soixante-seize soldats noirs ou blancs; des magistrats d'une vénalité publique; une administration avide & injuste: tous ces genres d'oppression qui anéantiroient le peuple le plus vertueux, peuvent-ils régénérer une nation paresseuse, dégradée & corrompue? Que la cour de Lisbonne ouvre enfin les yeux; & bientôt un pavillon, oublié depuis long-temps, reprendra quelque considération. Il ne figurera point parmi les grandes puissances commerçantes: mais il pourra, sans éclat, enrichir son pays. Nous allons voir

dans l'exemple des Hollandois, dont les entreprises vont nous occuper, ce que peut un petit peuple, quand la patience, la réflexion & l'économie dirigent ses spéculations.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SECOND.

Etablissemens, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales.

LA république de Hollande offre en naissant un grand spectacle aux nations; & doit rester un puissant objet d'intérêt pour nous, & de curiosité pour notre postérité la plus reculée. Son industrie & son audace ont éclaté par-tout: mais plus particuliérement sur les mers & le continent des Indes. Avant de la suivre dans ces vastes régions, nous remonterons jusqu'à l'époque la plus ancienne de son histoire. C'est sur-tout dans un ouvrage de la nature

de celui-ci, qu'il convient d'embrasser d'un coup-d'œil rapide, tout ce qui peut caractériser le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même, si ce qu'elle étoit à son origine annonçoit ce qu'elle est devenue depuis; & si les dignes compagnons de Civilis, qui braverent la puissance Romaine, se retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, sous les auspices de Nassau, repousserent la sombre & odieuse tyrannie de Philippe II.

I. Anciennes révolutions de la Hollande.

C'est une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siecle avant l'ere chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Hesse, allerent s'établir dans l'isle que forment le Waal & le Rhin, sur un terrein marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnerent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur district, & commandoient les troupes, étoient choisis, comme les rois, dans les assemblées générales. Cent personnes, prises dans la multitude, servoient de surveillans à chaque comte, & de chefs aux différens hameaux. La nation entiere étoit, en quelque sorte, une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie, lorsque César passa les Alpes. Ce général Romain battit les Helvétiens, plusieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains, qui avoient passé le Rhin, & poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace & le succès tenoient du prodige,

prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains, trop passionnés pour leur patrie, assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome : mais ils se soumirent, en effet, à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, & qu'ils seroient assujettis seulement au service militaire.

César ne tarda pas à distinguer les Bataves, des peuples vaincus & soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappellé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au sénat; quand, assuré de l'empire absolu que le temps & son caractere lui avoient donné sur les légions & les auxiliaires, il attaqua ses ennemis en Espagne, en Italie, en Asie : ce fut alors que, reconnoissant les Bataves pour les plus sûrs instrumens de ses victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de freres du peuple Romain*.

Révoltés dans la suite des injustices de quelques gouverneurs, ils suivirent cet instinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils se montrerent ennemis aussi redoutables, qu'alliés fideles : mais ces troubles s'appaiserent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'est arrivé depuis, se fut relâchée des vertus mâles & des principes austerent qui avoient posé les fondemens de son élévation; lorsque ses loix eurent perdu leur force, ses armées leur discipline, ses citoyens leur amour pour la patrie; les Barbares, que la terreur du nom Romain avoit poussés vers le Nord, & que la violence y avoit contenus, se déborderent vers le Midi. L'empire s'écroula de tous côtés, & ses plus belles provinces

devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais cessé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs, en particulier, lui arracherent les Gaules ; & la Batavie fit partie du vaste & brillant royaume que ces conquérans fonderent dans le cinquieme siecle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens presque inséparables des états naissans, & trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince, & tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangeres, ou en proie à la fureur des dissentions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins ; & plus souvent, des peuples venus du Nord porterent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, & de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sapperent les fondemens du trône, & avilirent, par leur audace, les loix & la religion. L'anarchie & le despotisme se succéderent avec une rapidité, qui ôtoit aux plus confians jusqu'à l'espoir d'un avenir supportable. L'époque brillante du regne de Charlemagne, ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, & que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retomberent, après sa mort, dans le cahos d'où elles étoient sorties sous Pepin, son pere, & plus encore sous lui-même. L'empire François, dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Celui de ses petits-fils, dont la Germanie fut le partage, obtint encore la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excursions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens finit au commencement du dixieme siecle. Comme les

autres princes François n'avoient ni le courage, ni les forces néceſſaires pour faire valoir leurs droits, les Germains briſerent aiſément un joug étranger. Ceux de la nation, qui, ſous l'autorité du monarque, régiſſoient les cinq cercles dont l'état étoit composé, choiſirent un d'entre eux pour chef. Il ſe contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puiſſans, que des devoirs plus gênans auroient pu pouſſer à une indépendance entiere. Leurs obligations ſe réduiſirent au ſervice féodal.

Les Comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé juſqu'alors qu'une juriſdiction précaire & dépendante, acquirent, à cette époque mémorable, les mêmes droits que tous les grands vaſſaux d'Allemagne. Ils augmenterent dans la ſuite, leurs poſſeſſions par les armes, par les mariages, par les conceſſions des empereurs, & réuſſirent, avec le temps, à ſe rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entrepriſes injuſtes qu'ils formerent contre la liberté publique, n'eurent pas le même ſuccès. Leurs ſujets ne furent, ni intimidés par les violences, ni ſéduits par les careſſes, ni corrompus par les profuſions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités, furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis; du comte, des nobles & des villes. L'eſprit républicain étoit encore l'eſprit dominant de la nation; lorſque des événemens extraordinaires la firent paſſer ſous la domination de la maiſon de Bourgogne, qui étoit déjà puiſſante, & qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés, qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cet état, formé ſucceſſivement de pluſieurs autres états, ſeroit d'un grand poids dans le ſyſtême politique de l'Europe. Le génie de ſes habitans, l'avantage de ſa ſituation, ſes forces

réelles : tout lui préſageoit un agrandiſſement preſque ſûr & fort conſidérable. Un événement qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition, déconcerta des projets & des eſpérances, qui ne devoient pas tarder à ſe réaliſer. La ligne maſculine s'éteignit dans cette maiſon ; & Marie, ſon unique héritiere, porta en 1477 dans la maiſon d'Autriche, le fruit de pluſieurs haſards heureux, de beaucoup d'intrigues, & de quelques injuſtices.

A cette époque, ſi célébre dans l'hiſtoire, chacune des dix-ſept provinces des Pays-Bas avoit des loix particulieres, des privileges fort étendus, un gouvernement preſque iſolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuſe, de laquelle dépendent également le bonheur & la ſureté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiariſé les peuples avec cette eſpece de cahos, & ils ne ſoupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'adminiſtration plus raiſonnable. Le préjugé étoit ſi ancien, ſi général & ſi affermi, que Maximilien, Philippe & Charles, ces trois premiers princes Autrichiens, qui jouirent de l'héritage de la maiſon de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils ſe flatterent que quelqu'un de leurs ſucceſſeurs trouveroit des circonſtances favorables, pour exécuter avec ſureté, ce qu'ils ne pouvoient ſeulement tenter ſans riſque.

II. Fondation de la République de Hollande.

Alors ſe préparoit en Europe une grande révolution dans les eſprits. La renaiſſance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie & de la bouſſole, amenoient le moment où la raiſon humaine devoit ſecouer le joug d'une partie des préjugés, qui avoient pris naiſſance dans les temps de barbarie.

Beaucoup de bons eſprits étoient guéris des ſuperſtitions Romaines. Ils étoient bleſſés de l'abus

que les papes faisoient de leur autorité; des tributs qu'ils levoient sur les peuples; de la vente des expiations, & sur-tout de ces subtiles absurdités, dont ils avoient chargé la religion simple de Jesus-Christ.

Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencerent la révolution. Un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les nations du Nord. Quelques hommes éclairés aiderent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adopterent la religion des réformateurs; d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers, entraînerent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions; les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employerent plusieurs moyens; mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'esprit de fanatisme, qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Hussites. On releva les gibets, on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun souverain ne fit plus d'usage de ces moyens que Philippe II. Son despotisme s'étendoit sur toutes les branches de sa vaste monarchie; & le fanatisme y persécutoit ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infideles. Les Pays-Bas furent plus particuliérement le théâtre de ces violences; & des milliers de citoyens périrent sur l'échafaud. Ces peuples se révolterent. On vit alors se renouveller le spectacle que les Vénitiens avoient donné au monde plusieurs siecles auparavant. Un peuple qui fuyoit la tyrannie, & qui ne trouvoit plus d'asile sur la terre, alla le chercher sur les eaux. Sept petites provinces, au Nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivie-

res; souvent submergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues; n'ayant pour richesses que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fonderent une des plus riches, des plus puissantes républiques du monde, & le modele, peut-être, des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux : mais si les Hollandois commencerent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Espagnoles, qu'ils avoient à combattre, étoient les meilleures de l'Europe : elles eurent d'abord des avantages. Peu-à-peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils résisterent avec constance; ils s'instruisirent par leurs fautes même, par l'exemple de leur ennemi, & ils le surpasserent enfin dans la science de la guerre. La nécessité de disputer pied à pied le terrein étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état si foible dans sa naissance, chercha des armes & de l'appui par-tout où elle put en espérer. Elle donna des asiles aux pirates de toutes les nations, dans le dessein de s'en servir contre les Espagnols; & ce fut-là le fondement de sa puissance maritime. Des loix sages, un ordre admirable, une constitution qui conservoit l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Espagnole. Elle avoit déjà du commerce, & celui qui convenoit le mieux à sa situation. Ses vaisseaux faisoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui : ils se chargeoient des marchandises d'une nation, pour le porter à l'autre. Les villes anséatiques, & quelques villes d'Italie, étoient en possession de ces transports : les Hollan-

dois, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes.

Leurs négocians prirent de l'ambition, & aspirerent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandises des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ses nouveaux sujets, toute relation avec ses ennemis. Ce despote ne prévoyoit pas, qu'une interdiction qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandois, les rendroit, en effet, plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le succès de leurs opérations navales, on peut penser que, contens de couvrir de leurs vaisseaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas songé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impossibilité de maintenir leur commerce sans les productions de l'Orient, les força à sortir d'une sphere, peut-être trop étroite pour la situation où ils se trouvoient. On résolut d'aller puiser ces richesses à leur source.

III. Premiers voyages des Hollandois aux Indes.

Il semble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaisseaux, & de les envoyer aux Indes: mais on n'avoit ni pilotes qui connussent les mers d'Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation, sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître; on craignit de voir les vaisseaux interceptés, dans une route de six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine & au Japon, par les mers du Nord. La route devoit être plus courte & plus sûre. Les Anglois avoient fait cette tentative sans succès; les

Hollandois la renouvellerent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam, que s'ils vouloient le tirer de prison, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit, en effet, instruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la maniere dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions; on paya ses dettes. Les lumieres étoient telles qu'il les avoit promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formerent une association, sous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confierent, en 1595, quatre vaisseaux, pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage, étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il seroit possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, & se rendit aux isles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java : mais les Portugais, quoique haïs, & sans établissement dans l'isle, lui susciterent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats, qu'il fut contraint de livrer, & repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses & beaucoup d'espérances. Il ramenoit avec lui des Negres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de

Malaca, un Japonois, & enfin Abdul, pilote de Guzurate, plein de talens, & qui connoissoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman, & les lumieres qu'on devoit à son voyage, les négocians d'Amsterdam conçurent le projet d'un établissement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre; qui les approcheroit des isles où croissent des épiceries plus précieuses; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon; & qui, de plus, seroit éloigné du centre de la puissance Européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. Van-Neck, chargé en 1598, avec huit vaisseaux, d'une opération si importante, arriva dans l'isle de Java, où il trouva les habitans indisposés contre sa nation. On combattit; on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, servirent les Hollandois. On leur laissa faire le commerce; & bientôt ils expédierent quatre vaisseaux avec beaucoup d'épiceries & quelques toiles. L'amiral, avec le reste de sa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chassé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour les chasser des autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces isles; il fit des traités avec quelques souverains, & il revint en Europe chargé de richesses.

La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation. Il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Provinces-Unies.

Bientôt ces associations, trop multipliées se nuisirent les unes aux autres, par le prix excessif où la fureur d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde, & par l'avilissement où la nécessité de ven-

dre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes ſur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuiſſance où ſe trouvoit chacune d'elles ſéparément, de réſiſter à un ennemi redoutable, qui ſe faiſoit un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur ſecours.

IV. Etabliſſement de la Compagnie des Indes.

Les Etats-Généraux réunirent, en 1602, ces différentes ſociétés en une ſeule, ſous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des forteresses, de choiſir les gouverneurs, d'entretenir des garniſons, & de nommer des officiers de police & de juſtice.

Cette compagnie, ſans exemple dans l'antiquité, modele de toutes celles qui l'ont ſuivie, commençoit avec de grands avantages. Les ſociétés particulieres, qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes même. Le trop grand nombre de vaiſſeaux qu'elles avoient équipés, avoit donné des lumieres certaines ſur toutes les branches du commerce; avoit formé beaucoup d'officiers & de matelots; avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'expoſant d'abord que des gens ſans aveu & ſans fortune.

Tant de moyens réunis, ne pouvoient reſter oiſifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puiſſance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même, qui l'enrichiſſoit, augmentoit ſa force au dehors: mais qui pouvoit diminuer, avec le temps, le reſſort politique de la démocratie, qui eſt l'amour de l'égalité, de la frugalité, des loix & des citoyens.

Auſſi-tôt après ſon établiſſement, la compagnie fit partir pour les Indes, quatorze vaiſſeaux & quel-

ques yachts, sous les ordres de l'amiral Warwick, que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce, & de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'isle de Java; il en bâtit un dans les états du roi de Johor; il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut à combattre souvent les Portugais, & il remporta presque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçans, il eut à détruire les préventions répandues contre sa nation, qu'ils avoient représentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais, apprit bientôt aux peuples d'Asie laquelle des deux nations avoit sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à se faire une guerre sanglante.

Quel dut être l'étonnement des Indiens, témoins de ces grands combats? Combien leur cœur devoit tressaillir de joie, en voyant leurs tyrans s'acharner à leur destruction mutuelle? Avec quels transports ils devoient bénir une providence vengeresse des maux qu'on leur avoit faits? Jusqu'où ne devoit pas monter leur espérance, puisque de quelque côté que le sang fût répandu, c'étoit celui d'un oppresseur ou d'un ennemi.

V. Guerres des Hollandois & des Portugais.

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoissance des mers, l'habitude du climat, & les secours de plusieurs nations qui les détestoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par le sentiment pressant de leurs besoins; par l'espoir de donner une stabilité entiere à une indépendance qu'on leur disputoit encore; par l'ambition de fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres; par une haine que la diversité de re-

ligion rendoit implacable. Ces passions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté nécessaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de se conduire avec précaution. Leur douceur & leur bonne-foi leur concilioient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarerent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandois faisoient passer continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux & des troupes; & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes; de les faire soutenir par l'escadre qu'on avoit entretenue jusqu'alors dans l'Inde; de réparer les places fortes, & d'en renouveller les garnisons. On pouvoit penser qu'elle désiroit l'abaissement de ses nouveaux sujets, qui ne lui paroissoient pas assez soumis, & qu'elle fondoit la perpétuité de son empire, sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même, elle lui enlevoit ses citoyens, qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres contrées de l'Europe où elle faisoit la guerre.

Cependant la balance fut long-temps égale, & les événemens assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée aux Indes, n'avoient eu à combattre sur mer que de foibles navires, mal construits, mal armés, mal défendus; & sur le continent, que des hommes efféminés, des despotes voluptueux, des esclaves tremblans : au lieu que ceux qui venoient leur arracher le sceptre de l'Asie, devoient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs; emporter d'assaut des forteresses réguliérement construites; vaincre & subjuguer des Européens, enorgueillis par un siecle de victoires, & par la fondation d'un empire immense.

Le temps arriva enfin, où les Portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un roi de Perse. Ce prince ayant demandé à un ambassadeur, arrivé de Goa, combien de gouverneurs son maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'ambassadeur. *Tant pis*, répliqua le monarque : *sa puissance, dans un pays où il se commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-temps.*

On ne vit pas pourtant durant cette guerre, dans les Hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoient signalé les entreprises des Portugais : mais on leur vit une suite, une persévérance immuables dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives, avec de nouvelles forces & des mesures plus sages. Ils ne s'exposoient jamais à une défaite entiere. Si, dans un combat, ils avoient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiroient ; & comme ils ne pouvoient jamais se résoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetoit des marchandises, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds, qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandois ne faisoient pas toujours de grandes choses : mais ils n'en faisoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avoient fait plus de guerres, peut-être, pour s'illustrer que pour s'agrandir. Les Hollandois suivirent leur premier dessein, sans se laisser détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquêtes ruineuses.

Dès 1601 ils avoient cherché, & en 1607 ils chercherent encore à s'ouvrir les ports du vaste em-

pire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les intrigues de leurs missionnaires, leur en firent refuser l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refusé aux prieres, & ils se déterminerent à intercepter les vaisseaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte Portugaise, sortie de Macao, alloit fondre sur les pirates, lorsqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre; l'impossibilité de se radouber dans des mers où l'on manquoit d'asile; la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand empire où l'on étoit intéressé à le conserver : tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-temps.

Quelques années après, les Hollandois assiégerent une place, dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouerent dans leur entreprise : mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent servir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao, à former une colonie dans les isles des Pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des temps de sécheresse, & de vivres dans tous les temps. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avantages solides; parce que dans le continent voisin, on empêchoit, avec la plus grande sévérité, toute liaison avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux si près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéroient de rendre utile, lorsqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formose, avec l'assurance, que les marchands Chinois auroient une liberté entiere d'aller traiter avec eux.

VI. Les Hollandois s'établissent à Formose.

Cette isle, quoique située vis-à-vis de la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas soumise à l'empire de la Chine, qui n'a point la

passion des conquêtes; & qui par une politique inhumaine & mal-entendue, aime mieux laisser périr une partie de sa population, que d'envoyer la surabondance de ses sujets dans des terres voisines. On trouva que Formose avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans, à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroissoient descendus des Tartares de la partie la plus septentrionale de l'Asie. Vraisemblablement la Corée leur avoit servi de chemin. Ils vivoient, la plupart, de pêche ou de chasse, & alloient presque nus.

Les Hollandois, après avoir pris sans obstacle toutes les lumieres que la prudence exigeoit, jugerent que le lieu le plus favorable pour un établissement, étoit une petite isle voisine de la grande. Ils trouvoient dans cette situation trois avantages considérables, une défense aisée, si la haine ou la jalousie cherchoient à les troubler; un port formé par les deux isles; la facilité d'avoir dans toutes les moussons, une communication sûre avec la Chine : ce qui auroit été impossible dans quelque autre position qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie se fortifioit insensiblement sans éclat, lorsqu'elle s'éleva tout d'un coup à une prospérité qui étonna toute l'Asie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares, qu'elle dut ce bonheur inespéré. Ainsi les torrens engraissent les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas se soumettre au vainqueur, se réfugierent à Formose. Ils y porterent l'activité, qui leur est particuliere, la culture du riz & du sucre, & y attirerent des vaisseaux sans nombre de leur nation. Bientôt l'isle devint le centre de toutes les liaisons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées, voulurent former. En peu d'années, elle se trouva

le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient sur de plus grands succès encore, lorsque la fortune trompa leurs espérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obscurité, s'étoit fait pirate par inquiétude, & par ses talens, étoit parvenu à la dignité de grand-amiral. Il soutint long-temps les intérêts de sa patrie contre les Tartares : mais voyant que son maître avoit succombé, il chercha à faire sa paix. Arrêté à Pekin, où on l'avoit attiré, il s'y vit condamné, par l'usurpateur, à une prison perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoisonné. Sa flotte servit d'asile à son fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille & de sa patrie, & qui imagina qu'il pourroit exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réussissoit à s'emparer de Formose. Il l'attaque, & prend à la descente le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande, déterminer ses compatriotes à capituler, ce républicain se souvient de Régulus : il les exhorte à tenir ferme, & tâche de leur persuader, qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paye sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour me mettre à couvert, j'ai appesanti le joug, & peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois, & le siege commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais

vais état; que les munitions de guerre & de bouche n'y fussent pas abondantes; que la garnison fût foible, & que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi, se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opiniâtre. Forcé, au commencement de 1662, de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer, furent inutiles; & l'on fut réduit, dans la suite, à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance, que les autres nations.

Il pourroit paroître singulier, qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683, que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins, aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais outre que le caractere soupçonneux de la nation à laquelle cette isle appartient, ne permettoit pas d'espérer, de sa part, cette complaisance, on peut assurer que ce seroit une mauvaise entreprise. Formose n'étoit un poste important, que lorsque les Japonois pouvoient y naviguer, & lorsque ses productions étoient reçues sans restriction au Japon.

VII. Commerce des Hollandois avec le Japon.

Cet empire avoit servi en 1600 de refuge à quelques Hollandois qui avoient fait naufrage à l'isle de Bango : mais ce ne fut qu'en 1609 qu'il reçut des navires de la compagnie.

Depuis près d'un siecle, le gouvernement avoit changé au Japon. Un tyran avoit rendu féroce un peuple magnanime. Taycosama, de soldat devenu général, & de général empereur, avoit usurpé tous les pouvoirs, anéanti tous les droits. Après avoir dépouillé le daïri du peu qui lui étoit resté

d'autorité, il avoit subjugué tous les petits rois du pays. Le comble de la tyrannie, est d'établir le despotisme par les loix. Taycosama fit plus encore; il le cimenta par des loix sanguinaires. Sa législation civile ne fut qu'un code criminel, où l'on ne voyoit que des échafauds, des supplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonois vit l'esclavage, il prit les armes: le sang coula dans tout l'empire; & quoiqu'il semble que la liberté doive être plus courageuse que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à se venger. Une inquisition publique & secrete consterna les citoyens: ils devinrent espions; délateurs, accusateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appellerent crimes d'état, & les discours imprudens, crimes de lese-majesté. La persécution fut érigée en législation. Il fallut noyer successivement trois générations dans leur propre sang, & des peres rebelles donnerent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siecle, qu'un cachot rempli de criminels, & un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les sujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient souvent par des crimes qui, sous le despotisme, ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils se punissoient de leur esclavage, ou se vengeoient de la tyrannie, en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à souffrir. Ce fut le christianisme que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonois, le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchoient une

religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine. Elle étoit trop simple, trop raisonnable, cette doctrine, pour des insulaires, dont l'imagination, naturellement inquiete, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement. Quelques dogmes du christianisme, assez semblables à ceux des Budsoïstes ; le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnerent des prosélytes aux missionnaires Portugais. Mais, indépendamment de cette conformité, on se seroit fait chrétien au Japon, seulement par haine du prince.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aima un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycosama leva un sceptre de fer, & frappa sur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, & la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des bûchers, & des millions de victimes s'y précipiterent. Les empereurs du Japon enchérirent sur ceux de Rome dans l'art de persécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du sang innocent des martyrs. Ce fut une semence de christianisme, mais aussi de sédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province d'Arima, s'armerent au nom, & pour le nom de *Christ* : ils se défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en survécut pas un seul au carnage, excité par la persécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient soutenus durant toute cette grande crise. Cependant, depuis long-temps, le gouvernement & le peuple étoient mécontens d'eux.

Ils s'étoient rendus suspects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conspirations secretes; & odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais, comme on avoit pris l'habitude des marchandises qu'ils apportoient, & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer, ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandois, qui, depuis quelque temps, étoient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette disgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement; qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrite; que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie; qu'ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue & de domination les eût saisis; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance Japonoise, ils furent dépouillés de la liberté & des privileges dont ils jouissoient.

Depuis 1641, ils sont relégués dans l'isle artificielle de Decima, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent; & la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, les voiles, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espece de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée; & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires, chargés de régler le prix & la

quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siecle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est le témoin; & que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractere.

Des draps d'Europe, des soies, des toiles peintes, du sucre, des bois de teinture, quelques épiceries, principalement du poivre & du girofle : telles sont les marchandises qui sont portées au Japon. Les retours ordinaires étoient très-considérables dans le temps d'une liberté indéfinie. Après les gênes, il ne fut annuellement expédié de Batavia que trois bâtimens qu'il fallut bientôt réduire à deux. Depuis douze ans même, on n'envoie alternativement qu'une & deux foibles cargaisons; soit que l'acheteur ait exigé cette réduction, soit que le vendeur y ait été déterminé par la médiocrité des bénéfices. Suivant les réglemens, tous les effets réunis ne devroient produire que 1,100,000 livres: mais, quoique vraisemblablement cet ordre ne soit pas exécuté à la rigueur, on est assuré que le gain ne passe pas 50,000 livres. Il seroit plus considérable, sans l'obligation imposée aux Hollandois, d'envoyer tous les ans à la capitale de l'Empire, un ambassadeur chargé de présens. Le payement se fait avec le meilleur cuivre de l'univers qui se consomme dans le Bengale, sur la côte de Coromandel & à Surate; il se fait aussi avec du camphre que l'Europe emploie, lorsqu'il a été purifié à Amsterdam.

Les agens de la compagnie sont plus heureux que le corps qu'ils servent. Par une hospitalité, qui est particuliere au Japon, on leur donne, dès leur arrivée, des courtisanes qu'ils peuvent garder jusqu'à leur départ. Ces filles ne servent pas seu-

lement à leurs plaisirs, mais encore à leur fortune. C'est par ce moyen qu'ils introduisent dans le pays, & l'écaille de tortue dont les Japonois font leurs bijoux les plus recherchés, & le camphre de Sumatra qui, se trouvant assez parfait pour n'avoir pas besoin de l'opération du feu, est censé digne des autels.

En échange, ils reçoivent un or très-pur qui, aussi-bien que la marchandise, passe par les mains de leurs maîtresses, dont l'intelligence & la probité, dans la double négociation, sont également attestées.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'Empire avec les Hollandois, ne font pas un commerce plus étendu; & c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont enfermés, tout le temps que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espece de prison, composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, & défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions contre eux, depuis que, parmi les livres de philosophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires Européens les avoient chargés, à Canton, de les répandre; & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévérement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un despotisme le plus absolu de la terre, regarderont toute communication avec les étrangers, comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état, s'est ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adoucissant le caractere national. Le Japonois, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carriere libre au dehors, si l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu séditieux au dedans. Cette énergie de l'ame, qui est dégénérée en fanatisme, se seroit exaltée en industrie. La contemplation se seroit changée en action, la crainte des peines en amour du plaisir. Cette haine de la vie qui tourmente le Japonois enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans sa rage, auroit cédé, dans son ame, à la curiosité de courir les mers & de voir les nations. En changeant souvent de place & de climat, il eût insensiblement changé de mœurs, d'opinions, de caractere; & ce changement étoit un bien pour lui, comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce, on est moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; & le Japonois est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Egyptiens, & toutes les nations isolées qui ont été plus fortes, plus grandes & plus stables dans l'état de séparation qu'elles s'étoient imposé. Le genre-humain n'a rien gagné dans ces institutions singulieres. Mais l'esprit de commerce est utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens & les lumieres de chacune. Enfin, fut-il inutile ou funeste à certains peuples, il étoit nécessaire aux Japonois. Par le commerce, ils se seroient éclairés à la Chine, hu-

maniſés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

VIII. Les Moluques ſubiſſent le joug des Hollandois.

Heureuſement pour les Hollandois, ils avoient des reſſources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces iſles, les plus remarquables de la Zone Torride, lorſqu'ils chercherent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, après en avoir été long-temps poſſeſſeurs, s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Eſpagnols devenus leurs maîtres, & avec le temps, à leur céder ce commerce preſque entiérement. Les deux nations, toujours diviſées, toujours en guerre, parce que le gouvernement n'avoit eu ni le temps, ni l'adreſſe de détruire leur antipathie, ſe réunirent pour combattre les ſujets des Provinces-Unies. Ceux-ci, ſoutenus des naturels du pays, qui n'avoient pas encore appris à les craindre & à les haïr, acquirent peu à peu la ſupériorité. Les anciens conquérans furent chaſſés vers l'an 1621, & remplacés par d'autres auſſi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Auſſi-tôt que les Hollandois ſe virent ſolidement établis aux Moluques, ils chercherent à s'approprier le commerce excluſif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu ſe procurer. Ils ſe ſervirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laiſſer bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces princes ſe virent réduits à conſentir qu'on arrachât, des iſles laiſſées ſous leur domination, le muſcadier & le giroflier. Le premier de ces eſclaves couronnés reçoit, pour prix de ce grand ſacrifice, une penſion de 70,950 livres; &

le second, une d'environ 13,200 livres. Une garnison qui devroit être de sept cents hommes, est chargée d'assurer l'exécution du traité : & tel est l'état d'anéantissement où les guerres, la tyrannie, la misere, ont réduit des rois, que ces forces seroient plus que suffisantes, pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne falloit surveiller les Philippines, dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans, & qu'aucune nation étrangere ne soit reçue chez eux, les Hollandois n'y font qu'un commerce languissant ; parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoient pour payer les troupes, les commis & les pensions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte, par an, à la compagnie, 154,000 liv.

Elle se dédommage bien de cette perte, à Amboine, où elle a concentré la culture du giroflier.

L'arbre qui donne le girofle a le port du bouleau, l'écorce fine & lisse du hêtre. Son tronc, formé d'un bois très-dur, s'éleve peu & se partage en plusieurs branches principales, dont les rameaux se couvrent, en mars, de feuilles & de fleurs. Les feuilles sont toujours opposées, pointillées, lisses, entieres sur les bords, presque semblables pour la forme & la consistance à celles du laurier. Les fleurs, disposées en corymbe terminal, ont chacune un calice alongé, terminé par quatre dents, qui porte autant de pétales blancs & un grand nombre d'étamines. Le pistil renfermé dans le fond de ce calice, devient avec lui un fruit ovoïde rempli d'un seul noyau, & connu sous le nom de matrice de girofle. Ce même calice cueilli avant le développement des pétales &

la fécondation du pistil, est le clou proprement dit, dont la récolte fait le principal objet de la culture du giroflier. Elle commence en octobre & finit en février. Lorsque les clous ont acquis une couleur rougeâtre & une certaine fermeté, on les fait tomber avec de longs roseaux, ou en secouant fortement les branches de l'arbre, sur de grandes toiles ou sur un terrein bien nettoyé. Ils sont exposés ensuite pendant quelques jours à la fumée sur des claies recouvertes de grandes feuilles. Cette fumigation, à laquelle on devroit peut-être substituer l'étuve, est suivie de la dessiccation au soleil, qui est censée parfaite, lorsqu'en enlevant avec l'ongle une portion de l'enveloppe du clou, on apperçoit dans l'intérieur une belle couleur rouge.

Le giroflier veut un terrein gras & fertile. On favorise son accroissement en lui donnant de l'espace, & en arrachant les herbes & les arbrisseaux de son voisinage; ce qui a fait dire à quelques voyageurs, qu'il attiroit à lui tous les sucs nourriciers du sol qui le produit. Si on l'abandonnoit à lui-même, il s'éleveroit très-haut: mais on préfere, pour la facilité de la récolte, une tige basse & ramifiée dès son origine.

Les clous, qui ont été oubliés sur l'arbre, continuent à grossir jusqu'à l'épaisseur d'un demi-pouce. Ils sont alors propres à la germination, pourvu qu'on les mette aussi-tôt en terre, & ils produisent le giroflier qui ne donne des fleurs qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces fruits ou matrices, quoique inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandois ont coutume d'en confire avec du sucre; & dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure; ou ils s'en servent comme d'un remede agréable contre le scorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, pesant, gras, facile à casser, d'une odeur excellente, d'un goût chaud & aromatique, presque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, & y laissant une humidité huileuse quand on le presse. La grande consommation s'en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & sur-tout aux Indes, que l'on y méprise presque toutes les nourritures où il ne se trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs; on l'emploie aussi parmi les odeurs. On s'en sert peu dans la médecine : mais on en tire une huile dont elle fait un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine, quatre mille terreins, sur chacun desquels elle a d'abord permis, & s'est vu forcée vers l'an 1720, d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres, ce qui forme un nombre de cinq cents mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle; &, par conséquent, leur produit réuni s'éleve au-dessus d'un million pesant.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroissement, si les habitans d'Amboine; & des petites isles qui en dépendent, avoient voulu se livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les essais ont été heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence; parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est un peu différente dans les isles de Banda, situées à trente lieues d'Amboine. Ces isles sont au nombre de cinq. Deux sont in-

cultes & presque inhabitées ; les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers.

Le muscadier a le port & le feuillage du poirier. Son tronc peu élevé, est recouvert, ainsi que les branches, d'une écorce lisse & cendrée. Ses feuilles, disposées alternativement, sont ovales, aiguës, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, & répandent une odeur aromatique quand on les froisse. Aux fleurs, dont les caracteres n'ont pas encore été assez observés, succede le fruit recouvert d'un brou, semblable pour la forme à celui du noyer ordinaire, mais plus charnu & succulent. Ce brou, parvenu à sa maturité, acquiert une couleur jaune foncée, & laisse appercevoir, en s'ouvrant, une enveloppe plus intérieure, membraneuse, d'un beau rouge, fendue par intervalles, connue sous le nom de macis, appliquée immédiatement sur la coque mince & cassante qui renferme la muscade. C'est le temps de la cueillir, sans quoi le macis se détacheroit, & la noix perdroit cette huile qui la conserve, & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, est confite au sucre, & n'est recherchée qu'en Asie.

Le fruit est neuf mois à se former. Quand on l'a cueilli, on détache sa premiere écorce, & on en sépare le macis, qu'on laisse sécher au soleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles sont étendues sur des claies où elles sechent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jettées dans de l'eau de chaux : précaution nécessaire, pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant le terroir, l'exposition, l'âge & la culture de l'arbre. Bien différent du giroflier, le muscadier aime

un terrein humide, couvert de plantes, & même ombragé par de grands arbres, pourvu qu'il n'en soit pas étouffé. Sous leur abri, il leve très-bien, & supporte les froids qui se font quelquefois sentir sur le sommet des montagnes. La muscade ronde est plus recherchée que la longue, qui n'en est qu'une variété. On estime sur-tout celle qui est récente, grasse, pesante, de bonne odeur, d'une saveur agréable, quoique amere, & qui, étant piquée, rend un suc huileux. Son usage immodéré produit des accès de folie, & quelquefois donne la mort. A petite dose, elle facilite la digestion, dissipe les vents, fortifie les visceres, & arrête la dissenterie. L'huile figée que l'on retire par expression des muscades rebutées dans la vente, & celle que fournit le macis, sont employées extérieurement dans les maladies du genre nerveux.

On trouve à Amboine un giroflier sauvage, qui differe de l'autre par son tronc plus élevé, ses feuilles beaucoup plus longues, & ses matrices très-alongée, raboteuses à leur surface & d'un goût désagréable. Les isles de Banda fournissent aussi cinq ou six especes de muscadiers sauvages, que les Hollandois ont négligé de détruire, parce que leur fruit, peu aromatique & de nulle valeur dans le commerce, est simplement un objet de curiosité.

A l'exception de cette précieuse épicerie, les isles de Banda, comme toutes les Moluques, sont d'une stérilité affreuse. On n'y trouve le superflu, qu'aux dépens du nécessaire. La nature s'y refuse à la culture de tous les grains. La moëlle de sagou y sert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne seroit pas suffisante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à

Macassar, ou dans l'isle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandises.

C'est le seul établissement des Indes orientales qu'on puisse regarder comme une colonie Européenne; parce que c'est le seul où les Européens aient la propriété des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques isles voisines des esclaves pour la culture. Ces blancs sont, la plupart, créoles, ou des esprits chagrins, retirés du service de la compagnie. On voit aussi, dans la petite isle de Rosingin, des bandits flétris par les loix, ou des jeunes gens sans mœurs, dont les familles ont voulu se débarrasser: c'est ce qui l'a fait appeller l'*Isle de correction*. Ces malheureux n'y vivent pas long-temps: mais les autres isles de Banda ne sont guere moins meurtrieres. Cette grande consommation d'hommes a fait tenter de transporter à Amboine la culture de la muscade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puissans intérêts; celui de l'économie & celui de la sureté. Les expériences n'ont pas été heureuses; & les choses sont restées dans l'état où elles étoient.

Pour s'assurer le produit exclusif des Moluques, qu'on appelle avec raison *les mines d'or* de la compagnie, les Hollandois ont employé tous les moyens que pouvoit leur fournir une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours.

Les tremblemens de terre qui sont fréquens & terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparoître tous les ans des bancs de sable dans ces mers; tous les ans ils y en forment

de nouveaux. Ces révolutions, dont la politique exagere encore le nombre & les effets, doivent écarter le navigateur étranger qui manque des secours nécessaires pour se bien conduire.

Ce premier moyen d'un commerce exclusif est fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande partie de l'année, les vaisseaux, repoussés par les vents & les courans contraires, ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mousson favorable qui suit ces temps orageux. Mais alors des gardes-côtes expérimentés & vigilans s'emparent de cet Océan devenu paisible, pour écarter ou pour saisir tous les bâtimens que l'appât du gain y auroit pu conduire.

Ce sont ces temps calmes que les gouverneurs d'Amboine & de Banda emploient à parcourir les isles, où, dès les premiers jours de sa puissance, la compagnie détruisit les épiceries. Leur odieux ministere se réduit à lutter contre la libéralité de la nature, & à couper les arbres par-tout où ils repoussent. Tous les ans, ils sont obligés de recommencer leurs courses, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévastent, semble s'obstiner contre la méchanceté des hommes; & que la muscade & le girofle, renaissant sous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle, ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle seule. Ces abominables expéditions commencent & finissent par des fêtes, dont les détails feroient frémir l'ame la moins sensible, si la plume ne se refusoit à les retracer.

L'esprit de toutes les fêtes civiles & religieuses, depuis leur premiere origine jusqu'à nos jours, sous les cabanes du sauvage & dans les villes policées, est de rappeller quelque époque favorable, quelque événement heureux. Elles ont chacune leur caractere. Le prêtre fait retentir l'air du son de ses clo-

ches; il ouvre les portes de son temple; il appelle les citoyens au pied des autels; il se revêt de ses ornemens les plus somptueux; il éleve ses mains vers le ciel; il en implore la bienfaisance pour l'avenir, & lui témoigne sa reconnoissance pour le passé, par des chants d'alégresse. Au sortir du temple, la fête civile commence, & la joie se montre sous un autre aspect. Les tribunaux de la justice sont fermés. Le bruit qui a cessé dans les atteliers, éclate dans les rues & sur les places publiques. Les instrumens invitent à des danses, où les deux sexes, où les différens âges se confondent. Les peres & les meres se sont un peu relâchés de leur sévérité. Le vin coule dans les carrefours. Des illuminations suppléent à l'absence du soleil, & restituent au plaisir ce que la lumiere du jour ôtoit à la liberté. Avec quelle impatience ces solemnités ne sont-elles pas attendues? On en jouit long-temps d'avance. C'est un sujet d'entretien long-temps après qu'on les a célébrées. Et c'est ainsi qu'on fait oublier au peuple sa peine journaliere, s'il est malheureux; qu'on redouble son amour pour les auteurs de sa félicité, s'il est heureux; & qu'on entretient dans les ames une étincelle d'enthousiasme par le ressouvenir, ou des bons souverains qui ont gouverné dans les temps passés, ou des honnêtes & braves aïeux dont on est descendu. Il semble qu'aux Moluques, le but des fêtes instituées par les Hollandois, est d'éterniser la mémoire des atrocités qu'ils ont commises, & d'y entretenir au fond des cœurs le sentiment de la vengeance. Ce n'est que sous l'empire des démons, que les fêtes doivent être lugubres; mais telle est l'aversion de l'homme pour le travail, que, tristes ou gaies, le peuple aime les fêtes.

Pour s'assurer de plus en plus le commerce exclusif

clusif des épiceries, les Hollandois ont formé deux établissemens à Timor & à Célebes.

IX. Les Hollandois s'établissent à Timor.

La premiere de ces deux isles a soixante lieues de long, sur quinze ou dix-huit de large. Elle est partagée en plusieurs souverainetés. Les Portugais y sont en grand nombre. Ces conquérans, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi & démesuré; qui avoient parcouru une carriere immense & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit; qui s'étoient si bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts : ces conquérans attaqués par les Hollandois, lorsque leur trop vaste empire, fatigué par son propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrerent aucune des vertus qui avoient fondé leur puissance. Forcés dans une citadelle, chassés d'un royaume, dispersés par une défaite; ils auroient dû chercher un asile auprès de leurs freres, & se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établissemens. Loin de prendre une résolution si généreuse, on leur vit mendier un emploi, ou quelque solde, auprès des mêmes princes Indiens qu'ils avoient si souvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la mollesse & de la lâcheté, se réfugierent à Timor, isle pauvre & sans industrie, où ils penserent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles, ne les poursuivroit pas. Ils se tromperent.

Ils furent chassés, en 1613, de la ville de Kupan par les Hollandois, qui y trouverent une forteresse qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de cinquante hommes. La compagnie y envoye tous les ans quelques grosses toiles; & elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal & du cadiang,

petite fêve dont on se sert communément dans les vaisseaux Hollandois, pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établissement : la recette égale la dépense. Il y a long-temps que les Hollandois auroient abandonné Timor, s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette position favorable, troubleroit aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les a attirés à Célebes.

X. Les Hollandois se rendent maîtres de Célebes.

Cette isle, dont le diametre est d'environ cent trente lieues, est très-habitable, quoique située au milieu de la Zone Torride. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Ses habitans sont les plus braves de l'Asie Méridionale. Leur premier choc est furieux : mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium, source unique de ce feu terrible, se dissipe, après avoir épuisé leurs forces, par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorite, le *crid*, est d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'alonge en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulieres en exigent deux. Celui qu'on tient à la main gauche, sert à parer le coup, & l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, & le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

Une éducation austere rend les habitans de Célebes ou les Macassarois agiles, industrieux, robustes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiede. Ces onctions répétées, aident la nature à se développer avec li-

berté. On les sevre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient d'être nourris plus long-temps du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami; de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs meres, & par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Voilà certes des esclaves bien civilisés sur le point le plus important de la vie humaine. Quel est le peuple civilisé de l'Europe qui ait poussé aussi loin les soins de l'éducation? Qui de nous s'est encore avisé de garantir sa postérité de la séduction paternelle & maternelle? Les précautions prises à Célebes, utiles dans toutes les conditions, seroient surtout nécessaires pour les enfans des rois.

La corruption s'échappe de tout ce qui les entoure. Elle attaque leur cœur & leur esprit par tous les sens à la fois. Comment seroient-ils sensibles à la misere, qu'ils ignorent & qu'ils n'éprouvent point? amis de la vérité, leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que des accens de la flatterie? admirateurs de la vertu, nourris au milieu d'indignes esclaves, tout occupés à préconiser leurs goûts & leurs penchans, patiens dans l'adversité, qui ne les respecte pas toujours, fermes dans les périls auxquels ils sont quelquefois exposés, lorsqu'ils ont été énervés par la mollesse & bercés sans cesse de l'importance de leur existence? Comment apprécieroient-ils les services qu'on leur rend, connoîtroient-ils la valeur du sang qu'on répand pour le salut de leur empire ou pour la splendeur de leur regne, imbus du funeste préjugé que tout leur est dû, & qu'on est trop honoré de mourir pour eux? Etrangers à toute

idée de justice, comment ne deviendroient-ils pas le fléau de la portion de l'espece humaine dont le bonheur leur est confié ?

Heureusement leurs instituteurs pervers sont tôt ou tard châtiés par l'ingratitude ou par le mépris de leurs éleves. Heureusement ces éleves, misérables au sein de la grandeur, sont tourmentés toute leur vie par un profond ennui qu'ils ne peuvent éloigner de leurs palais. Heureusement le morne silence de leurs sujets leur apprend de tems en tems la haine qu'on leur porte. Heureusement ils sont trop lâches pour la dédaigner. Heureusement les préjugés religieux qu'on a semés dans leurs ames, reviennent sur eux & les tyrannisent. Heureusement, après une vie qu'aucun mortel, sans en excepter le dernier de leurs sujets, ne voudroit accepter, s'il en connoissoit toute la misere, ils trouvent les noires inquiétudes, la terreur & le désespoir assis au chevet de leur lit de mort.

Les peuples de Célebes ne reconnoissoient autrefois de dieux, que le soleil & la lune. On ne leur offroit des sacrifices que dans les places publiques; parce qu'on ne trouvoit pas de matiere assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil & la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils se partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa, & accoucha de la terre: elle étoit grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence; pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues à Célebes: mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands & du peuple, la consistance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ

deux siecles que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées, le principal roi du pays se dégoûta entiérement du culte national. Frappé de l'avenir terrible, dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé, & là, tendant ses mains vers le ciel, & se tenant debout, il adressa cette priere à l'Être suprême.

» Grand Dieu, je ne me prosterne point à tes
» pieds, en ce moment, parce que je n'implore
» point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une
» chose juste; & tu me la dois. Deux nations étran-
» geres, opposées dans leur culte, sont venues por-
» ter la terreur dans mon ame, & dans celle de
» mes sujets. Elles m'assurent que tu me puniras à
» jamais, si je n'obéis à tes loix. J'ai donc le droit
» d'exiger de toi, que tu me les fasses connoître.
» Je ne demande point que tu me réveles les myste-
» res impénétrables qui enveloppent ton être, &
» qui me sont inutiles. Je suis venu pour t'interro-
» ger avec mon peuple, sur les devoirs que tu veux
» nous imposer. Parle, ô mon Dieu! puisque tu es
» l'auteur de la nature, tu connois le fond de nos
» cœurs, & tu sais qu'il leur est impossible de con-
» cevoir un projet de désobéissance. Mais si tu dé-
» daignes de te faire entendre à des mortels; si tu
» trouves indigne de ton essence d'employer le lan-
» gage de l'homme pour dicter les devoirs à l'hom-
» me; je prends à témoin ma nation entiere, le so-
» leil qui m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux
» qui environnent mon empire, & toi-même, que
» je cherche dans la sincérité de mon cœur, à con-
» noître ta volonté; & je te préviens aujourd'hui,
» que je reconnoîtrai, pour les dépositaires de tes
» oracles, les premiers ministres de l'une ou de

» l'autre religion que tu feras arriver dans nos ports.
» Les vents & les eaux sont les ministres de ta puis-
» sance ; qu'ils soient le signal de ta volonté. Si dans
» la bonne foi qui me guide, je venois à embras-
» ser l'erreur, ma conscience seroit tranquille ; &
» c'est toi qui serois le méchant. «

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, & résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveroient à Célebes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs ; & le souverain se fit circoncire avec son peuple. Le reste de l'isle ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contre-temps n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célebes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenoit & qui y attiroit les Anglois, étoit la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce exclusif du girofle & de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelloient une contrebande. Ils employerent, pour y réussir, des moyens que la morale a en horreur, mais qu'une avidité sans bornes a rendus très-communs en Asie. En suivant, sans interruption, des principes atroces, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les Anglois, à s'emparer du port & de la forteresse de Macassar. Dès-lors, ils se trouverent maîtres absolus dans l'isle, sans l'avoir conquise. Les princes qui la partagent, furent réunis dans une espece de confédération. Ils s'assemblent de temps-en-temps, pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé, est une loi pour chaque état. Lorsqu'il sur-

vient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie Hollandoise qui préside à cette diete. Il éclaire de près ces différents despotes, qu'il tient dans une entiere égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres : mais, en effet, pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines & des soies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines & grossieres. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves & du tripam, espece de champignon, qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond & plus noir. Les douanes rapportent 88,000 livres à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce & des dîmes du territoire qu'elle possede en toute souveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coûte 165,000 livres au-delà. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner, si elle n'étoit regardée, avec raison, comme la clef des isles à épiceries.

XI. Les Hollandois sont reçus à Bornéo.

L'établissement formé à Bornéo, a un but moins important. C'est une des plus grandes isles, & peut-être la plus grande que l'on connoisse. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur. Les côtes sont peuplées de Macassarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Bornéo. Trop foibles pour s'y faire res-

pecter par les armes, ils imaginerent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays, en lui offrant quelques pieces de tapisserie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles représentoient, pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient pendant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs, ne le rassurerent pas; & il refusa opiniâtrément de recevoir les présens dans son palais, & d'admettre dans sa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite : mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandois, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent, en 1748, avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au prince qui possede seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cents mille livres aux Chinois, qui de tout temps fréquentoient ses ports.

Depuis ce traité, la compagnie envoie à Benjarmassen du riz, de l'opium, du sel, & de grosses toiles : objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement 33,000 liv. Ses avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur un petit nombre de diamans trouvés de loin en loin dans les rivieres, & sur six cents mille pesant de poivre qu'elle obtient à 34 livres le cent. Ses agens même ne peuvent tirer de Bornéo, pour leur commerce particulier, qu'une assez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées. On tire plus d'utilité de Sumatra.

XII. Etablissemens Hollandois à Sumatra.

Cette isle a onze degrés d'étendue du Nord au Sud. L'équateur, qui la coupe obliquement, la divise en deux parties presque égales. Les chaleurs y sont tempérées par des vents de terre & de mer qui se succedent réguliérement, & par des pluies très-abondantes, très-fréquentes dans une région couverte de forêts, & où la millieme partie du sol n'est pas défrichée. Sur ce vaste espace, les volcans sont infiniment multipliés; & de-là vient, peut-être, que les tremblemens de terre sont plus fréquens que destructeurs.

Le Sud de l'isle est occupé par les Malais, dont les ancêtres n'eurent que six lieues de mer à traverser pour changer de patrie. On ignore l'époque de leur arrivée; & l'on n'est pas mieux instruit des obstacles qu'ils eurent à surmonter pour former leur établissement. Le gouvernement féodal, sous lequel ils étoient nés, fut celui qu'ils établirent. Chaque capitaine s'appropria un canton, dont il faisoit hommage à un chef plus accrédité. Cette subordination s'est successivement affoiblie: mais il en reste encore quelques traces.

La religion de ce peuple est un mahométisme mêlé de beaucoup d'autres fables. Son idée sur l'univers est sur-tout bizarre. Il croit que la terre, parfaitement immobile, est portée par un bœuf, le bœuf par une pierre, la pierre par un poisson, le poisson par l'eau, l'eau par l'air, l'air par les ténebres, les ténebres par la lumiere. C'est-là que finit son systême. L'allégorie, qui pouvoit envelopper ces absurdités, est entiérement perdue.

Les Malais ont peu des loix civiles. Leur code criminel est plus court encore. Des amendes qui se partagent entre la personne offensée ou ses héritiers & le magistrat, sont l'unique punition du meurtre & des autres crimes. Si le délit n'est pas

démontré ; on a recours à ces extravagantes & bizarres épreuves qui firent si long-temps l'opprobre de l'Europe.

Une des singularités de leurs mœurs, c'est de ne jamais faire de visites sans apporter avec eux quelque présent. Ce sont le plus souvent des oiseaux, des citrons, des noix de coco. Rien ne seroit plus malhonnête que de les refuser : mais c'est une impolitesse qui n'a point d'exemple.

Comme ces peuples ont peu de besoins de convention, & que la nature fournit aisément à leurs nécessités réelles, ils ne travaillent que rarement & avec une répugnance extrême. C'est dans des cabanes élevées sur des pilliers de huit pieds de haut, construites de bambou & couvertes de feuilles de palmier, qu'ils logent. Leurs meubles se réduisent à quelques pots de terre. Une piece de toile, tournée autour des reins, en forme de ceinture, est l'habillement ordinaire des deux sexes.

Au Nord-Ouest se trouve une autre nation, connue sous le nom de Batta. Elle est dans l'usage de manger les criminels, convaincus de trahison ou d'adultere. C'est l'espoir d'inspirer de l'horreur pour ces forfaits devenus communs, qui a seul, dit-on, donné naissance à une coutume si barbare.

C'est au Nord, & au Nord uniquement, qu'on trouve le benjoin, qui est principalement consommé en Perse. C'est-là aussi que croît ce précieux camphre, dont l'usage est réservé aux Chinois, & sur-tout aux Japonois.

Le camphre est une huile ou résine volatile & pénétrante, propre à dissiper les tumeurs, à arrêter les progrès de l'inflammation, & connue de plus par l'usage qu'on en fait dans les feux d'artifice.

L'arbre qui donne le camphre est une espece de laurier, commun au Japon, & dans quelques

cantons de la Chine. Son tronc s'éleve à la hauteur du chêne. Ses feuilles, disposées alternativement sur les rameaux, sont minces, luisantes, ovales, terminées en pointe, & exhalent, lorsqu'on les froisse, une odeur de camphre. Les fleurs, ramassées en bouquets, sont blanches, composées chacune de six pétales courts, au milieu desquels est un pistil entouré de neuf étamines. Il devient, en mûrissant, une petite baie noirâtre de la grosseur d'un pois, & remplie d'une amande huileuse. Toutes les parties de la plante contiennent du camphre : mais on en retire une plus grande quantité du tronc, & sur-tout des racines. Pour cet effet, on les coupe par tranches, & on les met avec de l'eau dans un vase de fer couvert de son chapiteau. La chaleur du feu allumé au-dessous fait élever le camphre, qui s'attache au chapiteau. Il est ramassé avec soin, & ensuite envoyé en Hollande, où on le purifie par une nouvelle distillation, avant de l'exposer en vente.

Le camphre que l'on tire de Sumatra est de beaucoup le plus parfait. Sa supériorité est si bien reconnue, que les Japonois & les Chinois eux-mêmes, donnent plusieurs quintaux du leur pour une livre de celui-là. L'arbre qui le produit n'est pas encore bien connu des botanistes. On sait seulement qu'il s'éleve moins que le premier; ses pétales sont plus alongés, son fruit plus gros, ses feuilles plus épaisses & moins odorantes, ainsi que le bois. Pour en extraire le camphre, on n'a point recours au feu; mais, après avoir fendu le tronc en éclats, on sépare cette substance toute formée & logée dans les interstices des fibres, tantôt grumelée, & tantôt figurée en lames ou en grains, plus recherchés, à raison de leur volume & de leur pureté. Chaque arbre donne environ trois livres

d'un camphre léger, friable & très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon.

Le camphre commun n'est guere employé intérieurement, parce qu'il excite des nausées & porte à la tête. Il en est tout autrement de celui de Sumatra, qui fortifie l'estomac, dissipe les obstructions, & augmente l'activité des autres remedes auxquels il est joint. L'un & l'autre paroissent la production d'un même arbre, qui probablement est un laurier. On est porté à le croire, parce que le vrai cannelier de Ceylan & le faux cannelier de Malabar, autres especes du même genre, donnent, par la distillation, un véritable camphre, mais moins parfait & en moindre quantité.

Les terres du Nord-Est sont presque généralement submergées. Aussi n'y a-t-il presque pas de population. Le peu même qu'on y voit d'habitans sont corsaires. On les détruisit presque tous en 1760: mais il est sorti, pour ainsi dire, de leurs cendres de nouveaux brigands, qui ont recommencé à infester le détroit de Malaca & d'autres parages moins célebres.

Les montagnes de l'intérieur du pays sont remplies de mines. On en remue la superficie dans la saison seche. Les pluies qui durent depuis novembre jusqu'en mars, & qui tombent en torrens, détachent de la terre l'or qui a pour matrice un spath très-blanc, & l'entraînent dans des circonvallations d'osier, destinées à le recevoir, & très-multipliées, afin que ce qui auroit pu échapper à la premiere, soit retenu dans quelqu'une de celles qui la suivent. Lorsque le ciel est redevenu serein, chaque propriétaire va, avec ses esclaves, recueillir les richesses, plus ou moins considérables, que le sort lui a données. Il les échange contre des toiles ou

d'autres marchandises que lui fournissent les Anglois & les Hollandois.

Ces derniers ont tenté d'exploiter les mines de Sumatra, selon la méthode généralement pratiquée dans l'ancien & le nouvel hémisphere. Soit ignorance, soit infidélité, soit quelque autre cause, les deux expériences n'ont pas réussi; & la compagnie a vu enfin, après de trop grandes dépenses, qu'il ne lui convenoit pas de suivre plus long-temps une route de fortune si incertaine.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le peu que Sumatra faisoit de commerce, étoit tout concentré dans le port d'Achem. C'est-là que les Arabes & les autres navigateurs achetoient l'or, le camphre, le benjoin, les nids d'oiseau, le poivre, tout ce que les Insulaires avoient à vendre. Les Portugais & les nations qui s'élevoient sur leurs ruines, fréquentoient aussi ce marché, lorsque des révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleverserent.

A cette époque, les Hollandois imaginerent de placer six comptoirs dans d'autres parties de l'isle qui jouissoient de plus de tranquillité. Les avantages que, dans l'origine, on put retirer de ces foibles établissemens, se sont évanouis presque entiérement avec le temps.

Le plus utile, doit être celui de Palimban, situé à l'Est. Pour 66,000 liv. la compagnie y entretient un fort & une garnison de quatre-vingts hommes. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre à 23 livres 2 sols le cent, & un million & demi d'étain à 61 livres 12 sols le cent. Ce dernier article est tiré tout entier de l'isle de Banka, qui n'est éloignée du continent que d'un mille & demi, & qui donne son nom au détroit fameux par où passent communément les vaisseaux qui se rendent

directement des ports d'Europe à ceux de la Chine.

Quoique les Hollandois aient à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palimban, ce prix est avantageux au souverain du canton, qui force ses sujets à les lui fournir à un moindre prix encore. Ce petit despote tire de Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ses états; & cependant on est obligé de solder avec lui en piastres. De cet argent, de l'or qu'on ramasse dans ses rivieres, il a formé un trésor qu'on sait être immense. Un seul vaisseau Européen pourroit s'emparer de tant de richesses; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, se maintenir dans un poste qu'il auroit pris sans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entreprise si utile & si facile, n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injustice, une cruauté de plus, ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les sentimens de la nature, pour s'approprier l'Univers. Il n'y a pas une seule nation en Europe, qui ne pense avoir les plus légitimes raisons pour s'emparer des richesses de l'Inde. Au défaut de la religion, qu'il n'est plus honnête d'invoquer, depuis que ses ministres l'ont eux-mêmes décréditée par une cupidité & une ambition sans bornes, combien ne reste-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir? Un peuple monarchiste veut étendre au-delà des mers, la gloire & l'empire de son maître: ce peuple, si heureux, veut bien aller exposer sa vie au bout d'un autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés sujets qui vivent sous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre, & maître de lui-même, est né sur l'Océan pour y régner; il ne peut s'assurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant

de la terre; elle est au premier occupant, c'est-à-dire, à celui qui peut en chasser les plus anciens habitans; il faut les subjuguer par la force ou par la ruse, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majesté du peuple, l'exigent ainsi. Des républicains ont heureusement secoué le joug d'une tyrannie étrangere; il faut qu'ils l'imposent à leur tour. S'ils ont brisé des fers, c'est pour en forger. Ils haïssent la monarchie : mais ils ont besoin d'esclaves. Ils n'ont point de terres chez eux; il faut qu'ils en prennent chez les autres!

XIII. Commerce des Hollandois à Siam.

Le commerce des Hollandois à Siam, fut d'abord assez considérable. Un despote, qui opprimoit ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés sur son territoire, comme si c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces républicains, qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur présence comme une faveur, comme une sureté, comme une gloire. Ils avoient si bien réussi à établir ce singulier préjugé, que pour les rappeller, il fallut leur envoyer une ambassade éclatante, qui demanda pardon pour le passé, qui donna les plus fortes assurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme, & ce fut le pavillon des autres puissances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie, à Siam, ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de soutenir le privilege exclusif qui lui avoit été accordé. Le roi, malgré les présens qu'il exige, livre des marchandises aux navigateurs de toutes les nations, & en reçoit d'eux, à des conditions qui lui sont avantageuses. Seulement, on les oblige de s'arrêter à

l'embouchure du Menan ; au lieu que les Hollandois remontent ce fleuve jusqu'à la capitale de l'empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaisseau, chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries & de toiles. Ils en tirent de l'étain, à 77 livres le cent ; de la gomme-lacque, à 57 liv. 4 sols quelques dents d'éléphant, à 3 liv. 12 sols la livre ; & de temps en temps un peu de poudre d'or. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de sapan, qu'on ne leur vend que 5 liv. 10 sols le cent, & qui leur est nécessaire pour l'arrimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin, ils auroient renoncé depuis long-temps à un commerce, dont les frais excedent les bénéfices, parce que le roi, seul négociant de son royaume, met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

XIV. Situation des Hollandois à Malaca.

Ces républicains, qui connoissoient l'importance de cette place, firent les plus grands efforts pour s'en emparer : mais ce fut deux fois inutilement. Enfin, s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satyrique, on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'employent jamais, & qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur Portugais qu'on savoit avare. Le marché fut conclu, & il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641. Les assiégeans coururent à lui, & le massacrerent, pour être dispensés de payer les 500,000 livres qui lui avoient été promises. Mais la vérité veut qu'on dise, pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne se rendirent qu'après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'est pas de sa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendroit ? *Lorsque vos péchés seront plus grands*

que

que les nôtres, répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouverent une forteresse solidement bâtie ; ils trouverent un climat fort sain, quoique chaud & humide : mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre ; soit qu'elle y ait trouvé des difficultés insurmontables ; soit qu'elle ait manqué de modération ; soit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations se réduisent à l'échange d'une petite quantité d'opium & de quelques toiles, avec un peu d'or, d'étain & d'ivoire.

Ses affaires seroient plus considérables, si les princes de cette région étoient plus fideles au traité exclusif qu'ils ont fait avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, ils ont formé des liaisons avec les Anglois, qui fournissent à meilleur marché à leurs besoins, & qui achetent plus cher leurs marchandises. Elle se dédommage un peu sur ses fermes & sur ses douanes qui lui donnent 220,000 liv. par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne suffisent pas pour l'entretien de la garnison & des facteurs. Il en coûte annuellement 44,000 livres à la compagnie.

Il fut un temps où ce sacrifice auroit pu paroître léger. Avant que les Européens eussent doublé le cap de Bonne-Espérance, les Arabes & tous les autres navigateurs se rendoient à Malaca, où ils trouvoient les navigateurs des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorsque les Portugais se furent emparés de cette place, ils n'attendirent pas qu'on y portât les marchandises de l'est de l'Asie ; ils les alloient chercher eux-mêmes, & faisoient leur retour par les isles de la Sonde. Les Hollandois devenus possesseurs de Malaca & de Batavia, se trouverent maîtres des deux seuls passages connus, & en état

d'intercepter les vaiſſeaux de leurs ennemis dans des temps de trouble. On découvrit depuis les détroits de Lombock & de Baly ; & Malaca perdit alors l'unique avantage qui lui donnât de l'importance. Heureuſement pour les Hollandois, à cette époque, ils ſoumettoient Ceylan qui devoit leur donner la cannelle, comme les Moluques leur donnoient la muſcade & le girofle.

XV. Etabliſſement des Hollandois à Ceylan.

Spilbergen, qui le premier de leurs navigateurs montra ſon pavillon ſur les côtes de cette iſle délicieuſe, trouva les Portugais occupés à bouleverſer le gouvernement & la religion du pays ; à détruire, les uns par les autres, les ſouverains qui la partageoient, à s'élever ſur les débris des trônes qu'ils renverſoient ſucceſſivement. Il offrit les ſecours de ſa patrie à la cour de Candy : ils furent acceptés avec tranſport. *Vous pouvez aſſurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfans, nous ſerons les premiers à porter les matériaux néceſſaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans, & ils ſe joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entiérement chaſſés, vers 1658, après une guerre longue, ſanglante & opiniâtre. Leurs établiſſemens tomberent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un eſpace aſſez borné ſur la côte orientale, où l'on ne trouve point de port, & dont le ſouverain du pays tiroit ſon ſel, ils formerent autour de l'iſle un cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux juſqu'à douze lieues dans les terres.

C'eſt uniquement à Maduré qu'on cultive, & même depuis aſſez peu de temps, le poivre & le café. Le territoire de Negombo produit la meilleure cannelle. Columbo, connu par la bonté de

son areque, est le chef-lieu de la colonie. Sans les dépenses que les Portugais avoient faits à cette place, les vices de sa rade auroient vraisemblablement déterminé leur vainqueur à établir son gouvernement & ses forces à Pointe de Gale, dont le port, quoique trop serré & d'un accès difficile, est fort supérieur. On trouveroit encore plus de commodités & de sureté à Trinquemale : mais cet excellent & vaste port est placé dans un terrein trop ingrat, & trop éloigné de toutes les denrées vénales, pour qu'on en puisse faire raisonnablement un entrepôt. La destination des ports de Jaffanapatnam, de Manar & de Calpantin, est d'empêcher toute liaison d'affaires avec les peuples du continent voisin,

Ces précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'isle. Celles qui entrent dans le commerce sont,

1°. Diverses pierres précieuses, la plupart d'une qualité très-inférieure. Ce sont les Chouliats de la côte de Coromandel qui les achetent, les taillent, & les répandent dans les différentes contrées de l'Inde.

2°. Le poivre, que la compagnie achete 8 sols 9 deniers la livre; le café, qu'elle ne paye que 4 sols 4 deniers, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays sont trop indolens, pour que ces cultures, introduites par les Hollandois, puissent jamais devenir fort considérables.

3°. Une centaine de balles de mouchoirs, de pagnes & de guingans, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaffanapatnam, où ils sont établis depuis très-long-temps.

4°. Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphans. On les porte à la côte de Coromandel; & cet animal doux & pacifique; mais trop utile à

l'homme pour rester libre dans une isle, va sur le continent augmenter & partager les périls & les maux de la guerre.

5°. L'areque, que la compagnie achete à raison de 11 liv. l'ammonan, sorte de mesure qui est censée contenir vingt mille areques. Elle le vend 36 ou 40 livres sur les lieux même. L'areque est un fruit assez commun dans la plupart des contrées de l'Asie, & sur-tout à Ceylan. Il croît sur une espece de palmier qui a, comme le cocotier, des racines fibreuses, une tige cylindrique, marquée d'inégalités circulaires; de grandes feuilles ailées, engaînées à leur base, recouvertes d'un tissu réticulaire lorsqu'elles sont jeunes; des régimes de fleurs mâles & femelles mêlées ensemble & renfermées avant leur épanouissement dans des spathes. On le distingue, parce que son tronc est également droit dans toute sa longueur; les divisions des feuilles sont plus larges; celles qui terminent la côte sont ordinairement tronquées & dentelées à la pointe. La plus grande différence consiste dans le fruit qui a la forme d'un œuf. Son écorce est lisse & assez épaisse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, d'une substance analogue à celle de la muscade & de même grosseur, mais plus dure & veinée intérieurement. Ce fruit est d'un grand usage en Asie. Lorsqu'on le mange seul, comme font quelques Indiens, il appauvrit le sang & desseche les fibres. Cet inconvénient n'est pas à craindre, lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe ou grimpe comme le lierre, le long des arbres ou des supports auxquels elle s'attache par de petites racines. De chaque nœud de sa tige sarmenteuse, part une feuille presqu'en cœur assez longue & rétrécie à son extrémité comme celle du liseron, marquée pour l'ordinaire de sept nervures, plus ou moins apparentes.

Les fleurs disposées en épi serré, viennent aux aisselles des feuilles & ressemblent aux fleurs du poivrier, avec lequel cette plante a beaucoup d'affinité. Le bétel croît par-tout & dans toute l'Inde; mais il ne prospere véritablement que dans les lieux humides & glaiseux. On en fait des cultures particulieres, qui sont très-avantageuses, à cause de son usage habituel.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du chounam, espece de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut se séparer avec bienséance pour quelque temps, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse : c'est un présent de l'amitié, qui soulage l'absence. Il faut avoir la bouche toujours parfumée de bétel, à moins qu'on ne doive se présenter à ses supérieurs. Les femmes galantes font le plus grand usage du bétel, comme d'un puissant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas; on mâche du bétel durant les visites; on s'offre du bétel en s'abordant, en se quittant : toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'estomac en est plus sain & plus fort. C'est, du moins, un préjugé généralement établi aux Indes.

6°. La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer, avec vraisemblance, que cette isle, qui n'est qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des temps plus ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'espace qui la sépare actuellement de la terre, est rempli de bas-fonds, qui empêchent les

vaisseaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles seulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y passer. Les Hollandois, qui s'en attribuent la souveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'est dans ce détroit que se fait la pêche des perles, qui fut autrefois d'un si grand rapport. Mais on a tellement épuisé cette source de richesses, qu'on n'y peut revenir que rarement. On visite, à la vérité, tous les ans le banc, pour savoir à quel point il est fourni d'huîtres : mais, communément, il ne s'y en trouve assez que tous les cinq ou six ans. Alors la pêche est affermée ; &, tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour 200,000 l. Il se trouve sur les mêmes côtes, une coquille appellée chanque, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en est libre : mais le commerce en est exclusif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'est la cannelle, qui est le produit d'une espece de laurier. La racine de cet arbre est rameuse, couverte d'une écorce très-odorante, dont on retire un véritable camphre par la distillation. Son tronc médiocrement haut, se partage en plusieurs branches. Ses feuilles, presque toujours opposées & subsistantes, sont ovales, aiguës, marquées de trois nervures principales. Elles sont d'un verd foncé, & ont l'odeur du girofle. C'est dans leur aisselle ou aux extrémités des rameaux, que l'on trouve des bouquets de fleurs blanches fort petites, composées chacune de six pétales, de neuf étamines & d'un pistil qui devient, en mûrissant, une petite baie de la forme & de la consistance d'une olive, remplie d'un noyau osseux. Selon quelques observateurs, le pistil & les étamines sont séparés & portés

ſur deux individus différens, l'un mâle qui a les feuilles plus aiguës, & l'autre femelle qui les a plus arrondies. La baie, bouillie dans l'eau, rend une huile qui ſurnage & qui ſe brûle. Si on la laiſſe congeler, elle acquiert de la blancheur & de la conſiſtance, & l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'uſage eſt réſervé au roi de Ceylan.

Le bois n'a point d'odeur. Il n'y a de précieux dans l'arbre que l'écorce, formée de trois couches, qui recouvre le tronc & les branches. Au mois de février & de ſeptembre, c'eſt-à-dire, lorſque la ſeve eſt la plus abondante, on enleve les deux couches extérieures, ayant ſoin de ne point endommager celle qui touche immédiatement le bois, pour qu'il puiſſe plus facilement recouvrer une nouvelle écorce que l'on enleve comme la premiere au bout de dix-huit mois. Ces écorces dépouillées de l'épiderme griſe & raboteuſe, coupées par lames & expoſées au ſoleil, ſe roulent en ſe ſéchant.

Les vieux canneliers ne donnent qu'une cannelle groſſiere & preſque inſipide : mais il ſuffit, pour les rajeunir, d'en couper le tronc. La ſouche produit alors beaucoup de nouvelles tiges qui ne laiſſent rien à déſirer.

La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant ſur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant & cependant agréable. Celle dont les bâtons ſont longs & les morceaux petits, eſt préférée par les connoiſſeurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondans ſecours à la médecine.

A Ceylan, l'art de dépouiller les canneliers eſt une occupation particuliere & la plus vile des oc-

cupations. Par cette raison, elle est abandonnée aux seuls Chalias qui forment la derniere des castes. Tout autre individu qui se livreroit à ce métier, seroit ignominieusement chassé de sa tribu.

L'isle entiere n'est pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément; & l'on ne peut pas dépouiller tous ceux qui y croissent. Les montagnes habitées par les Bedas, en sont remplies: mais cette nation singuliere ne permet l'entrée de son pays, ni aux Européens, ni aux Chingulais; & pour y pénétrer, il faudroit livrer des combats sans nombre. Les Hollandois achetent la plus grande partie de la cannelle dont ils ont besoin, à leurs sujets de Negombo, de Columbo, de Pointe de Gale, les seuls districts de leur domination qui en fournissent. Le reste leur est livré par la cour de Candy, à un prix plus considérable. L'une compensée par l'autre, elle ne leur revient qu'à 13 sols 2 deniers la livre.

Le revenu territorial, les douanes & les petites branches de commerce ne rendent pas annuellement à Ceylan, plus de 2,200,000 l. Son administration & sa défense coûtent 2,420,000 livres. Le vuide est rempli par les bénéfices qu'on fait sur la cannelle. Elle doit fournir encore aux guerres qui se renouvellent trop souvent.

Dès les premiers combats, les peuples qui habitent les côtes & qui détestent le joug Européen, se retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Ils n'attendent pas même toujours les hostilités pour s'éloigner; & quelquefois ils prennent cette résolution à la moindre mésintelligence qu'ils remarquent entre leurs anciens & leurs nouveaux maîtres. Privés des bras qui leur donnoient des richesses, les usurpateurs sont alors obligés de pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous

côtés par des rivieres, des bois, des ravins & des montagnes.

Les Hollandois, qui prévoyoient ces calamnités, chercherent, dès les premiers temps de leur établissement, à séduire le roi de Candy par les moyens qui réussissent généralement le mieux avec les despotes de l'Asie. Ils lui envoyoient des ambassadeurs; ils lui faisoient de riches présens; ils transportoient, sur leurs vaisseaux, ses prêtres à Siam, pour y étudier la religion, qui est la même que la sienne. Quoiqu'ils eussent conquis sur les Portugais les forteresses, les terres qu'ils occupoient, ils se contentoient d'être appellés par ce prince, *les gardiens de ses rivages*. Ils lui faisoient encore d'autres sacrifices.

Cependant des ménagemens si marqués, n'ont pas toujours été suffisans pour maintenir la paix: elle a été troublée à plusieurs reprises. La guerre qui a fini le 14 février 1766, a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance & des intérêts opposés ont excitées. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chassé de sa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis de peler la cannelle dans toutes les plaines; & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de 2 liv. 7 s. 2 d. la livre. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce, par-tout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangere; à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être glissés dans l'isle. Pour prix de tant de sacri-

fices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisoient; & ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire à leur consommation. La compagnie pourroit, ce semble, tirer un grand avantage d'une si heureuse position.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reste de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au souverain. Ce systême destructeur a eu, dans cette isle, les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entiere. Ils sont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent des fruits; & les plus aisés n'ont, pour vêtement, qu'une piece de grosse toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois fassent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations, qui ont établi des colonies en Asie, de n'avoir jamais tenté; qu'ils distribuent des terreins en propre aux familles. Elles oublieront, détesteront peut-être leur ancien souverain; elles s'attacheront au gouvernement, qui s'occupera de leur bonheur; elles travailleront, elles consommeront. Alors l'isle de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a destinée. Elle sera à l'abri des révolutions, & en état de soutenir les établissemens du continent voisin, qu'elle est chargée de protéger.

XVI. Commerce des Hollandois à la côte de Coromandel.

A peine les Hollandois avoient paru aux Indes, qu'ils désirerent d'avoir des comptoirs sur les côtes de Coromandel & d'Orixa. De l'aveu des souverains du pays, ils en formerent, à des époques différentes, à la côte de la Pêcherie, à Negapatnam, à Sadraspatnam, à Paliacate, à Bimilipatnam. Ils tirent annuellement de ces divers établissemens, pour les marchés d'Asie ou d'Europe, quatre ou cinq mille balles de toile qui sont portées

à Negapatnam, chef-lieu de tant de loges. Cet entrepôt étoit entiérement ouvert, lorsqu'en 1690, il y fut construit une citadelle assez réguliere, mais peu étendue. Les maisons qu'on permit de bâtir tout-au-tour, ayant rendu, avec le temps, les fortifications inutiles, on prit le parti, en 1742, d'entourer la ville de murailles. Son territoire, d'abord très-borné, s'accrut successivement de dix ou douze villages qui se remplirent de manufactures.

En échange des marchandises qu'ils reçoivent, les Hollandois donnent du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du sucre, de l'araque, des bois de charpente, du poivre, des épiceries, de la toutenague, espece de minéral qui participe du fer & de l'étain. Ils gagnent sur ces objets réunis 1,100,000 liv. auxquelles on peut ajouter 88,000 liv. que produisent les douanes. Les dépenses actuelles montent à 808,000 liv. & l'on peut avancer, sans crainte d'être accusé d'exagération, que le fret des navires absorbe le reste des bénéfices. Le produit net du commerce n'est donc, pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire sur la vente des toiles.

XVII. Commerce des Hollandois à la côte de Malabar.

Sa situation est encore moins bonne au Malabar. Les Portugais, dépouillés par-tout, se maintenoient encore avec quelque éclat dans cette partie de l'Inde, lorsqu'en 1663, ils s'y virent attaqués par les Hollandois, qui leur enleverent Culan, Cananor, Grandganor & Cochin. Le général victorieux avoit à peine investi la derniere place, la seule importante, qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue secrete. On précipita les travaux; & les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitieme jour. Le lendemain une frégate, partie de Goa, apporta les articles de la paix. Le

vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant, que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

Après cette conquête, les Hollandois se crurent assurés d'un commerce considérable dans le Malabar. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pu réussir, comme elle l'espéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandises qu'elle a dans ses autres établissemens ; & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés, où elle exerce un privilege exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de sucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaisseau qui a porté cette médiocre cargaison, s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire, pour les besoins du port. La compagnie gagne, au plus, sur ces objets, 396,000 liv. qui, avec 154,000 liv. que lui produisent ses douanes, forment une masse de 550,000 liv. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ses établissemens lui coûte 510,400 liv. de sorte qu'il ne lui reste que 39,600 liv. pour les frais de son armement : ce qui est évidemment insuffisant.

La compagnie tire du Malabar, il est vrai, deux millions pesant de poivre, qui est porté sur des chaloupes à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que, par ses capitulations, elle ne paye le cent de poivre que 38 liv. 8 sols, quoiqu'il coûte depuis 43 jusqu'à 48, aux associations rivales, & plus cher encore aux négocians particuliers ; mais le bénéfice qu'elle peut faire sur cet article,

eſt plus qu'abſorbé par les guerres ſanglantes dont il eſt l'occaſion.

Ces obſervations avoient ſans doute échappé à Goloneſs, directeur-général de Batavia, lorſqu'il oſa avancer que l'établiſſement de Malabar, qu'il avoit long-temps régi, étoit un des plus importans de la compagnie. » Je ſuis ſi éloigné de penſer » comme vous, lui dit le général Moſſel, que je » ſouhaiterois que la mer l'eût englouti il y a un » ſiecle. «

XVIII. Etabliſſement des Hollandois au cap de Bonne-Eſpérance.

Quoi qu'il en ſoit, les Hollandois s'apperçurent, au milieu de leurs ſuccès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche, où ceux de leurs vaiſſeaux, qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, puſſent trouver des rafraîchiſſemens. On étoit embarraſſé du choix, lorſque le chirurgien Van-Riebeck propoſa, en 1650, le cap de Bonne-Eſpérance, qui avoit été mépriſé mal-à-propos par les Portugais. Un ſéjour de quelques ſemaines, avoit mis cet homme judicieux, en état de voir qu'une colonie ſeroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour ſervir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Aſie. On lui confia le ſoin de former cet établiſſement. Ses vues furent dirigées ſur un bon plan. Il fit régler qu'il ſeroit donné un terrein convenable, à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des beſtiaux & des uſtenſiles, à ceux qui en auroient beſoin. Des jeunes femmes, tirées des maiſons de charité, leur ſeroient aſſociées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient ſe faire au climat, de revenir en Europe, & de diſpoſer de leurs poſſeſſions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on ſe propoſoit de mettre

en valeur étoit habitée par les Hottentots, peuples divisés en plusieurs hordes, dont chacune forme une petite république indépendante. Des cabanes couvertes de peaux, dans lesquelles on n'entre qu'en rampant, & qui sont distribuées sur une ligne circulaire, composent leurs bourgades. Ces huttes ne servent guere qu'à serrer quelques denrées, quelques ustensiles de ménage. Hors les temps des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours couché à sa porte. C'est-là, qu'aussi peu touché de l'avenir que du passé, il dort, il fume, il s'enivre.

La conduite des bestiaux est l'unique occupation de ces sauvages. Comme il n'y a qu'un troupeau pour chaque village & qu'il est commun à tous, chacun est chargé de le garder à son tour. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle, parce que le pays est rempli de bêtes féroces & voraces. Chaque jour le berger envoie à la découverte. Si un léopard, si un tigre se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entiere prend les armes. On vole à l'ennemi; & il est bien rare qu'il échappe à une multitude de fleches empoisonnées, ou à des pieux aiguisés & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richesses, ni signes de richesses, & leurs moutons qui sont tout leur bien, étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de sujets de division. Aussi sont-ils unis entre eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais même ils n'auroient de guerre avec leurs voisins, sans les querelles que le bétail égaré ou enlevé occasionne entre les bergers.

Ils sont, comme tous les peuples pasteurs, remplis de bienveillance; & ils tiennent quelque chose de la malpropreté, de la stupidité des animaux qu'ils conduisent. Ils ont institué un ordre dont on honore ceux qui ont vaincu quelques-uns des monf-

tres destructeurs de leurs bergeries. L'apothéose d'Hercule n'eut pas une autre origine.

On ne parviendroit que difficilement à décrire la langue de ces sauvages avec nos caracteres. C'est une espece de ramage, composé de sifflement & de sons bizarres qui n'ont presque point de rapport avec les nôtres.

La fable, qui donnoit aux femmes de cette nation un tablier de chair, tombant du milieu du ventre, jusqu'aux parties naturelles, est enfin décréditée. On a vérifié que ces femmes sont à-peu-près conformées comme on en voit beaucoup d'autres dans les climats chauds, où les organes extérieurs de la volupté, tant supérieurs qu'environnans, prennent plus de volume & d'étendue que dans les contrées tempérées.

Mais il est très-vrai que les Hottentots n'ont qu'un testicule. On l'a souvent remarqué. Les mêmes vues d'utilité, la présence des mêmes périls, inspirent les mêmes moyens, & dans le fond des forêts, & dans la société. Je ne sais même si cette observation ne doit pas s'étendre jusqu'aux animaux. Les oiseaux ont un ramage qui leur est propre. C'en est un autre, lorsqu'ils ont à veiller à la conservation de leurs petits, ou à la leur. Ces signes passagers, comme le besoin, sont-ils, ne sont-ils pas réfléchis? C'est ce que nous ignorons. Mais il est certain qu'ils sont en eux, comme en nous, des effets de l'intérêt, de la crainte, de la colere, & que l'habitude les rend conventionnels. C'est ainsi que, dans les révolutions, les factieux ont des signes à l'aide desquels ils se reconnoissent, malgré le tumulte & au milieu de la mêlée : c'est une croix, une plume, une écharpe, un ruban; c'est un cri, c'est un mot, c'est le son d'un instrument qui réveille ceux auxquels il s'adresse; tandis qu'il laisse dans l'assoupissement du sommeil

ou dans la sécurité ceux qui n'en ont pas la clef.

Telle fut, selon toute apparence, la premiere origine de la plupart de ces usages singuliers que nous retrouvons chez les Sauvages, & même dans les sociétés policées. Ce furent des traits caractéristiques de la horde à laquelle ils appartenoient, des marques auxquelles ils se reconnoissoient. La circoncision des Juifs & des Mahométans n'eut peut-être pas d'autre but que les nez écrasés, que les têtes applaties ou alongées, que les oreilles pendantes & percées, que les figures tracées sur la peau, les brûlures, les chevelures longues ou courtes, & la mutilation de certains membres. Par l'amputation du prépuce, un Juif dit à un autre; & moi je suis Juif aussi. Par l'amputation d'un testicule, un Hottentot dit à un autre Hottentot, & moi je suis aussi Hottentot. Et pourquoi ces distinctions n'auroient-elles pas été destinées à transmettre le sentiment, ou de la haine, ou de l'amitié, la conformité d'un culte religieux; à éterniser le souvenir d'un bienfait ou d'une injure, & à en recommander à une classe d'hommes la vengeance ou la reconnoissance envers une autre classe?

Plus la condition des hommes sera vagabonde, plus ces sortes de reclames seront utiles. Deux individus, qui n'auront eu aucune sorte de liaison dans leur contrée, se rencontrent dans une contrée éloignée. Aussi-tôt ils se reconnoissent, ils s'approchent avec confiance, ils s'embrassent, ils se confient leurs peines, leurs plaisirs, leurs besoins, & ils se secourent. Les législateurs, jaloux d'isoler les peuples qu'ils avoient civilisés, des nations barbares qui les entouroient, & craignant encore qu'avec le temps ils ne se fondissent dans la masse générale, mirent ces signes sous la sanction des Dieux. Les Sauvages les ont rendus aussi permanens qu'il étoit possible, par

la considération qu'ils y ont attachée & par la violence qu'ils ont faite constamment à la nature. Et c'est ainsi que le monde brut n'ayant aucun système fixe d'éducation, d'association & de morale, il y suppléa par des habitudes universelles. Le physique du climat fit le reste. Les enfans de la nature furent soumis, sans s'en douter, à une espece singuliere d'autorité qui les domina sans les vexer, & c'est ainsi que les Hottentots prirent les mœurs des pâtres.

Mais sont-ils heureux, me demanderez-vous? Et moi je vous demanderai, quel est l'homme si entêté des avantages de nos sociétés, si étranger à nos peines, qui ne soit quelquefois retourné par la pensée au milieu des forêts, & qui n'ait du moins envié le bonheur, l'innocence & le repos de la vie patriarchale? Eh bien! cette vie est celle de l'Hottentot. Aimez-vous la liberté? il est libre. Aimez-vous la santé? il ne connoît d'autre maladie que la vieillesse. Aimez-vous la vertu? il a des penchans qu'il satisfait sans remords: mais il n'a point de vices. Je sais bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmaillotté, pour ainsi dire, dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés, vos haines, vos perfidies, votre duplicité, ne révoltent pas plus ma raison, que la mal-propreté de l'Hottentot ne révolte mes sens?

Vous riez avec mépris des superstitions de l'Hottentot. Mais vos prêtres ne vous empoisonnent-ils pas, en naissant, de préjugés qui font le supplice de votre vie, qui sement la division dans vos familles, qui arment vos contrées les unes contre les autres? Vos peres se sont cent fois égorgés pour des questions incompréhensibles. Ces temps de frénésie renaîtront, & vous vous massacrerez encore.

Vous êtes fiers de vos lumieres : mais à quoi vous servent-elles ? de quelle utilité feroient-elles à l'Hottentot ! est-il donc si important de savoir parler de la vertu sans la pratiquer ! Quelle obligation vous aura le Sauvage, lorsque vous lui aurez porté des arts sans lesquels il est satisfait, des industries qui ne feroient que multiplier ses besoins & ses travaux, des loix dont il ne peut se promettre plus de sécurité que vous n'en avez ?

Encore si, lorsque vous avez abordé sur ses rivages, vous vous étiez proposé de l'amener à une vie plus policée, à des mœurs qui vous paroissoient préférables aux siennes, on vous excuseroit. Mais vous êtes descendus dans son pays pour l'en dépouiller. Vous ne vous êtes approchés de sa cabane que pour l'en chasser, que pour le substituer, si vous le pouviez, à l'animal qui laboure sous le fouet de l'agriculteur, que pour achever de l'abrutir, que pour satisfaire votre cupidité.

Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être : mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence & la liberté. Ou si vous vous en sentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir sur ces étrangers vos fleches empoisonnées. Puisse-t-il n'en rester aucun pour porter à leurs citoyens la nouvelle de leur désastre !

Mais hélas ! vous êtes sans défiance, & vous ne les connoissez pas. Ils ont la douceur peinte sur leurs visages. Leur maintien promet une affabilité qui vous en imposera. Et comment ne vous tromperoit-elle pas ? c'est un piege pour eux-mêmes. La vérité semble habiter sur leurs levres. En vous

abordant, ils s'inclineront. Ils auront une main placée sur la poitrine. Ils tourneront l'autre vers le ciel, ou vous la présenteront avec amitié. Leur geste sera celui de la bienfaisance; leur regard celui de l'humanité : mais la cruauté, mais la trahison sont au fond de leur cœur. Ils disperseront vos cabanes; ils se jetteront sur vos troupeaux; ils corrompront vos femmes; ils séduiront vos filles. Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous massacreront sans pitié. Ils croient que celui qui ne pense pas comme eux est indigne de vivre. Hâtez-vous donc, embusquez-vous; & lorsqu'ils se courberont d'une maniere suppliante & perfide, percez-leur la poitrine. Ce ne sont pas les représentations de la justice qu'ils n'écoutent pas, ce sont vos fleches qu'il faut leur adresser. Il en est temps; Riebeck approche. Celui-ci ne vous fera peut-être pas tout le mal que je vous annonce : mais cette feinte modération ne sera pas imitée par ceux qui le suivront. Et vous, cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue. Ni le Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous restent à dévaster ne l'entendront. Si mon discours vous offense, c'est que vous n'êtes pas plus humains que vos prédécesseurs; c'est que vous voyez dans la haine que je leur ai vouée celle que j'ai pour vous.

Riebeck, se conformant aux idées malheureusement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à sa bienséance, & il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *pourquoi avez-vous semé nos terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous ainsi usurper vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour ré-*

duire, par degrés, les Hottentots à l'esclavage. Ces représentations furent suivies de quelques hostilités. Les Hollandois, qui étoient encore foibles, calmerent les esprits par beaucoup de promesses & quelques présens. Tout fut pacifié ; & ils continuerent depuis assez paisiblement leurs usurpations.

Il est prouvé que la compagnie dépensa, dans l'espace de vingt ans, quarante-six millions de livres pour élever la colonie à l'état où elle est aujourd'hui. C'est le plus bel établissement du monde, si l'on en croit la plupart des navigateurs, qui, fatigués d'une longue traversée, sont aisément séduits par les commodités qu'ils trouvent dans cette relâche renommée. Voyons si la réflexion confirmera ces éloges dictés par l'enthousiasme.

Le Cap de Bonne-Espérance, dont les parages sont si orageux, termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. A seize lieues de cette fameuse montagne est une péninsule formée au Nord par la baie de la Table, & au Sud par False-Baie. C'est à la premiere des deux baies, qui ne sont séparées que par une distance de neuf mille toises, qu'abordent tous les bâtimens durant la plus grande partie de l'année : mais depuis le 20 mai jusqu'au 20 septembre la rade est si dangereuse, l'on y a éprouvé de si grands malheurs, qu'il est défendu aux vaisseaux Hollandois d'y mouiller. Ils se rendent tous à l'autre baie, où, dans cette saison, l'on n'a rien à craindre.

Le ciel du cap seroit très-agréable, si les vents n'y étoient presque continuels & communément violens. On est dédommagé de l'espece d'incommodité qu'ils causent, par la délicieuse température, dont ils font jouir un climat qui, par sa latitude, devroit être embrasé. L'air de ce séjour est si pur, qu'on le regarde comme un remede presque sou-

verain pour la plupart des maladies apportées d'Europe, & qu'il n'est pas sans utilité pour les maladies contractées aux Indes. Peu d'infirmités affligent les colons. La petite-vérole même n'y a pénétré que tard. Cette contagion apportée, dit-on, par un bâtiment Danois, y fit d'abord, & y fait encore, par intervalle, de très grands ravages.

Le sol de cet établissement ne répond pas à sa réputation. Les Hollandois n'y virent à leur arrivée, que d'immenses bruyeres, quelques arbustes, une espece d'oignon qui, lorsqu'il est cuit, a le goût de la châtaigne, & qu'on a nommé pain des Hottentots. Par-tout où la chûte périodique de ces plantes n'avoit pas déposé un sédiment gras, la terre n'étoit qu'un sable stérile. On n'est pas encore parvenu à la féconder, même dans le voisinage de la capitale, où les encouragemens n'ont pas manqué. A l'exception de quelques vallées où les eaux ont entraîné le peu de terre qui couvroit les montagnes, l'intérieur du pays n'est pas plus fertile, & il est encore moins arrosé que les côtes où rien n'est pourtant si rare qu'un ruisseau ou une fontaine. Delà vient que quoique la colonie ne soit pas nombreuse, ses habitans sont dispersés sur cent cinquante lieues le long des rivages de la mer, & sur près de cinquante dans les terres.

La ville du Cap, la seule qui soit dans la colonie, est composée d'environ mille maisons, toutes bâties de brique, &, à cause de la violence des vents, couvertes de chaume. Les rues sont larges & coupées à angles droits. Dans la principale est un canal, bordé des deux côtés, d'un plant d'arbres. Dans un quartier plus écarté, on voit encore un canal : mais la pente des eaux y est si rapide, que les écluses se touchent presque les unes les autres. A l'extrémité de la ville, est le jardin, si re-

nommé, de la compagnie. Il a huit à neuf cents toises de long. Un ruisseau l'arrose. Pour en défendre les plantes contre la fureur des vents, on a entouré chaque quarré de chênes taillés en palissades, excepté dans l'allée du milieu où on les laisse croître de toute leur hauteur. Ces arbres, quoique médiocrement élevés, forment un spectacle délicieux dans une contrée où il n'y a que peu de bois, même taillis, & où l'on est réduit à tirer de Batavia tous ceux de charpente. Les légumes occupent la plus grande partie du terrein. Le petit espace consacré à la botanique, n'a que peu de plantes. La ménagerie, qui joint le jardin, est également déchue. Elle renfermoit autrefois un plus grand nombre d'oiseaux & de quadrupedes, inconnus dans nos climats.

Ce sont les vignes qui couvrent principalement les campagnes voisines de la capitale. Leur produit est presqu'assuré dans un climat où la grêle & la gelée ne sont pas à craindre. Il semble que sous un ciel si pur, dans un terrein sablonneux, avec la facilité de choisir les meilleures expositions, on devroit obtenir une boisson exquise. Cependant, que ce soit le vice du climat ou la négligence des cultivateurs, elle est d'une qualité fort inférieure ; à l'exception d'un vin sec, aigrelet & assez agréable, qui tire son origine de Madere, & que consomment les colons riches. Celui que l'Europe connoît sous le nom de Constance, & qui est blanc en partie & en partie rouge, n'est cueilli que dans un territoire de quinze arpens, sur des seps apportés autrefois de Perse. Pour en augmenter la quantité, on y mêle un vin muscat assez bon que produisent des côteaux voisins. Une partie est livrée à la compagnie, au prix qu'elle-même a fixé ; le reste est vendu, à raison de douze cents francs

la barrique, à tous ceux qui se présentent pour l'acheter.

Les grains se cultivent à une plus grande distance du cap. Ils sont toujours abondans & à un prix modique, à cause de la facilité des défrichemens, de l'abondance des engrais, de la faculté de laisser reposer les terres.

A quarante ou cinquante lieues du port, s'arrêtent les cultures. Dans un plus grand éloignement, il ne seroit pas possible de voiturer les denrées avec avantage. Les campagnes ne sont plus couvertes que de nombreux troupeaux qui, deux ou trois fois l'année, sont conduits au chef-lieu de la colonie. Ils y sont échangés contre quelques marchandises apportées d'Europe & des Indes, ou absolument nécessaires ou seulement agréables. Les paisibles habitans de ces lieux écartés, connoissent peu le pain, & se nourrissent assez généralement de viandes fraîches ou salées, mêlées avec des légumes qui n'ont pas moins de goût à cette extrémité de l'Afrique que dans nos contrées. Nos fruits, qui la plupart n'ont pas dégénéré, sont une autre de leurs ressources. Ils tirent moins d'utilité des végétaux d'Asie qui viennent mal, dont quelques-uns même, tels que le sucre & le café, n'ont jamais pu être naturalisés.

Lorsque la compagnie forma son établissement du cap, elle assigna gratuitement à chacun des premiers colons un terrein d'une lieue en quarré. Ces concessions & celles qui les suivirent, ont été depuis grevées d'un impôt à chaque mutation.

Cette innovation n'est pas le seul reproche que les colons fassent au monopole. Ils se plaignent du bas prix qu'il met aux denrées qu'il exige pour ses besoins. Ils se plaignent des entraves dont il embarrasse le débit des productions qu'il ne retient pas. Ils se plaignent des droits accordés à diffé-

rens officiers sur tout ce qui est vendu dans le pays ou même exporté. Ils se plaignent de la défense qui leur est faite d'expédier le moindre bâtiment pour communiquer entre eux ou pour aller chercher sur les côtes voisines les bois que la nature leur a refusés. Ils se plaignent de ce que, par des formalités aussi multipliées qu'inutiles, on les a réduits à emprunter à un intérêt excessif un argent qui donneroit plus d'extension à leurs cultures. Ils se plaignent de ce qu'étant la plupart Luthériens, il ne leur est pas permis de se procurer, à leurs dépens, les consolations de la religion. Ils forment une infinité d'autres plaintes, toutes graves, & qui la plupart paroissent fondées.

On devroit se hâter d'autant plus de redresser ces griefs, que les colons sont plus intéressans. Les mœurs sont simples, même dans la capitale. On n'y connoît aucun genre de spectacle; on n'y joue point; on n'y fait que très-rarement des visites; on y parle peu. Les plaisirs des femmes se bornent à rendre heureux leurs époux, leurs enfans, leurs serviteurs, leurs esclaves même.

Tandis qu'elles se livrent à ces soins touchans, les hommes s'occupent tout entiers des affaires extérieures. Sur le soir, lorsque les vents sont tombés, chaque famille réunie, va jouir de l'exercice de la promenade, de la douceur de l'air. La vie d'un jour est celle de toute l'année; & l'on ne s'apperçoit pas que cette uniformité nuise au bonheur.

Un trait à remarquer dans les mœurs de cette colonie, c'est qu'on y retrouve l'usage le plus précieux de la candeur des premiers âges. Une jeune personne devient-elle sensible, un aveu naïf suit de près cette impression délicieuse. L'amour, dit-elle, est une passion naturelle qui doit faire le

charme de sa vie & la dédommager du danger d'être mere. Celui qui a eu le bonheur de lui plaire, est aussi-tôt chéri publiquement, s'il éprouve le goût qu'il inspire. Dans des liens libres & sacrés, que l'ambition, l'avarice & la vanité n'ont point formés, la confiance se joint à la tendresse; & ces deux sentimens produisent dans des ames simples, tranquilles & constantes, une union que les années & les événemens n'alterent que très-rarement.

La colonie, qui n'a que sept cents hommes de troupes régulieres pour sa défense, compte quinze mille Européens, Hollandois, Allemands & François, dont la quatrieme partie est en état de porter les armes. Ce nombre se feroit accru, si de funestes préjugés de religion n'eussent repoussé une infinité de malheureux, disposés à aller chercher la paix & l'abondance sous ces heureux climats. On ne comprend pas comment une république qui admet avec tant de succès tous les cultes dans ses provinces, a pu souffrir qu'une compagnie formée dans son sein, portât une odieuse intolérance au-delà des mers. Si le gouvernement a jamais la force de réprimer un abus si opposé à ses principes, la colonie se peuplera en raison de ses subsistances; & alors on pourra sans inconvénient abolir la servitude, qui, quoique moins pesante que par-tout ailleurs, est toujours une dégradation de l'espece humaine.

Les esclaves sont au nombre de quarante ou cinquante mille. Les uns ont été achetés aux côtes d'Afrique ou à Madagascar; les autres viennent des isles Malaises. Ils sont nourris comme leurs maîtres, & ne sont condamnés qu'aux mêmes travaux. De tous les établissemens que l'Europe a formés dans les autres parties du monde, c'est le seul peut-être, où les blancs aient daigné partager avec les

but d'un si odieux système étoit de dégoûter des Indes les autres nations commerçantes. Elles ne pouvoient attendre des secours que de l'administration, qui, pour ne pas s'écarter de son plan, les mettoit toujours à un prix excessif. Depuis même que l'expérience d'un siecle entier a fait abandonner des vues si chimériques, & qu'on a perdu l'espoir d'éloigner de l'Asie les autres peuples, les habitans du cap n'ont pas été autorisés à un commerce libre de toutes leurs denrées. A la vérité, Tulbagh & quelques autres chefs éclairés se sont montrés plus faciles, ce qui a répandu un peu d'aisance : mais on a toujours été réduit à endormir ou à corrompre le monopole. La compagnie ne verra-t-elle jamais que les richesses des colons doivent tôt ou tard devenir les siennes ? En adoptant les idées que nous osons lui proposer, elle suivra l'esprit de ses fondateurs, qui ne faisoient rien au hasard, & qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du soin de donner un centre à leur puissance. Ils avoient jetté les yeux sur Java dès 1609.

XIX. Empire des Hollandois dans l'isle de Java.

Cette isle, qui peut avoir deux cents lieues de long, sur une largeur de trente & quarante, paroissoit avoir été conquise par les Malais à une époque assez reculée. Un mahométisme fort superstitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore, dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres ; & c'étoient les seuls hommes de Java qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'isle, autrefois soumise à un seul monarque, se trouvoit alors partagée entre plusieurs souverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces dissentions éternelles avoient entretenu chez ces peuples, l'oubli des mœurs & l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger, sans confiance entre eux, on

ne voyoit point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est-là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il sembloit que l'envie de se nuire, & non le besoin de s'entr'aider, les eût rassemblés en société. Le Javanois n'abordoit point son frere, sans avoir le poignard à la main; toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'esclaves qu'ils achetoient, qu'ils faisoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les esclaves qui cultivoient la terre, & qui faisoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ses concubines, combattoit ou dormoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'esprit: mais il y restoit peu de traces de principes moraux. Il sembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes, qui, d'un gouvernement réglé, étoient passés à une espece d'anarchie; & qui se livroient sans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractere si corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie sur Java. Elle pouvoit être traversée par les Anglois, alors en possession d'une partie du commerce de cette isle. Cet obstacle fut bientôt levé. La foiblesse de Jacques I, & la corruption de son conseil, rendoient ces fiers Bretons si timides, qu'ils se laisserent supplanter, sans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, furent asservis. Ce fut l'ouvrage du temps, de l'adresse, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les princes qu'ils vouloient mettre ou tenir sous l'oppression, d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, & s'y naturaliser, en quelque

maniere, avec ses mœurs & ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches. Il arrivoit delà que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de mépriser du moins des instituteurs si corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandois la perfectionnerent. Ils chercherent à bien convaincre leurs éleves de la foiblesse, de la légéreté, de la perfidie de leurs sujets; & plus encore de la puissance, de la sagesse, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs usurpations : mais, il faut le dire; la perfidie, la cruauté, furent aussi les moyens qu'employerent les Hollandois.

Le gouvernement de l'isle, qui avoit pour unique base les loix féodales, sembloit appeller la discorde. On arma le pere contre le fils, le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, & tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montroit sur le trône des talens rédoutables, on lui suscitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisoient pas, étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils se trouverent enfin les maîtres des postes importans de l'intérieur, & des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'étoit encore qu'ébauchée, lorsqu'on établit à Java un gouvernement qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit suivis jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais

avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguer; & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raison, pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Asie comme des pirates, sans patrie, sans loix & sans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils proposerent à plusieurs états, voisins de Java, d'envoyer des ambassadeurs au Prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du stadhouder, dont la protection leur étoit nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avoit accordé à la compagnie son privilege exclusif, on y avoit assez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes orientales. Isaac Lemaire, un de ces négocians riches & entreprenans, qu'on devroit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud, par les terres australes; puisque la seule voie, connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaisseaux qu'il expédia en 1615, passerent par un détroit, qui depuis a porté son nom, situé entre le cap de Horn & l'isle des Etats, & furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confisqués, & ceux qui les montoient envoyés prisonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les esprits déjà prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il parut absurde, qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état

purement commerçant mît des entraves à leur industrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers souffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna aux concessions qui lui avoient été faites plus d'étendue qu'elles n'en devoïent avoir. On sentoit que son orgueil & son crédit augmentant avec sa puissance, les intérêts de la nation seroient sacrifiés dans la suite aux intérêts, aux fantaisies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit succombé sous la haine publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvellé son privilege qui alloit expirer, s'il n'avoit été soutenu par le prince Maurice, favorisé par les Etats-Généraux, & encouragé à faire tête à l'orage, par la consistance que lui donnoit son établissement à Java.

Quoique divers mouvemens, plusieurs guerres, quelques conspirations aient troublé la tranquillité de cette isle, elle ne laisse pas d'être assujettie aux Hollandois, de la maniere dont il leur convient qu'elle le soit.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses despotes, qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappellé au trône en 1680, par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduire de son successeur, & par une faction puissante. Son parti alloit prévaloir; lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes dans sa capitale, où il n'avoit pour appui que les compagnons de ses débauches, implora la protection des Hollandois. Ils volerent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrerent d'un rival, & rétablirent son autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, & par conséquent peu dispendieuse, on ne laissa pas de faire monter les dépenses de la guerre à des sommes prodigieuses. La situation des choses ne permettoit pas de discuter le prix d'un si grand service, & l'épuisement

puisement des finances ôtoit la possibilité de l'acquitter. Dans cette extrémité, le foible roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états.

La compagnie maintient ce grand privilege avec trois cents soixante-huit hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, & l'autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que 110,000 livres, qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a, en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre, qu'on s'est obligé de lui livrer à 28 livres 3 sols le cent.

C'est peu de chose en comparaison de ce que la compagnie tire de Cheribon, qu'elle a réduit sans efforts, sans intrigue & sans dépenses. A peine les Hollandois s'étoient établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement trois millions trois cents mille livres pesant de riz, à 25 livres 22 sols le millier. Un million de sucre, dont le plus beau est payé 15 liv. 6 sols 8 deniers le cent; un million deux cents mille livres de café, à 4 sols 4 den. la livre; cent quintaux de poivre, à 5 sols 2 den. la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'est payé que 1 liv. 11 s. 4 den. la livre; six cents mille livres d'areque, à 13 liv. 4 s. le cent. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la foiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civilisé de l'isle. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45,200 livres qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataram, qui s'étendoit autrefois sur l'isle entiere, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été subjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour son indépendance, lorsque le fils & le frere d'un souverain, mort en 1704, se disputerent sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la succession appelloit au trône, prenoit si visiblement le dessus, qu'il ne devoit pas tarder à se voir tout-à-fait le maître, si les Hollandois ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces républicains avoient embrassés, prévalurent à la fin : mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus savans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la succession du roi son pere, montra tant d'intrépidité, de prudence & de fermeté qu'il auroit triomphé, sans l'avantage que ses ennemis tiroient de leurs magasins, de leurs forteresses & de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicta des loix. Elle choisit le lieu où il devoit fixer sa cour, & s'assura de lui par une citadelle où est établie une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conservation du prince. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince & ses successeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils instrumens du despotisme de la compagnie. Elle n'a besoin, pour le soutenir, que de trois cents cavaliers & de quatre cents soldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835,000 livres.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l'on construit tous le petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangeres. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé à lui livrer, c'est-à-dire, quinze millions pesant de riz, à 17 liv. 12 sols le millier, tout le sel qu'elle demande à 10 livres 7 sols 10 deniers le millier; cent mille livres de poivre, à 21 liv. 2 sols 4 den. le cent; tout l'indigo qu'on cueille à 3 liv. 2 sols la livre; le cadjang, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 liv. 3 sols 2 den. le millier; le fil de coton, depuis 13 sols jusqu'à une liv. 13 sols, suivant sa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-temps toute liaison avec Balimbuam, située à la pointe orientale de l'isle. Sans doute qu'elle ne voyoit point de jour à tirer avantage de cette contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandois, ce pays a été attaqué dans les derniers temps. Après deux ans de combats opiniâtres & de succès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le prince Indien, vaincu & prisonnier, a fini ses jours dans la citadelle de Batavia, & sa famille a été embarquée pour le cap de Bonne-Espérance, où elle terminera, dans l'isle Roben, une carriere déplorable.

Nous ignorons quel usage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne savons pas davantage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le roi de Madure, isle fertile & voisine de Mataram, pour y placer son fils comme gouverneur. Ce qui nous est malheureusement trop connu, c'est qu'indépen-

damment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à supporter les vexations plus odieuses, s'il est possible, de ses trop nombreux agens. Ces hommes avides & injustes se servent habituellement de faux poids & de fausses mesures pour grossir la quantité de denrées ou de marchandises qu'on doit leur livrer. Cette infidélité, dont ils profitent seuls, n'a jamais été punie; & rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour.

Du reste, la compagnie, contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en sappant peu à peu les mauvaises loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être assurée d'un commerce entiérement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'isle. Tout son domaine se réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnerent la conquête de cet état, & la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte & sans industrie.

Les Hollandois, ceux sur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guere propres à tirer ce sol excellent d'un si grand anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la maniere la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile appellés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des atteliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisoient en rien l'intérêt particulier, ils resterent toujours de simples projets. Enfin, les généraux Imhoff & Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réussir, ils ont vendu à des Chinois, à

des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppression avoit mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires ont consacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvoient un débit libre, facile & avantageux. L'industrie se seroit tournée vers des objets plus importans, si la compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions aux mêmes prix que dans le reste de l'isle. Le monopole a réduit les cultures à dix mille livres pesant d'indigo, à vingt-cinq mille livres de coton, à cent cinquante mille livres de poivre, à dix millions de sucre, à quelques autres articles peu importans.

Ces produits, ainsi que tous ceux de Java, sont portés à Batavia, bâti sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au sixieme degré de latitude méridionale.

Une ville, qui donnoit un entrepôt si considérable, a dû s'embellir successivement. Cependant, à l'exception d'une église récemment bâtie, aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics sont généralement lourds, sans grace & sans proportions. Si les maisons ont des commodités & une distribution convenable à la nature du climat, leurs façades, sont trop uniformes & de mauvais goût. En aucun lieu du monde, les rues ne sont plus larges & mieux percées. Par-tout, elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres & solides. La plupart sont traversées par des canaux bordés des deux côtés de superbes arbres qui donnent un ombrage délicieux; & ces canaux, tous navigables, portent les denrées & les marchandises jusqu'aux magasins destinés à les recevoir. Quoique la chaleur, qui devroit être naturellement

excessive à Batavia, y soit tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'éleve tous les jours à dix heures, & qui dure jusqu'à quatre; quoique les nuits soient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air est très-mal-sain dans cette capitale des Indes Hollandoises & le devient tous les jours davantage. Il est prouvé par des registres d'une autorité certaine, que, depuis 1714 jusqu'en 1776, il a péri, dans l'hôpital seulement, quatre-vingt-sept mille matelots ou soldats. Parmi les habitans, à peine en voit-on un seul dont le visage annonce une santé parfaite. Jamais les traits ne sont animés de couleurs vives. La beauté, si impérieuse ailleurs, est sans mouvement & sans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui se portoit bien, n'est plus, nulle surprise pour un événement si ordinaire. L'avarice se borne à dire : *il ne me devoit rien*, ou bien : *il faut que je me fasse payer par ses héritiers.*

On ne sera point étonné de ce vice du climat; si l'on considere que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé sur les bords d'une mer la plus sale qui soit au monde; dans une plaine marécageuse & souvent inondée, le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupissante, couverts des immondices d'une cité immense, entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air, & s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides qui s'en élevent.

Pour diminuer les dangers & le dégoût de ces exhalaisons infectes, on brûle, sans interruption, des bois & des résines aromatiques; on s'énivre d'odeurs; on remplit les appartemens d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche, respirent le

plus délicat, le plus pur de tous les parfums. Ces précautions sont en usage jusque dans les campagnes, où tous les champs, tous les jardins sont entourés d'eaux stagnantes & mal-saines. Elles ne suffisent pas même pour y conserver, & encore moins pour y rétablir la santé. Aussi les gens opulens ont-ils sur des montagnes très-élevées, qui terminent la plaine, des habitations où ils vont plusieurs fois, dans l'année, respirer un air frais & sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, & qui occasionnent d'assez fréquens tremblemens de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces : mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population est immense dans cette cité célébre. Indépendamment des cent cinquante mille esclaves, dispersés sur un vaste territoire, perdu en objets d'agrément, ou consacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'étoient originairement des hommes indépendans, enlevés la plupart par force ou par adresse, aux Moluques, à Célebes, ou dans d'autres isles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage; & jamais ils ne perdent le désir d'empoisonner ou de massacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays situés à l'Est de l'Asie. Chaque peuple conserve sa physionomie, sa couleur, son habillement, ses usages, son culte & son industrie. Il a un chef qui veille à ses intérêts, qui termine les différens étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverses & si ennemies les unes des autres, il a été porté des loix atroces, & ces loix sont maintenues avec une sévérité impitoyable. Elles ne sont impuissantes, que contre les Euro-

péens, qui font rarement punis, & qui ne le font presque jamais de peines capitales.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particuliere. Depuis long-temps ils se portoient en foule à Batavia, où ils avoient amassé des trésors immenses. En 1740, ils furent soupçonnés ou accusés de méditer des projets funestes. On en fit un massacre horrible, soit pour les punir, soit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Comme ce sont les sujets les plus abjects de cette célèbre contrée qui s'expatrient, ce traitement injuste & jamais mérité, ne les a pas éloignés d'un établissement où il y a de gros gains à faire, & l'on en compte environ deux cents mille dans la colonie. Ils y exercent presque exclusivement tous les genres d'industrie. Ils y sont les seuls bons cultivateurs; ils y conduisent toutes les manufactures. Cette utilité, si publique & si étendue, n'empêche pas qu'ils ne soient asservis à une forte capitation & à d'autres tributs plus humilians encore. Un pavillon arboré sur un lieu élevé, les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelqu'une, une amende considérable est la moindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville. Quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être singuliérement attribuée à l'usage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des esclaves.

Malgré la quantité prodigieuse d'insectes, plus dégoûtans que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y menent une vie délicieuse, au moins en apparence. Les plaisirs de tous les genres se succedent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Indépendamment de ce

que peut fournir pour une chere délicate un sol abondant en productions qui lui sont propres, ou que l'art y a naturalisées, les tables sont surchargées de ce que l'Europe & l'Asie fournissent de plus rare & de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux même de l'isle, regardées avec raison comme mal-saines ou peu agréables, sont remplacées par celles de *Selse*, arrivées avec de grands frais du fond de l'Allemagne.

Une dissipation si générale chez un peuple que, dans le reste du globe, on trouve si économe & si laborieux, semble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne sont guere plus libres à Batavia que dans les autres établissemens formés par les Européens aux Indes. Les liens même du mariage y sont peut-être moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes sans engagemens qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaisons toujours obscures, en refusant de baptiser les enfans qui leur devoient le jour : ils sont moins séveres, depuis qu'un charpentier qui vouloit que son fils eût une religion, se mit en disposition de le faire circoncire.

Le luxe a fait encore plus de résistance que le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour le faste. Jamais elles ne se montrent en public qu'avec un cortege nombreux d'esclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de superbes palanquins. La compagnie voulut en 1758 modérer leur passion pour les diamans. Ses réglemens furent reçus avec mépris. C'eût été, en effet, une étrange singularité que l'usage des pierreries

fût devenu étranger au pays même où elles naissent, & que des négocians eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent, pour le répandre ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement Européen luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Asie.

Cependant on retrouve quelques traits du caractere Hollandois dans les campagnes. Rien n'est plus agréable que les environs de Batavia. Ils sont couverts de maisons propres & riantes; de potagers remplis de légumes fort supérieurs à ceux de nos climats; de vergers, dont les fruits varié sont un goût exquis; de bosquets qui donnent un ombrage délicieux; de jardins fort ornés, même avec goût. Il est du bon air d'y vivre habituellement; & les gens en place ne vont guere à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges, unis, faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau, & taillés avec symétrie.

Batavia est situé dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par plusieurs isles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade : mais on y est en sureté contre tous les vents & dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Les bâtimens qui y arrivent ou qui en partent, reçoivent une partie de leur cargaison & les réparations dont ils ont besoin dans la petite isle d'Ornust, qui n'en est éloignée que de deux lieues, & où l'on a formé des chantiers & des magasins. Ces navires entroient, il y a soixante ans, dans la riviere qui se jette dans la mer, après avoir fertilisé les terres & rafraîchi la ville. Elle n'est plus accessible que pour des bateaux, depuis qu'il s'est formé à son embouchure

un banc de boue, qui devient tous les jours plus impraticable. C'eſt, dit-on, la ſuite de la pratique qu'ont contractée tous les hommes riches de détourner les eaux du fleuve, pour en entourer leurs maiſons de campagne. Quelle que ſoit la cauſe du déſordre, il faut le combattre par les moyens les plus efficaces. L'importance de Batavia mérite bien qu'on s'occupe ſérieuſement de tout ce qui peut ſoutenir l'éclat & l'utilité de ſa rade. Elle eſt la plus conſidérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaiſſeaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Aſie, à l'exception de ceux qui doivent ſe rendre à Ceylan, dans le Bengale & à la Chine. Ils s'y chargent en retour des productions & des marchandiſes que fournit Java; de toutes celles qui y ont été portées des différens comptoirs, des différens marchés, répandus ſur ces riches côtes, dans ces vaſtes mers.

Les établiſſemens Hollandois de l'Eſt ſont les lieux qui, à raiſon de leur ſituation, de leurs denrées & de leurs beſoins, entretiennent avec Batavia les liaiſons les plus vives & les plus ſuivies. Indépendamment des navires que le gouvernement y avoit envoyés, on en voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Il leur faut des paſſe-ports. Ceux qui auroient négligé cette précaution, imaginée pour prévenir les verſemens frauduleux, ſeroient ſaiſis par des chaloupes qui croiſent continuellement dans ces parages. Parvenus à leur deſtination, ils livrent à la compagnie les objets de leur chargement dont elle s'eſt réſervé le privilege excluſif, & vendent les autres à qui bon leur ſemble. La traite des eſclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'éleve annuellement à ſix mille des deux ſexes. C'eſt dans ce vil & malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes

qu'il ne leur est permis, ni d'amener, ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations sont grossies par celles d'une douzaine de jonques, parties d'Emuy, de Limpo & de Canton, avec environ deux mille Chinois, conduits tous les ans à Java dans l'espérance d'y acquérir des richesses. Le thé, les porcelaines, les soies écrues, les étoffes de soie & les toiles de coton qu'elles y portent, peuvent valoir 3,000,000 livres.

On leur donne en échange de l'étain & du poivre, mais secretement, parce que le commerce en est interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli sur les bords de la mer aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin & des nerfs de cerfs, dont les vertus réelles ou imaginaires sont inconnues dans nos contrées. On leur donne ces nids si renommés dans tout l'Orient, qui se trouvent en plusieurs endroits, & principalement sur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids de demi-once, sont l'ouvrage d'une espece d'hirondelle, qui à la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Leur goût est naturellement fade: mais comme on les croit favorables à la passion pour les femmes, qui est générale dans ces régions, l'art a cherché & peut-être réussi à les rendre agréables par divers assaisonnemens.

Avec ces productions, les Chinois reçoivent à Batavia une solde en argent. Elle est toujours grossie par les secours que leurs concitoyens établis à Java font passer à des familles qui leur sont cheres, & par les sommes plus considérables qu'emportent tôt

ou tard ceux d'entre eux qui, contens de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur pays qu'ils perdent rarement de vue.

Les Espagnols des Philippines fréquentent aussi Batavia. Anciennement, ils y achetoient des toiles. Ils n'y prennent plus que la cannelle dont ils ont besoin pour leur consommation & pour l'approvisionnement d'une partie du Mexique. C'est avec l'or, qui est une production de leurs isles même; c'est avec la cochenille & les piastres venues d'Acapulco, qu'ils payent cet important objet.

Rarement les François vont-ils à Batavia pendant la paix. Le besoin des subsistances les y a souvent attirés dans ses deux dernieres guerres. On les y verra moins, lorsque l'isle de France & Madagascar se seront mis en état de nourrir leurs escadres & leurs troupes.

Quelques-uns des vaisseaux Anglois qui vont directement d'Europe à la Chine, relâchent à cette rade. C'est pour y vendre de la quincaillerie, des armes, des vins, des huiles, d'autres articles moins considérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voyoit aussi arriver autrefois de loin en loin les navigateurs de cette nation qui font le commerce d'Inde en Inde. Ils y viennent en bien plus grand nombre, depuis que leurs armemens se sont multipliés, depuis que leurs affaires se sont étendues. Leurs ventes se réduisent à peu de chose : mais leurs achats sont considérables. Ils y chargent, en particulier, beaucoup d'araque, boisson exquise, faite avec du riz, du syrop de sucre, du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble & qu'ensuite on distille.

Toutes les denrées, toutes les marchandises qui entrent à Batavia ou qui en sortent, doivent cinq pour cent. Cette douane est affermée 1,900,800 li-

vres. La somme seroit plus forte, si ce qui appartient à la compagnie ou qui est destiné pour elle, étoit soumis aux droits; si les principaux agens de ce grand corps ne se dispensoient pas le plus souvent de les payer; si les fraudes étoient moins multipliées parmi les personnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner, c'est celui que forment les jeux de hasard. Il en coûte annuellement 384,000 livres aux Chinois pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés avec la fureur si ordinaire dans les climats ardens où les passions ne connoissent pas de borne. Là, vont s'ensevelir les fortunes de la plupart des hommes libres; là, tous les esclaves vont dissiper ce qu'il leur a été possible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impositions encore dans cette capitale des Indes Hollandoises, sans que cependant elles couvrent les dépenses d'un entrepôt qui s'élevent assez régulièrement à 6,600,000 liv.

XX. Maniere dont sont conduites les affaires de la compagnie aux Indes & en Europe.

Le conseil qui domine sur tous les établissemens formés par la compagnie, réside à Batavia. Il est composé du gouverneur des Indes Hollandoises, d'un directeur général, de cinq conseillers & d'un petit nombre d'assesseurs qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conseillers morts, jusqu'à ce qu'on leur ait donné des successeurs.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent; quiconque est parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorsque ce chef n'est plus, le directeur & les conseillers lui donnent provisoirement un successeur, qui ne manque guere d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conseil: mais il jouiroit des honneurs attachés au poste qu'il auroit occupé passagerement.

Le général rapporte au conseil les affaires de l'isle de Java; & chaque conseiller, celles de la province

des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse & des magasins de Batavia qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive se décider, dans le conseil, à la pluralité des voix, rarement les volontés du général y sont-elles contrariées. Il doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui lui doivent leur élévation, & au besoin qu'ont les autres de sa faveur pour pousser plus rapidement leur fortune. Si, dans quelque occasion, il éprouvoit une résistance trop contraire à ses vues, il seroit le maître de suivre son avis, en se chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres administrateurs, n'est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paisibles : mais les dégoûts que leur donnoient leurs successeurs, ont fait résoudre les derniers chefs à mourir dans leur poste. Durant longtemps, ils eurent une grande représentation. Le général Imhoff la supprima, comme inutile & embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n'y est jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle est presque toujours remplie par des marchands; parce que l'esprit de la compagnie est purement mercantille. Ceux qui sont nés dans l'Inde, ont rarement assez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'est pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier officier sont médiocres. Il n'a que 2,200 livres par mois, & une subsistance égale à sa paye. La liberté qu'il a de pren-

dre dans les magasins tout ce qu'il veut au prix coûtant, & celle qu'il se donne de faire le commerce qui lui convient, sont la mesure de sa fortune. Celle des conseillers est aussi toujours fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que 440 liv. par mois, & des denrées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois par semaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus suivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de sergent, qu'on a cru pouvoir abandonner sans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui est élevé à quelque poste, est obligé de jurer qu'il n'a rien promis, ni rien donné, pour obtenir sa place. Cet usage, qui est fort ancien, familiarise avec les faux sermens, & ne met aucun obstacle à la corruption. Mais si l'on pesoit tous les sermens absurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états, pour entrer dans quelque corps ou profession que ce soit, on seroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Tant que la bonne foi régna sur la terre, la simple promesse suffit pour imprimer la confiance. Le serment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le Dieu qui l'entendoit, à témoin de sa véracité, que lorsqu'il ne mérita plus d'être cru. Magistrats, souverains, que faites-vous donc? Ou vous faites attester le ciel & lever la main, à l'homme de bien, & c'est une injure inutile; ou celui à qui vous ordonnez le serment, est un méchant. Et de quel prix peut être à vos yeux le serment d'un méchant? Mon serment est-il contraire à ma sécurité? il devient absurde. Est-il conforme à mon intérêt? il est superflu. Est-ce connoître le cœur humain que de

placer

placer le débiteur entre sa ruine & le mensonge, le criminel entre la mort & le parjure? Celui que la vengeance, l'intérêt & la scélératesse auront déterminé au faux témoignage, sera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus? Ignore-t-il, en approchant du tribunal de la loi, qu'on exigera de lui cette formalité? & ne l'a-t-il pas méprisée au fond de son cœur avant que de s'y soumettre? N'est-ce pas une espece d'impiété que d'introduire le nom de Dieu dans nos misérables débats? N'est-ce pas un moyen bizarre de rendre le ciel complice d'un forfait, que de souffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé & qui ne réclamera pas davantage? Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin, lorsqu'il a impunément appellé sur sa tête la vengeance divine sans crainte d'être convaincu? Le serment paroît tellement avili & prostitué par sa fréquence, que les faux témoins sont aussi communs que les voleurs.

Toutes les combinaisons de commerce, sans en excepter celles du cap de Bonne-Espérance, sont faites par le conseil, & le résultat en vient toujours à sa connoissance. Les vaisseaux même qui partent directement du Bengale, de Ceylan & de la Chine, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaisons. Leurs comptes, comme tous les autres, se rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé, ni même indépendant. Il est subordonné à la direction qui subsiste dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle soit une, dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les marchandises, est partagé entre les six chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opérations sont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui conduit les opérations de la compagnie, est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit; la Zélande, quatre; les autres chambres, un chacune; & l'état un seul. On voit qu'Amsterdam ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une, pour donner la loi dans les délibérations, où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes, s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant six ans à Amsterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres sont trop peu considérables pour jouir de cette prérogative. Quelques esprits mystérieux imaginerent, vers le milieu du dernier siecle, qu'un profond secret pourroit rendre les opérations plus fructueuses; & il fut choisi quatre des plus éclairés ou des plus puissans, d'entre les députés, pour les revêtir du droit de régler les affaires d'une importance remarquable, sans l'aveu de leurs collegues, sans l'obligation même de les consulter.

Malgré les vices qu'il est aisé d'appercevoir dans ces singulieres institutions, la compagnie s'éleva à des prospérités très-éclatantes. Tâchons de trouver les causes de ce phénomene politique.

XXI. Cause de la prospérité de la compagnie.

Les Hollandois dûrent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-siecle, de plus de trois cents vaisseaux Portugais. Ces bâtimens, dont les uns étoient destinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces richesses, que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer, formoient à la compagnie des retours immenses, ou servoient à lui en procurer. De cette maniere, les ventes étoient fort considérables, quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affoibliſſement de la marine Portugaiſe enhardit à attaquer les établiſſemens de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des fortereſſes ſolidement bâties, munies d'une artillerie nombreuſe, approviſionnées de tout ce que le gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante, avoient dû naturellement raſſembler. Pour juger ſainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples, pour obtenir la permiſſion de ſe fixer où leur intérêt les appelloit ; pour bâtir des maiſons, des magaſins, des forts ; pour acquérir l'arrondiſſement néceſſaire à leur conſervation ou à leur commerce.

Lorſque la compagnie ſe vit en poſſeſſion de tant d'établiſſemens ſi riches & ſi ſolides, elle ne ſe livra pas à une ambition trop vaſte. C'eſt ſon commerce qu'elle voulut étendre, & non ſes conquêtes. On n'eut guere à lui reprocher d'injuſtices, que celles qui ſembloient néceſſaires à ſa puiſſance. Le ſang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au temps où l'envie de ſe diſtinguer par des exploits guerriers & par la manie des converſions, montroit par-tout les Portugais aux Indes ſous un appareil menaçant.

Les Hollandois ſembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les ſubjuguer. Ils n'eurent de guerres contre eux, que pour en obtenir des établiſſemens ſur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité, ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais, d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquerans qu'ils avoient chaſſés, laiſſoient les Indiens ſe gouverner eux-mêmes, & ne les contrai-

gnoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer & de distribuer leurs forces, ils surent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent sur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'est dans les isles de Java & de Ceylan, qu'ils établirent leurs troupes & leurs magasins; c'est de-là que leurs vaisseaux soutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y étoit très-considérable, depuis que la ruine de la puissance Portugaise avoit fait tomber dans leurs mains les épiceries. Quoique la consommation s'en fît principalement en Europe, leurs heureux possesseurs ne laissoient pas d'en placer, mais à un prix inférieur, une assez grande quantité aux Indes. Ils y débitoient annuellement dix mille livres pesant de macis, cent mille livres de muscade, cent cinquante mille livres de girofle, deux cents mille livres de cannelle, trois ou quatre millions de poivre. C'étoit assez généralement le débouché des productions imparfaites qui n'auroient pas été vendues dans nos contrées.

Le soin d'exporter & de répandre les épiceries, aida les Hollandois à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le temps, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie, comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux & de matelots, qui, sans rien coûter à la compagnie, faisoient sa sureté.

Des avantages si décisifs écarterent long-temps les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays, des mains des

Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites par-tout ailleurs. Le gouvernement instruit que la pratique des autres états ne devoit ni ne pouvoit lui servir de regle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, & sans limitation, ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matieres premieres pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande sagesse, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différens genres d'industrie que la révocation de l'édit de Nantes fit passer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de si loin son vêtement : mais la passion qu'avoit alors l'Europe, pour les modes de France, présentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas seulement la pensée de rien changer à l'ancien usage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui est une suite nécessaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglois ou les François, dont la prospérité ne sauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état qui ne soutient son opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puissances.

XXII. Décadence de la compagnie.

Cet ordre de choses avoit porté la fortune de la compagnie, à une hauteur dont elle est enfin descendue. Quelques détails rendront cette vérité sensible.

Les premiers fonds de cette association commerçante ne furent que de 14,211,648 liv. Il en fut

fourni 8,084,813 par Amsterdam; 2,934,540 liv. 8 sols par la Zélande; 1,180,905 par Enchuysen; 1,034,000 par Delft; 587,109 liv. 12 sols par Horn; & enfin 390,280 par Rotterdam.

Ce capital qui n'a jamais été augmenté, & qui, depuis l'origine jusqu'au premier janvier 1778, a rendu, année commune, vingt-un & un dix-septieme pour cent, fut divisé par sommes de 6,600 liv. qu'on nomma actions. Leur nombre fut de 2,153. On les vendit comptant, on les vendit à crédit, comme toutes les marchandises. Les formalités se réduisoient à substituer le nom de l'acheteur, à celui du vendeur, sur les livres de la compagnie, seul titre qu'eussent les propriétaires. L'avidité & l'esprit de calcul imaginerent une autre maniere de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'avoient point d'actions à vendre, des hommes qui n'en vouloient pas acheter, s'engageoient réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé, à un prix convenu & à un temps fixe. Leur valeur, à cette époque, fixoit le sort des joueurs. Celui qui avoit perdu, soldoit avec de l'argent, & la négociation se trouvoit finie.

Le désir de gagner, la crainte de perdre dans ces spéculations hardies, causoient ordinairement dans les esprits, la fermentation la plus vive. On inventoit de bonnes ou de mauvaises nouvelles; on accréditoit ou l'on combattoit celles qui se répandoient; on cherchoit à surprendre le secret des cours & à corrompre leurs ministres. La tranquillité publique fut si souvent troublée par ces intérêts opposés, que le gouvernement crut devoir prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. On déclara que toute vente d'actions à terme seroit nulle; à moins qu'il ne fût prouvé, par les registres, que le vendeur, dans le temps du mar-

ché, en avoit la propriété. Les gens délicats ne se crurent pas dispensés, par cette loi, de l'obligation de tenir leurs engagemens : mais elle devoit rendre, & rendit en effet ces opérations plus rares.

Dans des temps heureux, les actions s'éleverent à un prix presque incroyable. Elles acquirent jusqu'à huit fois leur valeur originaire. On les a vues déchoir successivement. Au temps où nous écrivons, elles ne gagnent plus qu'environ 360 pour cent. C'est même plus qu'on n'en obtiendroit ailleurs qu'en Hollande, où l'on peut, où l'on sait se contenter d'un intérêt de deux & trois quarts pour cent.

Ce signe de décadence en annonce un autre. Le dividende, qui étoit monté à trente & quarante pour cent, n'est plus que de douze & demi depuis plusieurs années. S'arrêtera-t-il à ce terme, ou baissera-t-il encore? Essayons de former quelques conjectures raisonnables sur cet important objet.

Le capital de la compagnie, ses dettes payées, ne passoit pas 62,480,000 liv. à la fin de 1751. Dans cette somme même, il n'y avoit en argent, en bon papier, & en marchandises dans les magasins ou sur les mers d'Europe & des Indes, que 38,060,000 liv. Le reste consistoit en créances équivoques ou désespérées, en armes, en vivres, en artillerie, en munitions de guerre, en bestiaux, en esclaves, en quelques autres effets qui n'entroient point dans le commerce.

A la même époque, les bénéfices annuels s'élevoient à 27,940,000 livres. Mais pour les obtenir, il falloit dépenser 20,460,000 livres. C'étoit donc 7,480,000 livres qu'il restoit pour le dividende, & pour faire face aux guerres, aux incendies, aux naufrages, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette ſituation alarmoit ſi vivement Moſſel, le plus habile des chefs qui aient gouverné les Indes Hollandoiſes, qu'il regardoit la compagnie comme un corps épuiſé, qui ne ſe ſoutenoit que par des cordiaux. C'étoit, ſuivant ſon expreſſion, un vaiſſeau qui couloit bas, & dont la ſubmerſion étoit retardée par la pompe.

Quelques démarches que nous ayons faites, il ne nous a pas été poſſible d'obtenir un bilan poſtérieur à celui dont nous venons de nous occuper. Mais que doivent donc penſer les intéreſſés, de l'opiniâtreté avec laquelle on les laiſſe dans l'ignorance de leur ſituation? ou que leurs affaires ſont dans le plus grand déſordre; ou que les perſonnages auxquels ils en ont confié l'adminiſtration, ſont de malhonnêtes gens dont le projet conſtant eſt d'ordonner, de diſpoſer de tout à leur gré, de piller, ſans s'expoſer à aucune ſorte de réclamation; ou que s'ils s'expoſent au ſoupçon de malverſation, c'eſt pour ſe garantir du reproche d'impéritie. Nous ſommes, ſe doivent-ils dire à eux-mêmes, nous ſommes dans les mains d'ignorans ou de fripons; & de ces deux ſuppoſitions, quelle que ſoit celle qu'ils adoptent, quel en doit être l'effet? La méfiance des actionnaires, le décri des actions & la décadence de la compagnie. Quand on réfléchit un peu profondément ſur cette conduite ténébreuſe, on ne ſait qui il faut blâmer davantage, ou des propriétaires indolens qui peuvent demander d'autorité un compte à des gens qui ne ſont, après tout, que leurs commis, & qui certes ne ſe trouveront jamais enveloppés dans leur ruine; ou de la tyrannie inſolante de ces repréſentans, à qui leurs concitoyens ont confié leur fortune, & qui en uſent comme de la leur; ou de la connivence perfide des chefs de l'état, qui n'oſent, ou ne peuvent, ou ne veulent

pas interposer leur autorité dans une circonstance aussi importante. Quoi qu'il en soit, le mystere dont la compagnie fait une obligation, sous serment, à ses agens, n'empêche pas de voir que sa situation devient de jour en jour plus fâcheuse. Elle-même a été forcée de mettre les nations dans la confidence de sa détresse, en diminuant de plus en plus ses répartitions. Il reste à démêler les vraies causes d'une vérité si affligeante.

XXIII. Raisons de la décadence de la compagnie.

La premiere de toutes fut cette multitude de petites guerres qui se succéderent sans interruption. A peine les habitans des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient causé les victoires des Hollandois, sur un peuple qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie, qui craignit les suites de ce mécontentement, attaqua le roi de Ternate, pour le forcer à consentir qu'on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine. Les Insulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils refusoient d'être esclaves. Macassar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-temps des forces considérables. La perte de Formose entraîna la ruine des comptoirs du Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes, pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra. Malaca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates. Négapatnam fut attaqué deux fois. Cochin eut à soutenir les efforts des rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été presque continuels à Ceylan, aussi fréquens & plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix solide, qu'en mettant un prix raisonnable aux denrées qu'on exige. Toutes ces guerres ont été ruineuses, & plus ruineuses qu'elles ne doivent l'être; parce que ceux qui les conduisoient les faisoient servir à leur fortune particuliere.

Ces dissentions éclatantes ont été suivies, en beaucoup d'endroits, de vexations odieuses. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à Camboge, à Aracan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Surate, en Perse, à Bassora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde, que des despotes qui préferent le brigandage au commerce; qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui est possible, paroît juste.

Les bénéfices que faisoit la compagnie dans des lieux où son commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-temps les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionnoient ailleurs. Les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher, & à vendre à meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auroient-ils mise en état de soutenir ce revers, si ses rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot, les opérations nécessaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perse, & en Arabie. C'est par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés, que les Hollandois obtenoient pour rien, ou pour presque rien, les riches cargaisons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chasserent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale.

Cette révolution, qui lui montroit si bien la route qu'elle devoit suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchandises de

l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les versoit dans les différens comptoirs, où la vente en étoit avantageuse. Cet usage occasionnoit des frais & une perte de temps, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvéniens. Lorsque les autres nations se livrerent à une navigation directe, il devenoit indispensable d'abandonner un systême, mauvais en lui-même, insoutenable par les circonstances. L'empire de la coutume prévalut encore ; & la crainte que ses employés n'abusassent d'un changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la nécessité.

Ce motif ne fut vraisemblablement qu'un prétexte, qui servoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir absolu dans l'Inde, & qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur administration. Dès que le gouvernement eut été rendu sédentaire, les agens, moins surveillés, se relâcherent. Ils se livrerent à cette mollesse, dont on contracte si aisément l'habitude dans les pays chauds. On se vit réduit à en multiplier le nombre ; & personne ne se fit un point capital d'arrêter un désordre, qui donnoit aux gens puissans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles passoient en Asie avec le projet de faire une fortune considérable & rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointemens étoient insuffisans pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir, étoient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires, par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à sa prospérité. L'excès du désordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui se vendroit,

pour tout ce qui s'acheteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés, suivant leurs grades. Ils furent obligés, à cette condition, de jurer que leur compte étoit fidele. Cet arrangement ne subsista que cinq ans; parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On supprima la gratification & le serment. Depuis cette époque, les administrateurs mirent à leur industrie le prix que leur dictoit la cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs subalternes, gagna peu à peu les principaux établissemens, &, avec le temps, Batavia même. On y avoit vu d'abord une si grande simplicité, que les membres du gouvernement vêtus, dans le cours ordinaire de la vie, comme de simples matelots, ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leurs assemblées. Cette modestie étoit accompagnée d'une probité si marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une seule fortune remarquable : mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrieres vaincre & conquérir pour la patrie, & porter dans le trésor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante, amasser pour un corps particulier de l'état, des richesses, dont il ne leur revient ni gloire, ni profit. L'austérité des principes républicains, dut céder à l'exemple des peuples Asiatiques. Le relâchement fut plus sensible dans le chef-lieu de la colonie, où les matieres du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l'administration, donna du goût pour les choses d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs; & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richesses. Le mé-

pris même des bienséances fut poussé si loin, qu'un gouverneur-général se voyant convaincu d'avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite, en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie.

Comment eut-on remédié à la conduite des administrateurs, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république, où les mœurs étoient pures & frugales? Dans ces établissemens Hollandois, les loix avoient été faites pour des hommes vertueux : il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre auroit pu être arrêté dans son origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices qu'entraînent les richesses, croissent encore plus que les richesses même. Les places de directeurs confiées d'abord à des négocians habiles, tomberent, à la longue, dans des maisons puissantes, & s'y perpétuerent avec les magistratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles occupées de vues de politique, ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachoient à la compagnie, que des émolumens considérables, & la facilité de placer leurs parens; quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un secrétaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs qui ne s'assembloient que deux fois l'année, le printemps & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils fu-

rent obligés d'accorder une confiance entiere, à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dresser le modele des réponses qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu'il conduisoit dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, & l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se fît une loi de fournir, comme il en avoit le droit, des marchandises, en proportion de ses armemens. Ces marchandises n'étoient pas également propres pour leur destination; & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigerent des secours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foiblesse en montrant des besoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent coûtoit six, plus souvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, & quelquefois beaucoup davantage. Les abus se multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux, chargés d'examiner tous les quatre ans la situation de la compagnie, de s'assurer qu'elle se tient dans les bornes de son octroi, qu'elle rend justice aux intéressés, qu'elle fait son commerce d'une maniere qui n'est pas préjudiciable à la république : les états-généraux auroient pu & dû arrêter le désordre. Ils ne remplirent leur de-

voir en aucune occasion, ni dans aucun temps. Jamais on ne présenta à cette assemblée qu'un état de situation si confus que les hommes les plus versés dans les matieres de comptabilité n'en auroient pas débrouillé le cahos, après les plus longues veilles; & cependant, par une complaisance dont nous craindrions d'approfondir les motifs, il fut toujours approuvé d'une voix unanime, sans le plus court délai, sans la plus légere discussion.

Nous nous lassons de parcourir les désordres qui ont corrompu le régime d'une association, autrefois si florissante. Les couleurs du tableau sont trop sombres. Voyons quels remedes il conviendroit d'appliquer à des maux si graves & si multipliés.

XXIV. Moyens qui restent à la compagnie pour rétablir ses affaires.

On commencera par se bien convaincre que le gouvernement de la compagnie est trop compliqué, en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne nécessairement des inconvéniens sans nombre. Il n'est pas possible que le même esprit préside par-tout, que les opérations ne se ressentent des vues opposées de ceux qui les conduisent dans des lieux divers, sans concert & sans dépendance. L'unité si nécessaire dans les arts, est également précieuse dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il est important pour tous les états démocratiques, que les richesses y soient divisées, qu'il y regne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité possible. Cette maxime, vraie en elle-même, ne sauroit être appliquée à une république sans territoire, qui n'existe que par le commerce. Il faudra donc soumettre à une inspection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port. L'économie sera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre, où toutes les lumieres seront réunies, on ira chercher, on ira combattre les désordres jusques dans le fond de l'Asie. La conduite que tiennent les Hollandois avec les princes Indiens, auxquels la force a arraché un commerce exclusif, sera un des premiers abus qui se présenteront. Depuis trop long-temps, on les traite avec une hauteur insultante; on veut pénétrer à découvert les mysteres de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voisins; on entretient la division parmi leurs sujets; on leur montre une défiance pleine d'animosité; on les force à des sacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur assurent leurs capitulations: tous ces actes, d'une tyrannie intolérable, occasionnent de fréquentes divisions, qui dégénerent quelquefois en hostilités. Pour rétablir une harmonie, qui devient tous les jours plus nécessaire & plus difficile, il faut employer des agens qui joignent à l'esprit de modération, la connoissance des intérêts, des usages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il se peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels instrumens: mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, conviennent unanimement que les Hollandois ont trop multiplié leurs établissemens dans l'Inde; & qu'en se bornant à un moindre nombre, ils auroient beaucoup diminué leur dépense, sans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'est pas possible que la compagnie ait ignoré ce qui est si généralement connu. On peut penser qu'elle n'a été déterminée à conserver des comptoirs qui lui étoient à charge, que pour

pour n'être pas soupçonnée de l'impuissance de les soutenir. Cette foible considération ne l'arrêtera plus. Toute son attention doit être de bien distinguer ce qu'il lui convient de proscrire, de ce qu'il lui est avantageux de maintenir. Elle a sous ses yeux une suite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de se méprendre sur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs subalternes, que les intérêts de son commerce la détermineront à conserver, elle détruira les fortifications inutiles; elle supprimera les conseils que le faste, plutôt que la nécessité, lui a fait établir; elle proportionnera le nombre de ses employés à l'étendue de ses affaires. Que la compagnie se rappelle ces temps heureux, où deux ou trois facteurs, choisis avec intelligence, lui expédioient des cargaisons infiniment plus considérables que celles qui lui sont arrivées depuis; où elle obtenoit sur les marchandises des bénéfices énormes, qui, avec le temps, se sont perdus dans les mains de ses nombreux agens: alors elle ne balancera pas à revenir à ses anciennes maximes, & à préférer une simplicité qui l'enrichissoit, à un vain éclat qui la ruine.

La réforme s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, & par conséquent moins disposé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener; parce que les abus qu'ils ont introduits ou laissé établir, causeroient nécessairement avec le temps la ruine totale des intérêts qu'ils conduisent. On auroit peine à voir ailleurs des malversations égales à celles qui regnent dans les atteliers, les magasins, les chantiers, les arsenaux de Batavia, & des autres grands établissemens.

Ces arrangemens en ameneroient de plus considérables. La compagnie établit, dès son origine, des regles fixes & précises, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter, pour quelque raison, ni dans quelque occasion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction absolue & universelle, lui parut nécessaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ses agens, la plupart tirés d'un état obscur, & communément privés de cette éducation soignée qui étend les idées. Elle-même ne se permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le succès de ses entreprises. Des malheurs assez fréquens qu'entraîna ce systême, ne le lui firent pas abandonner; & elle fut toujours opiniâtrément fidelle à son premier plan. Il est nécessaire qu'elle adopte d'autres maximes; & qu'après avoir choisi ses facteurs avec plus de précaution, elle abandonne des intérêts éloignés & qui changent tous les jours, à leur activité & à leurs lumieres.

Ses vues s'étendront plus loin. Lasse de lutter avec désavantage contre les négocians libres des autres nations, elle se déterminera à livrer aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. Cette heureuse innovation rendra ses colonies plus riches & plus fortes. On les verra bientôt remplies d'hommes entreprenans qui en verseront les abondantes & précieuses productions dans tous les marchés. Elle-même tirera plus de profit des droits perçus dans ses comptoirs, qu'elle n'en pouvoit attendre des opérations compliquées & languissantes qui s'y faisoient si rarement.

A cette époque tomberont ces trop ruineux armemens qu'on ne cesse de reprocher à la compagnie. Un peu après le commencement du siecle, elle

adopta dans ses chantiers une construction vicieuse qui lui fit perdre beaucoup de navires & de très-riches cargaisons. Ces expériences funestes la ramenerent aux méthodes généralement reçues : mais, par des considérations blâmables, elle continua d'employer dans sa navigation un tiers de bâtimens de plus qu'il ne falloit. Cette corruption, qui n'auroit dû trouver d'excuse dans aucun temps, est devenue sur-tout intolérable, depuis que les matériaux qui servent aux opérations navales sont montés à de très-hauts prix ; depuis qu'il a fallu donner aux navigateurs une solde plus considérable.

Ces réformes ameneront l'extension du commerce. Relativement aux mœurs & aux circonstances, il fut autrefois très-considérable : mais il s'arrêta, malgré le grand accroissement que prenoit, en Europe, la consommation ; malgré les nouveaux débouchés qu'offroient l'Afrique & le Nouveau-Monde. On le vit même rétrograder, puisque son produit n'augmenta pas, quoique les marchandises eussent presque doublé de valeur. Actuellement les ventes ne s'élevent pas au-dessus de quarante à quarante-cinq millions, somme qu'elles donnoient il y a soixante ans, & même plus long-temps.

On y trouve des toiles, du thé, de la soie, des porcelaines, du borax, de l'étain, du camphre, de la toutenague, du salpêtre, du coton, de l'indigo, du poivre, du café, du sucre, des bois de teinture, quelques autres objets plus ou moins considérables, achetés dans les différens marchés de l'Asie, ou produits par le territoire de la compagnie. Ces productions, ces marchandises sont aussi la plupart fournies par celles des nations Européennes qui ont formé des liaisons aux Indes. Il n'y a guere que la cannelle, le girofle, la muscade, le macis, dont la consommation s'éleve annuellement à douze mil-

lions, qui appartiennent exclusivement aux ventes Hollandoises.

Après les améliorations que nous nous sommes permis de proposer, l'ordre se trouveroit rétabli pour quelque temps. Nous disons pour quelque temps, parce que toute colonie, supposant l'autorité dans une contrée, & l'obéissance dans une autre contrée éloignée, est un établissement vicieux dans son principe. C'est une machine dont les ressorts se relâchent, se brisent sans cesse, & qu'il faut réparer continuellement.

XXV. Malheurs qui menacent la compagnie.

Quand même il seroit possible que la compagnie trouvât un remede efficace & durable, aux maux qui la fatiguent depuis si long-temps, elle n'en seroit pas moins menacée de perdre le commerce exclusif des épiceries.

On a soupçonné long-temps que ces riches productions croissoient dans des régions inconnues. Il se répandoit obscurément de tous côtés que les Malais, qui seuls avoient des relations avec ces contrées, avoient porté du girofle & de la muscade dans plusieurs marchés. Ce bruit vague n'a jamais été confirmé par des faits certains; & il a fini par tomber dans l'oubli, comme toutes les erreurs vulgaires.

En 1774, le navigateur Anglois Forrest partit de Balambangan, dans la vue d'éclaircir enfin, si les épiceries croissoient dans la nouvelle Guinée, comme le bruit en étoit répandu depuis fort long-temps. A peu de distance de cette contrée sauvage, il trouva, dans l'isle de Manaswary, un muscadier, dont le fruit ne différoit que par une forme oblongue de celui qui a tant de célébrité. Cet homme entreprenant arracha cent pieds de cet arbre utile, & les planta en 1776 à Bunwoot, isle saine, fertile, couverte des plus beaux arbres, inhabitée, de dix-

huit milles de circonférence seulement, & que la Grande-Bretagne tient de la libéralité du roi de Mindanao. C'est-là qu'est certainement cultivé le muscadier & vraisemblablement aussi le giroflier, puisqu'il est prouvé que Forrest a abordé à plusieurs des Moluques.

Un fait certain, & aujourd'hui généralement connu, c'est que les François ont réussi en 1771 & en 1772 à tirer des Moluques des muscadiers & des girofliers qu'ils ont transplantés sur leur territoire. Si ces plants qui ont commencé à donner quelques fruits, en procurent un jour beaucoup & de bonne qualité : voilà une révolution dans cette branche importante de commerce.

Il ne tenoit qu'à la France de partager avec les seuls Hollandois cette source féconde de richesses. On n'auroit eu, pour jouir de cet avantage, qu'à concentrer, dans un seul point facile à garder, les acquisitions qu'on venoit de faire. Soit générosité, soit imprudence, le gouvernement a voulu que cette culture fût établie dans plusieurs de ses possessions. Des arbres multipliés en tant de lieux ouverts, passeront nécessairement dans les colonies des autres nations; & en peu de temps, des productions assujetties, durant des siecles, à un monopole odieux, deviendront un bien commun à la plupart des peuples.

Peut-être n'y aura-t-il guere que les anciens possesseurs de ces productions précieuses, qui en soient désormais privés. Les seules isles où elles aient crû jusqu'ici n'ont & ne peuvent avoir que ce genre d'utilité; la garde en est très-dispendieuse & le climat meurtrier. Quel motif pourroient avoir leurs maîtres pour conserver des établissemens qui auront perdu tous leurs avantages? Ils les abandonneront donc; & alors que deviendra un corps qui, depuis

cinquante ans, n'avoit que cette ressource, contre les infidélités de ses agens, la multiplicité de ses comptoirs, les vices de son administration ?

Indépendamment de cette guerre d'industrie, les Hollandois en doivent craindre une moins lente & plus destructive. Tout, mais singuliérement la maniere dont ils composent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires, de six cents à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d'état de faire leur retour, naviguent dans l'Inde, dont les mers paisibles, si l'on excepte celle du Japon, n'exigent pas des bâtimens solides. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité bien assurée, les vaisseaux partent séparément : mais pour revenir, ils forment toujours, au cap, deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaisseaux de la république les attendent, & les escortent jusqu'en Hollande. On imagina dans des temps de guerre cette route détournée, pour éviter les croisieres ennemies ; on a continué à s'en servir en temps de paix, pour empêcher la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d'engager des équipages, qui sortoient d'un climat brûlant, à braver les frimats du Nord. Deux mois de gratification, surmonterent cette difficulté. L'usage à prévalu de la donner, lors même que les vents contraires, ou les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs de la chambre d'Amsterdam tenterent de la supprimer. Ils furent sur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, désapprouve le despotisme de ce corps puissant, & gémit de son privilege. La marine de la compagnie est comman-

dée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mousses. Ils sont pilotes, ils sont manœuvriers : mais ils n'ont pas la premiere idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inspirer à l'espece d'hommes qui leur est soumise.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. A la vérité, des soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe, devroient avoir de l'intrépidité : mais ils sont si mal nourris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profession vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris qu'un peuple, qui n'est que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, acheve de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de foiblesse & d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre & de mer.

Il n'existe peut-être pas, dans les gouvernemens les moins libres, une maniere de se procurer des matelots & des soldats, moins honnête & plus vicieuse que celle qui, depuis long-temps, est mise en usage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité sur le territoire, ou même hors des limites de la république, cherchent par-tout des hommes crédules, qu'ils puissent déterminer à s'embarquer pour les Indes, sous l'espérance d'une fortune rapide & considérable. Ceux qui se laissent leurrer par cet appât, sont enrôlés, & reçoivent deux mois de paie, qu'on livre toujours à leur sé-

ducteur. Ils forment un engagement de 300 livres au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens, qu'on peut estimer le dixieme de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vivent assez long-temps pour que leur solde y puisse suffire.

Une société qui se soutient malgré ce mépris pour la profession militaire, & avec des soldats si corrompus, doit faire juger des progrès qu'a faits l'art de la négociation dans ces derniers siecles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie & de l'adresse : mais on ne sauroit trop avertir des républicains, que ce n'est-là qu'un état précaire ; & que les moyens les mieux combinés en politique, ne résistent pas toujours au torrent de la violence & des circonstances. La sureté de la compagnie exigeroit des troupes composées de citoyens : mais cet ordre de choses n'est point praticable. La dépopulation de la Hollande en seroit une suite nécessaire. Le gouvernement s'y opposeroit, & diroit à ce corps déjà trop favorisé :

» La défense & la conservation de notre pays
» nous est tout autrement à cœur que le bon ordre
» de vos affaires. A quoi nous serviroit l'or dont
» vos flottes reviendroient chargées, si nos pro-
» vinces devenoient désertes ? Si nous renonçons
» jamais au service des étrangers, ce sera dans nos
» armées & non sur nos vaisseaux que nous les
» remplacerons. N'expatrions, n'exposons à la mort
» que le moins de nos concitoyens qu'il sera pos-
» sible. Les chefs de nos comptoirs sont assez opu-
» lens pour se garantir, par tous les moyens con-
» nus, des funestes influences d'un climat empesté.
» Et que nous importe que des Allemands, aux-

» quels d'autres Allemands succéderont, périssent
» ou ne périssent pas, s'il s'en trouve toujours assez
» que la misere chassera de leur patrie, & qui se
» laisseront bercer d'une fortune qu'ils ne feront
» point ! Leur paie cesse, au moment où ils expi-
» rent; nos coffres continuent à se remplir, & nos
» provinces ne se vuident point. La compagnie
» n'a de sureté que celle de la république; & où
» sera celle de la république si, par une dépopu-
» lation constante, nous réduisons notre contrée
» à la misérable condition de nos colonies? «

La compagnie ne sera jamais donc servie que par des troupes étrangeres; & jamais elle ne parviendra à leur inspirer cet esprit public, cet enthousiasme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps est toujours à cet égard, comme un gouvernement qui ne doit jamais conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie, sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il employera pour les faire réussir, & que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels, loin d'affoiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle se verroit enlever ses établissemens en beaucoup moins de temps qu'elle n'en mit pour les conquérir sur les Portugais. Ses meilleures places sont sans défense, & la marine seroit hors d'état de les protéger. On

ne voit pas un ſeul vaiſſeau de ligne dans les ports; & il ne ſeroit pas poſſible d'armer en guerre les bâtimens marchands. Les plus forts de ceux qui retournent en Europe, n'ont pas cent hommes; & en réuniſſant ce qui eſt diſperſé ſur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un ſeul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités, ne craindra pas d'avancer que la puiſſance Hollandoiſe pourroit être détruite en Aſie, avant que le gouvernement eût eu le temps de venir au ſecours de la compagnie. Ce coloſſe, d'une apparence giganteſque, a pour baſe unique les Moluques. Six vaiſſeaux de guerre, & quinze cents hommes de débarquement, ſeroient plus que ſuffiſans pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la cour de Verſailles formoit cette entrepriſe, ſon eſcadre partie de l'iſle de France, fondroit ſur Ternate, où ſes hoſtilités porteroient la premiere nouvelle de ſon arrivée dans ces mers. Un fort ſans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de deſſus les vaiſſeaux, ne feroit pas une longue réſiſtance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais foſſé, quatre petits baſtions, a été ſi ſouvent bouleverſé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda préſente des difficultés particulieres. Il n'y a point de fonds autour de ces iſles, & il y regne des courans violens; de ſorte que ſi on manquoit deux ou trois canaux qui y conduiſent, on ſeroit emporté ſans reſſource au-deſſous du vent : mais cet obſtacle ſeroit aiſément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur, ſans foſſé, ni chemin couvert, ſeulement défendu par quatre baſtions, en mauvais

état. Un petit fort, bâti sur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défense de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il est vraisemblable, les garnisons excessivement réduites par économie, énervées par la malignité du climat, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refusoient de se battre, ou se battoient mollement, la conquête seroit plus rapide. Pour lui donner le degré de solidité dont elle seroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui seroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'escadre, avec ceux de ses soldats qu'elle n'auroit pas laissés en garnison, avec la partie des troupes Hollandoises qui se seroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevroit à temps, viendroit surement à bout de cette entreprise.

A la vérité, il ne seroit pas possible de former par mer le siege de la place. Sous ses murs, l'eau est généralement si basse, que les vaisseaux ne pourroient jamais assez approcher des fortifications pour les battre. Il faudroit donc avoir recours au débarquement. Peut-être l'a-t-on rendu impraticable en plusieurs endroits, sur-tout à l'embouchure de la riviere qui embellit la ville. Mais sur des côtes plates, par-tout accessibles pour des chaloupes, il faut s'accoutumer à regarder la descente comme exécutée.

L'assaillant une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité d'une lieue de circonférence, défendue par un double fossé plus ou moins profond; par un rempart peu élevé & qui tombe en ruine; par une citadelle irréguliere & mal entre-

tenue ; par quelques Indiens, ſans valeur & ſans expérience, ramaſſés de divers pays ; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur ſort, & commandées par des officiers qui n'ont ni élévation, ni expérience. Doit-on préſumer que de pareils obſtacles arrêteroient des guerriers entreprenans & animés par l'eſpoir d'un butin immenſe ? Non ſans doute. Auſſi l'eſpoir des Hollandois a-t-il une autre baſe.

Le climat de Batavia eſt ſi meurtrier, qu'une partie conſidérable des ſoldats qu'on y porte de nos contrées périſſent dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort, languiſſent dans les hôpitaux. A peine en reſte-t-il le quart qui puiſſe faire régulièrement le ſervice de la place. Les Hollandois ſe flattent qu'en ajoutant aux cauſes ordinaires de deſtruction le ſecours d'une inondation générale, qui eſt toujours aiſée, ils creuſeroient un tombeau aux aſſaillans, ou les forceroient à ſe rembarquer. Les aveugles ! qui ne voient pas que tous ces moyens de ruine ont beſoin du ſecours du temps ; & que la priſe de la place ne ſeroit qu'un coup de main, pour une nation aguerrie & entreprenante.

Le plan de conquête que pourroit former la France, conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne ; avec cette différence, que les Anglois commenceroient peut-être par ſe rendre maîtres du cap de Bonne-Eſpérance, relâche excellente qui faciliteroit leur navigation aux Indes.

Les deux côtés de la baie qui conduit à la capitale de cette fameuſe colonie, ſont défendus par des redoutes multipliées & judicieuſement placées ; mais leurs batteries ſeroient aiſément démontées par les vaiſſeaux qui peuvent mouiller aſſez près de la terre pour les battre. Le fort, placé près du

rivage, auroit le même sort. Il résisteroit encore moins au plus foible ennemi qui l'attaqueroit par terre. Construit sans art, dominé, ne pouvant contenir que cinq ou six cents défenseurs, il seroit nécessairement réduit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons, dispersés dans un espace immense & séparés les uns des autres par des déserts, n'auroient pas le temps de venir au secours. Peut-être ne le voudroient-ils pas, quand ils le pourroient. Il doit être permis de soupçonner que l'oppression, dans laquelle ils gémissent, leur fait desirer un changement de domination.

XXVI. Motifs que peut avoir la république pour ne pas laisser périr la compagnie.

Si la république ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait pressentir pour son commerce & ses possessions des Indes, elle ne doit rien oublier pour les prévenir. C'est un des soins les plus importans qui puissent l'occuper. Quels avantages l'état n'a-t-il pas tiré, depuis deux siecles, de ces régions lointaines? quels avantages n'en tire-t-il pas encore?

D'abord, l'association marchande qui régit les divers établissemens qu'elle-même y a formés, sans aucun secours du gouvernement, a successivement acheté le renouvellement de son privilege. Elle obtint, en 1602, son premier octroi pour 55,000 liv. Vingt ans après, il fut gratuitement renouvellé. Depuis 1643, jusqu'en 1646, on ne fit que le prolonger de six en six mois, pour des raisons qui ne nous sont pas connues. A cette époque, un don de 3,300,000 liv. le fit accorder de nouveau pour vingt-cinq ans. Ce terme n'étoit pas encore expiré, lorsqu'en 1665 le monopole fut autorisé jusqu'en 1700, à condition qu'il entretiendroit à l'état vingt bâtimens de guerre tout le temps que dureroient les hostilités commencées entre la républi-

que & l'Angleterre. 6,600,000 liv. mériterent au corps privilégié la continuation de ses operations jusqu'en 1740. Les deux années suivantes, son sort fut précaire. Puis il acquit de la consistance pour douze ans, en payant trois pour cent de ses répartitions, & ensuite pour vingt ans, moyennant une somme de 2,640,000 liv. en argent ou en salpêtre. En 1774, ses prérogatives furent bornées à deux ans, & bientôt étendues à vingt, sous la condition qu'il sacrifieroit trois pour cent de son dividende.

Dans des temps de crise, la compagnie a donné des secours au trésor public, déjà épuisé ou prêt à l'être. On l'a, il est vrai, remboursée un peu plutôt un peu plus tard de ses avances : mais une conduite si noble soulageoit & encourageoit les citoyens.

Les besoins des flottes & des armées exigeoient beaucoup de salpêtre. La compagnie s'est obligée à le fournir à un prix modique, & a de cette maniere soulagé le fisc.

Les manufactures de Harlem & de Leyde voyoient diminuer tous les jours leur activité. La compagnie a retardé leur décadence & prévenu peut-être leur ruine entiere en s'engageant à exporter pour 440,000 livres des étoffes sorties de ces atteliers. Elle s'est aussi soumise à les pourvoir de soies à des conditions qui lui sont certainement onéreuses.

Le revenu perpétuel de trente-trois actions & un tiers a été accordé au stadhouder. Il est à désirer que ce sacrifice, fait par la compagnie au premier magistrat de l'état, tourne au profit de la république.

Les marchandises qui étoient envoyées aux Indes, celles qui en arrivoient, étoient autrefois soumises à des droits assez considérables. C'étoient des formalités très-embarrassantes. On vit, il y a trente ans, que ces impôts rendoient régulièrement 850,000

liv. & depuis cette époque, la compagnie paie cette somme au fisc chaque année.

Indépendamment des charges que doit porter le corps en général, les intéressés ont encore à remplir des obligations particulieres. Depuis plus d'un siecle, ils payoient annuellement à l'état six pour cent de la valeur primitive de chaque action. En 1777, ce droit a été réduit à quatre & demi pour cent & il ne pourra être augmenté de nouveau que lorsque le dividende sera remonté au-dessus de douze & demi pour cent. Les intéressés devoient encore pour chaque action un impôt, nommé *Ampt-Geld*, & qui de 39 livres 12 sols est tombé depuis peu à 4 livres 8 sols.

Qu'on ajoute à toutes ces taxations le profit que donnent à l'état des ventes de quarante-cinq millions, obtenues avec quatre ou cinq millions de numéraire, & dont la quatrieme partie ne se consomme pas sur le territoire de la république. Qu'on y ajoute les gros bénéfices que la revente de ces marchandises procure à ses négocians ; & les vastes spéculations dont elle est la source. Qu'on y ajoute la multiplicité & l'étendue des fortunes particulieres, faites anciennement ou de nos jours dans l'Inde. Qu'on y ajoute l'expérience que cette navigation donne à ses matelots, l'activité qu'elle donne à sa marine. Alors, on aura une idée juste des ressources que le gouvernement a trouvées dans ses possessions d'Asie. Le privilege exclusif qui les exploite, devroit même procurer de plus grands avantages aux Provinces-Unies ; & le motif en est sensible.

Aucune nation, quel que fût son régime, n'a jamais douté que tous les biens qui existent dans un état, ne dussent contribuer aux dépenses du gouvernement. La raison de ce grand principe, est à la portée de tous les esprits. Les fortunes particulieres

tiennent essentiellement à la fortune publique. L'une ne sauroit être ébranlée, sans que les autres en souffrent. Ainsi, quand les sujets d'un empire le servent de leur bourse ou de leur personne, ce sont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La prospérité de la patrie, est la prospérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie dans toutes les législations, est surtout sensible dans les associations libres.

Cependant il est des corps dont la cause, soit par sa nature, soit par son étendue, soit par sa complication, est plus essentiellement liée à la cause commune. Telle est en Hollande la compagnie des Indes. Son commerce a essentiellement les mêmes ennemis que la république; sa sureté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'état.

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous les hommes éclairés, sensiblement affoibli les Provinces-Unies, & altéré la félicité générale, par l'augmentation progressive des impôts, dont elles ont été la source. Jamais on ne ramenera la république à sa splendeur primitive, sans la décharger de l'énorme fardeau sous lequel elle succombe; & ce secours, elle doit l'attendre principalement d'une compagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favorisée. Pour mettre ce corps puissant en état de faire des sacrifices & de grands sacrifices à la patrie, il ne sera pas nécessaire de diminuer les bénéfices des intéressés : il suffira de le rappeller à une économie, à une simplicité, à une administration qui furent les principes de ses premieres prospérités.

XXVII. Ancienne sagesse des Hollandois, & leur corruption actuelle.

Une réforme si nécessaire ne se fera pas attendre. Cette confiance est due à un gouvernement qui chercha toujours à retenir dans son sein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'étoit aux

dépens

dépens de l'Europe entiere, que la Hollande augmentoit sans cesse le nombre de ses sujets. La liberté de conscience dont on y jouissoit, & la douceur des loix, y attiroient tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle procuroit des moyens de subsistance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle. On voyoit les habitans des pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un asile & du travail.

L'agriculture n'y pouvoit pas être un objet considérable; quoique la terre y fût très-bien cultivée: mais la pêche du hareng lui tenoit lieu d'agriculture. C'étoit un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labouroient la mer; ils en tiroient leur nourriture; ils s'aguerrissoient aux tempêtes. A force de risques, ils apprenoient à vaincre les dangers.

Le commerce de transport, qu'elle faisoit continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, étoit encore un genre de navigation qui ne consommoit pas les hommes, & les faisoit subsister par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuploit la Hollande. Elle étoit comme une production du pays. Ses vaisseaux étoient ses fonds de terre, qu'elle faisoit valoir aux dépens de l'étranger.

Peu de ses habitans connoissoient les commodités qu'on ne pouvoit se procurer qu'à haut prix, tous, ou presque tous, ignoroient le luxe. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même régnoit dans toute la nation, & il y étoit entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies étoient régies par le même esprit.

Le dessein de conserver sa population, présidoit à son économie militaire. Elle entretenoit en Europe un grand nombre de troupes étrangeres; elle en entretenoit dans ses colonies.

Les matelots, en Hollande, étoient bien payés; & des matelots étrangers servoient continuellement ou sur ses vaisseaux marchands, ou sur ses vaisseaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suisses, ne chercha plus que la Hollande à se maintenir en bonne intelligence avec ses voisins; & plus que les Suisses, elle chercha à maintenir ses voisins en paix.

La république s'étoit proposé de maintenir l'union entre les citoyens, par de très-belles loix qui indiquassent à chaque corps ses devoirs, par une administration prompte & désintéressée de la justice, par des réglemens admirables pour les négocians. Elle sentit la nécessité de la bonne-foi : elle en montra dans ses traités, & elle chercha à la faire régner entre les particuliers.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui eût mieux combiné ce que sa situation, ses forces, sa population lui permettoient d'entreprendre; & qui eût mieux connu ou suivi les moyens d'augmenter sa population & ses forces. Nous n'en voyons aucune, dont l'objet étant le commerce & la liberté, qui s'appellent, s'attirent & se soutiennent, se soit mieux conduite pour conserver l'un & l'autre.

Mais, combien ces mœurs sont déjà déchues & dégénérées de la simplicité du gouvernement républicain! Les intérêts personnels qui s'épurent par leur réunion, se sont isolés entiérement; & la corruption est devenue générale. Il n'y a plus de pa-

trie, dans le pays de l'univers, qui devroit inspirer le plus d'attachement à ses habitans.

Quels sentimens de patriotisme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut se dire à lui-même. Cette terre que j'habite; c'est moi qui l'ai rendue féconde; c'est moi qui l'ai embellie; c'est moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante, qui couvroit nos campagnes, se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à sa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupissantes remplissoient de vapeurs mortelles. C'est par moi que des villes superbes pressent la vase & le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai construits, les canaux que j'ai creusés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples, ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme; celui que je laisserai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure; & j'en suis resté le maître. C'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté: tout est ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du passé; & lorsque je porte mes regards sur l'avenir, je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient se former des tempêtes!

Que de motifs pour idolâtrer sa patrie! Cependant il n'y a plus de patriotisme; il n'y a plus d'esprit public en Hollande. C'est un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entre elles, que la place qu'elles occupent. La bassesse, l'avilissement & la mauvaise foi, sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur serment comme d'une denrée; & ils vont devenir le

rebut de l'univers, qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissez du moins des dangers qui vous environnent! Avec l'ame des esclaves, on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces temps d'anarchie, où tous les souverains de l'Europe, également contrariés par la noblesse de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité; où l'équilibre des puissances ne pouvoit être que l'effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable? Des vertus; & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos magistrats, enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté; & votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaise foi, nous disent tous les jours: le voilà ce gouvernement que vous exaltiez si fort dans vos écrits; voilà les suites heureuses de ce systême de liberté qui vous est si cher. Aux vices que vous reprochez au despotisme, ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de réprimer le mal. Que répondre à cette satyre amere de la démocratie?

Industrieux Bataves, autrefois si pauvres, si braves & si redoutés, aujourd'hui si opulens & si foibles, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé & qui vous menace encore. Ce n'est pas moi qui vous le dis; ce

sont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux :

» N'est-ce donc que pour cette ignominie que
» nous avons rougi les mers de notre sang, que
» nous en avons abreuvé cette terre ? La misere que
» nous n'avons pu supporter, est celle que vous
» vous préparez. Cet or, que vous accumulez, &
» qui vous est si cher, c'est lui qui vous a mis sous
» la dépendance d'un de vos ennemis. Vous trem-
» blez devant lui, par la crainte de perdre les ri-
» chesses que vous lui avez confiées. Il vous com-
» mande, & vous obéissez. Eh ! perdez-les, s'il le
» faut, ces perfides richesses, & recouvrez votre
» dignité. C'est alors que, plutôt que de subir un
» joug, quel qu'il soit, vous préférerez de renver-
» ser de vos propres mains les barrieres que vous
» avez données à la mer, & de vous ensevelir sous
» les eaux, vous, & vos ennemis avec vous.

» Mais, si dans l'état d'abjection & de pusillani-
» mité où vous êtes, si demain il arrivoit que l'am-
» bition ramenât une armée ennemie au centre de
» vos provinces ou sous les murs de votre capitale ;
» parlez, que feriez-vous ? On vous annonce qu'il
» faut, dans un moment, ou se résoudre à ouvrir
» les portes de votre ville, ou à crever vos di-
» gues ; vous écrieriez-vous : LES DIGUES ! LES
» DIGUES ! Vous pâlissez. Ah ! nous ne le voyons
» que trop : il ne reste à nos malheureux descen-
» dans aucune étincelle de la vertu de leurs peres.

» Par quel étrange aveuglement se sont-ils don-
» nés un maître ? Par quel aveuglement, plus étrange
» encore, ont-ils éternisé son autorité, en la ren-
» dant héréditaire ? Nous dirions : malheur à ceux
» qui se promettoient de dominer le prince par la
» reconnoissance, & la république par l'appui du
» prince, s'ils n'avoient été les premieres victimes

» de leur basse politique, & plongés dans la retraite
» & l'obscurité, les plus cruels des châtimens pour
» des hommes intrigans & ambitieux. Un peuple
» libre, un peuple commerçant qui se donne un
» maître! Lui, à qui la liberté doit paroître d'au-
» tant plus précieuse, qu'il est à craindre que ses
» projets ne soient connus, ses spéculations suspen-
» dues, ses entreprises traversées, les places de l'é-
» tat remplies par des traitres, & celle de ses co-
» lonies procurées à d'indignes étrangers. Vous vous
» confiez dans la justice & les sentimens du chef
» que vous avez aujourd'hui, & peut-être avez-
» vous raison. Mais qui vous a garanti que ses ver-
» tus seront transmises à son successeur, de celui-ci
» au sien, & ainsi d'âge en âge à tous ceux qui naî-
» tront de lui.

» O nos concitoyens! ô nos enfans! puisse l'a-
» venir démentir un funeste pressentiment! Mais si
» vous y réfléchissiez un moment, & si vous pre-
» niez le moindre intérêt au sort de vos neveux,
» dès à présent vous verriez se forger sous vos yeux,
» les fers qui leur sont destinés. Ce sont des étran-
» gers qui couvrent les ponts de vos vaisseaux. Ce
» sont des étrangers qui composent & commandent
» vos armées. Ouvrez les annales des nations; lisez
» & frémissez des suites nécessaires de cette impru-
» dence. Cette opulence qui vous tient assoupis &
» sous les pieds d'une puissance rivale de la vôtre;
» c'est cette opulence même qui allumera la cupi-
» dité de la puissance que vous avez créée au milieu
» de vous. Vous en serez dépouillés, & en même
» temps de votre liberté. Vous ne serez plus rien:
» car vous chercherez en vous votre courage, &
» vous ne l'y trouverez point.

» Ne vous y trompez point. Votre condition
» présente est plus fâcheuse que la nôtre ne le fut

» jamais. L'avantage d'un peuple indigent qu'on
» opprime, est de n'avoir à perdre qu'une vie qui
» lui est à charge. Le malheur d'un peuple énervé
» par la richesse, c'est de tout perdre, faute de
» courage pour se défendre. Réveillez-vous donc.
» Regardez les progrès successifs de votre dégrada-
» tion. Voyez combien vous êtes descendus de
» l'état de splendeur où nous nous étions élevés,
» tâchez d'y remonter, si toutefois il en est temps
» encore. «

Voilà ce que vos illustres & braves aïeux vous disent par ma bouche. Et que vous importe, me répondrez-vous, notre décadence actuelle & nos malheurs à venir. Etes-vous notre concitoyen? Avez-vous une habitation, une femme, des enfans dans nos villes? Et que vous importe à vous-même où je sois né, qui je suis, où j'habite, si ce que je vous dis est la vérité? Les anciens demanderent-ils jamais à l'augure, dans quelle contrée il avoit reçu le jour, sur quel chêne reposoit l'oiseau fatidique qui leur annonçoit une victoire ou une défaite? Bataves, la destinée de toute nation commerçante est d'être riche, lâche, corrompue & subjuguée. Demandez-vous où vous en êtes?

Fin du second Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

D

E

F

G

H

L

M

R

V

W

Fin de la Table des Matieres du Tome premier.